

Écoute la nature elle ne ment jamais.

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,

et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.
Juvenal *Satyr. XIV.*

TOME PREMIER.



A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.
M. DCC. LXXXIX.

BRITISH MUSEUM

PRÉLIMINAIRES
DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il y a trois ans que, de toutes les Capitales de l'Europe, on redemande ce beau monument de philoſophie, érigé par le génie à la vertu.

Tous les ouvrages anti-religieux faits par le cyniſme, & qui ne devoient être lus que par lui, tels que la *Lettre de Thraſibule*, *le Syſtême de la nature* & *le Bon-Sens*, après avoir eu un moment de vogue, parmi les eſprits ſuperficiels, ont diſparu.

Tous les ouvrages que l'exaltation de tête a enfantés, & qui ne ſont qu'une compilation indigeſte, d'idées antiques contre la ſuperſtition, & de paradoxes, tels que *le Compere Mathieu* & *l'Année*

deux mille quatre cent quarante, ont diſparu.

Il ne reſte d'ouvrages originaux en ce genre, que Montagne, Bayle, quelques morceaux choiſis de Freret, de Boulanger & de Bolingbroke; l'Emile de Rouſſeau, la Tolérance de Voltaire, l'Hiſtoire philoſophique de Raynal & la Philoſophie de la nature.

Si l'on demandoit, ce qui fait qu'un ouvrage hardi a un mérite intrinſeque indépendant de ſa hardieſſe; ce qui lui fait trouver grace auprès des lecteurs puſillanimes dont il attaque les préjugés; ce qui le fait ſurvivre, même aux cultes religieux que ſa cognée déracine?

La réponſe ſe trouveroit dans l'hiſtoire même du ſcepticiſme, depuis la *Sageſſe* de Charron juſqu'à la Philoſophie de la nature.

Il faut, pour qu'un livre philoſophique faſſe époque, que la tête de ſon auteur ſoit également meublée d'idées & de faits.

Il faut que les idées frappent par la

nouveauté de leur enſemble, & les faits par leur rapprochement.

Il faut ne point fonder ſa renommée ſur les ruines qu'on a faites, & qu'à côté de la hache qui détruit, on trouve le ciſeau de Prométhée qui vivifie.

Il faut ſur-tout parler à l'ame de ſes lecteurs, & lui parler, en employant ce ſtyle pittoreſque, qui depuis l'Iliade juſqu'à l'Emile, a fait la fortune de tous les bons ouvrages.

Si j'en crois la voix publique, je crois avoir caractériſé la philoſophie de la nature.

Il ne faut point parler ici de la premiere édition de cet ouvrage, donnée à Paris par Saillant & Nyon en 1770; c'étoit le périſtile d'un édifice, plutôt que l'édifice même: la grande jeuneſſe de l'auteur ne lui avoit pas permis d'embraſſer une grande ſérie d'idées, de les enchaîner par une logique lumineuſe & de leur donner tout leur développement.

Le fonds des mêmes défauts ſe re-

trouve dans la ſeconde édition donnée à Amſterdam en 1774.

Ajoutons que le philoſophe, élevé dans le berceau du janſéniſme, n'avoit pas encore ſecoué les langes qui le tenoient attaché à la ſecte à-la-fois la plus vile & la plus intolérante : Arnaud dévot étoit pour lui toujours un grand homme, & il avoit la foibleſſe d'eſtimer le Paſchal des *Penſées* autant que le Paſchal de la *Roulette* & des *Provinciales*.

On ne peut lire dix pages de ce livre dans les premieres éditions, ſans s'appercevoir que la crainte de bleſſer des préjugés reçus, enchaîne à chaque inſtant la raiſon de l'auteur & ſa plume : ſans le grand nombre de vérités hardies qu'on y découvre dans leur germe, ſans la magie de ſon ſtyle, il ne ſeroit alors que le rival de l'écrivain des *Mœurs*, qu'on appelloit de ſon tems le Capucin des philoſophes.

C'eſt cependant à ces deux premieres éditions, l'ouvrage de la circonſpection la plus religieuſe, où le culte européen

ne reçoit pas la plus légere atteinte; que la mere Angélique Arnaud auroit pu faire lire aux religieuſes de Port-Royal, & le docteur Riballier aux licentiés de la Sorbonne; c'eſt à ces deux éditions, dis-je, que notre philoſophe dut une des plus étranges perſécutions que la raiſon ait eſſuyée, depuis Socrate qui but la ciguë dans ſa priſon, juſqu'à Buffon qui s'accommoda avec l'égliſe, pour avoir une ſtatue.

Avant que l'orage commençât à gronder, l'illuſtre Helvétius faiſoit porter à une preſſe étrangere le manuſcrit de la troiſieme édition de la Philoſophie de la nature, & voici le jugement de ce grand homme, que l'Europe n'a pas déſavoué:

" Hâtez-vous, Monſieur, (écrivoit-il
» au libraire qu'il protégeoit) hâtez-
» vous d'imprimer ce livre, un des plus
» beaux monumens que ce ſiecle ait
» érigé en l'honneur du goût & de la
» philoſophie. La premiere édition de
» Paris, comme vous le ſavez, fut

» ſinguliérement mutilée ; car dans notre
» république des lettres, comme dans
» les ſerrails d'Aſie, on ne ſouffre plus
» que des eunuques.

» Malgré les vuides que la puſillani-
» mité du cenſeur multiplia dans la
» Philoſophie de la nature, l'ouvrage
» eut un ſuccès prodigieux en France
» & dans les pays étrangers : on admira
» cette foule d'idées neuves qui y ſont
» répandues, cette clarté avec laquelle
» on y expoſe les ſyſtêmes, cette ſen-
» ſibilité douce & honnête qui reſpire
» à chaque page, & ſur-tout le ſtyle
» enchanteur de ce livre, ſtyle qui n'eſt
» donné dans un ſiecle qu'à deux ou
» trois génies originaux ; il s'éleva de
» tous côtés des voix qui aſſurerent la
» célébrité de cette production philoſo-
» phique, les gens de bien encourage-
» rent l'auteur, & le fanatiſme fut con-
» traint de murmurer dans la pouſſiere.

» L'ouvrage vierge eſt tombé entre
» mes mains, & je me hâte de vous
» l'envoyer. Je ſais que l'intention de

„ l'auteur n'eſt pas de le faire imprimer
„ de ſon vivant ; je le connois : malgré
„ l'énergie de ſon caractere, il a toute
„ la puſillanimité de la prudence. . .
. . . . . .
„ N'allez pas cependant vous imagi-
„ ner que je ſois en tout point de l'avis
„ du philoſophe de la nature ; non, mon-
„ ſieur, il n'a pas encore coupé toutes
„ les têtes de l'hydre du préjugé ; il reſ-
„ pecte trop la morale factice de l'hom-
„ me en ſociété ; il eſt trop pacifique
„ pour être toujours vrai. Au reſte, ces
„ défauts mêmes lui ſerviront de mérite
„ auprès du vulgaire des gens de bien.
. . . . . .
„ Adieu, monſieur ; je vous conſeille
„ d'imprimer cet ouvrage dans le goût
„ de la nouvelle édition des œuvres de
„ Jean-Jaques qu'on vient de donner à
„ Amſterdam. On doit les honneurs de
„ la typographie à tous les livres claſſi-
„ ques. Je ſuis votre ami,

HELVÉT...

De Voré, ce 11 *Octobre* 1771.

Cette lettre précieuſe eſt, comme on vient de le voir, de la fin de 1771, & l'ouvrage qui porte la date de 1777, ne parut qu'en 1778 ; il eſt probable que l'auteur employa ce long intervalle à refondre ſa ſtatue. L'âge, l'étude de la nature, le commerce des grands hommes avoient alors mûri ſes idées ; & honteux de n'avoir fait qu'un joli buſte, il avoit briſé ſon marbre, pour s'élever à la ſublime conception du Moyſe de Michel-Ange.

Il eſt certain que cette troiſieme édition, la ſeule dont la France puiſſe ſe glorifier, eſt un ouvrage preſque neuf : les ſix volumes de 1770 & de 1774 ne feroient pas un volume entier de la nouvelle : tout le reſte a été rejeté, & avec raiſon, parce que les travaux vulgaires de l'eſprit ne devoient pas entrer dans le plan tracé par le génie.

C'eſt ce noble courage qui diſtingue eſſentiellement l'homme d'un grand talent, du nain à orgueil giganteſque, qui s'agite dans ſa petite ſphere, pre-

nant le bruit pour la renommée.

La Philoſophie de la nature, toute informe qu'elle étoit dans ſon origine, avoit été accueillie, & l'auteur expie un triomphe dont il ſe croyoit indigne en ſe condamnant à la refaire.

D'un autre côté, je vois le ridicule Almanach qu'on appelle le *Tableau de Paris*, toléré par les penſeurs quand il n'avoit que deux volumes, s'élever à quatre, pour que la capitale le rejette, groſſir juſqu'à huit, pour que la province trompée s'en dégoûte, & devenir enfin une compilation indigeſte de rêveries en douze volumes, pour aller repaître en Amérique l'oiſiveté ignorante de nos colonies.

La troiſieme édition de la Philoſophie de la nature parut en ſix volumes in-8°, ſous le titre de Londres, avec un grand nombre de gravures faites par les meilleurs artiſtes de Paris, qui, ſans ajouter à la valeur intrinſeque de l'ouvrage, augmenterent ſa valeur mercantile: cependant le livre ayant été apprécié par

les têtes penſantes de l'Europe, le prix ne rebuta perſonne; l'édition fut enlevée en quinze mois, & tous les gens de bien qui ne ſont d'aucune ſecte l'ont dans leur bibliotheque.

Plomteux, vers 1780, fit à Liege la quatrieme édition de la Philoſophie de la nature; comme cette réimpreſſion n'étoit qu'une ſpéculation de commerce, où on n'avoit conſulté ni l'auteur, ni le bien public, ni la gloire, on ſe contenta de mettre en ſix volumes in-12 ce qui étoit en ſix volumes in-8°; on copia l'ouvrage ligne par ligne, avec ſon frontiſpice & ſes fautes typographiques; on en retrancha les gravures, & le livre s'acheta encore avec fureur: on appréciоit le tableau de Raphaël, malgré la meſquinerie de ſa bordure.

Le haut prix auquel on faiſoit monter les dernieres éditions de la Philoſophie de la nature, quand on en rencontroit dans les ventes, fixa bientôt l'attention des libraires de l'Europe; on en projeta, on en commença même de nou-

velles à Geneve, à Amſterdam, à Neuchatel & juſqu'aux portes de Paris; mais aucune n'eut lieu; & il faut l'attribuer en grande partie au refus conſtant de l'auteur de cet ouvrage de les adopter, ſi-non par un ſuffrage public, du moins par une approbation ſilentieuſe. Les gens indifférens croyoient qu'il répugnoit à compromettre ſon repos, & ſes amis voyoient qu'il cherchoit à ſe dérober à ſa gloire.

C'eſt dans ces circonſtances qu'un libraire étranger jeta les yeux ſur moi, pour veiller à ce que l'édition qu'il projetoit fût ſupérieure à celle d'Helvétius.

Je ne connoiſſois point perſonnellement l'auteur de ce bel ouvrage; mais la conſidération publique qui l'entouroit m'attachoit à lui, ſans qu'il put s'en douter, & j'étois flatté d'employer mes floibles talens à mettre ſa ſtatue ſur la baſe.

Je ſavois que, renfermé dans ſon cabinet avec Platon dont il étoit le rival, & un petit nombre d'amis qu'il conſo-

loit, par ſa bonhommie, de ſa ſupériorité, il ne s'affichoit en rien, évitoit de ſe lier avec les diſtributeurs de la renommée, & ne mettoit ſon nom ſur aucun de ſes ouvrages.

Je ſavois que cette modeſtie ne l'avoit pas empêché, dans une circonſtance critique où il falloit donner un grand exemple aux gens de lettres, de braver le péril avec un courage digne de Socrate & d'Anaxagore. Le même philoſophe qui ſe cachoit quand on parloit de ſa gloire, avoit cru devoir ſe nommer, quand le fanatiſme allumoit autour de lui la flamme des bûchers.

Je voyois, avec une ſurpriſe peu honorable pour la France, que cet écrivain qui faiſoit tant d'honneur à ſa patrie, n'y jouiſſoit que d'une conſidération ſtérile; qu'après avoir écrit la Philoſophie de la nature, la meilleure hiſtoire de l'antiquité qui exiſte, & la magnifique fable dramatique du couronnement d'Alexandre; ſeul des hommes de lettres de ſon ordre, il n'étoit penſionné d'aucun

ſouverain, & membre d'aucune académie.

Ce qui me révoltoit encore plus, c'étoit de voir qu'un écrivain des mœurs les plus douces, qui n'avoit jamais rien écrit contre aucun membre de la république littéraire, qui peut-être n'en avoit jamais penſé de mal, avoit été pourſuivi par la haine des faiſeurs de libelles, & par l'indifférence non moins coupable des journaliſtes de ces prétendus anges exterminateurs, qui ſe croient prédeſtinés par le dieu du goût, pour abaiſſer tout ce qui s'éleve, & pour élever tout ce que les connoiſſeurs tiennent abaiſſé.

Ces conſidérations qui parloient à mon ame acheverent de me déterminer, & je me chargeai d'être l'éditeur de la Philoſophie de la nature.

Je commençai par faire de nouvelles tentatives auprès de l'auteur, pour obtenir ſon aveu; je fis parler à cet effet un de ſes amis de vingt ans, qui n'avoit jamais eſſuyé de refus, quand ſon cœur s'étoit adreſſé au cœur du philoſophe;

la réponſe ne ſe fit pas long-tems attendre, & je vais la tranſcrire.

« Que me demandez-vous, mon cher » Comte ? Voilà la premiere fois que » vous impoſez un fardeau à ma recon- » noiſſance.

» Vous deſireriez que je concouruſſe » par mon ſuffrage & par mon travail » à une cinquieme édition de la Philo- » ſophie de la nature : ce conſeil hardi » a-t-il été mûrement peſé par votre » amitié ?

» Vous ſavez ce qu'il m'en a coûté » pour avoir fait imprimer moi-même » la premiere édition de Paris, la ſeule » dont on puiſſe me rendre garant : il » n'y avoit pas dans cet ouvrage, fruit » d'une jeuneſſe circonſpecte & timo- » rée, un ſeul mot dont les mœurs, le » gouvernement & la religion de mes » peres puſſent s'alarmer : cependant à » en croire un tribunal ſubalterne, uſur- » pateur peut-être du droit de juger ma » penſée, j'étois digne d'errer ſans pa- » trie, chargé comme Caïn de la haine

„ de tout ce qui portoit le nom
„ d'homme.

„ Le Parlement de Paris m'a rendu une
„ demi-juſtice, la nation me l'a rendue
„ toute entiere : mais croyez-vous que
„ cette ſatisfaction tardive balance vingt-
„ deux mois d'angoiſſes, d'inquiétude,
„ de peines phyſiques & morales, où
„ j'aurois ſuccombé ſans doute, ſans
„ ma jeuneſſe, le ſentiment de mon
„ innocence, & les regards conſolateurs
„ de tous les hommes de bien.

„ Vous le dirois-je encore ? J'ai pu,
„ célibataire, m'offrir pour premiere
„ & derniere victime à une inquiſition
„ qui commençoit à s'élever, & nou-
„ veau Curtius me précipiter dans l'a-
„ byme afin de le fermer à jamais : mais
„ je ſuis époux maintenant, & un nou-
„ vel ordre de devoirs s'établit pour
„ moi : je n'ai pas le droit d'aſſocier
„ une compagne ſenſible à mon infor-
„ tune, de la faire ſouffrir de ma dou-
„ leur encore plus que de la ſienne, &
„ de flétrir ſa jeuneſſe, dans l'eſpoir de

» lui faire partager un jour une ombre
» de gloire, lorſque l'âge aura fermé
» ſon cœur à toutes les jouiſſances.

» La gloire eſt votre idole, mon
» cher Comte ; mais vous êtes époux
» & pere : deſcendez un moment de
» votre olympe, & jugez-moi avec
» votre cœur.

» On a fait depuis cette époque,
» hors de France, trois nouvelles édi-
» tions de mon ouvrage : des mains
» étrangeres y ont inſéré des traits infi-
» niment hardis contre les cultes reçus ;
» de ce moment le livre a ceſſé de
» m'appartenir, & je ne puis en être
» garant qu'aux yeux du fanatiſme &
» de la mauvaiſe foi.

» Ce livre, dont on a vendu vingt
» mille exemplaires, eſt entre les mains
» de tout le monde : tout homme qui
» fait des ſpéculations de commerce
» peut, en le réimprimant, l'étendre ou
» le reſſerrer à ſon gré ; trop heureux
» encore quand il trouve un éditeur
» intelligent, qui ſe pénetre, en retou-

» chant

» chant l'ouvrage, de l'eſprit primitif
» qui a préſidé à ſa compoſition! Tou-
» tes les ſtatues antiques, mutilées par
» le tems ou par les barbares, n'ont pas
» été, comme le Cupidon, reſtaurées
» par Michel-Ange.

» Permettez-moi donc, mon cher
» Comte, d'abandonner la Philoſophie
» de la nature à ſa bonne ou à ſa mau-
» vaiſe fortune; & puiſqu'elle s'eſt
» laiſſée chaſſer, comme Agar, de la
» maiſon conjugale, de ne point la
» ſuivre dans le déſert pour partager
» ſon triomphe en Orient, ou pour
» répondre de ſes chûtes.

» D'ailleurs cette Agar avoit pour
» rivale une épouſe légitime, qui depuis
» vingt ans eſt l'objet de mes complai-
» ſances: c'eſt mon Hiſtoire philoſo-
» phique de l'antiquité, que j'ai oſé
» concevoir ſans modele, & exécuter,
» ſoit d'après les livres originaux, ſoit
» d'après les deſſins trouvés dans les
» ruines du globe primitif.

» Cet ouvrage, je le ſais, n'eſt point

» parvenu à ſa maturité ſans contra-
» diction : aucune ſecte ne l'a adopté ,
» aucune trompette littéraire ne l'a fait
» valoir. Comme l'envie avoit la ſim-
» plicité de le prendre pour Alcide, ſes
» couleuvres ont tenté de l'étouffer
» dans ſon berceau. Mais vainqueur de
» l'indifférence littéraire , il s'eſt accru
» dans l'ombre ; & aujourd'hui connu
» dans l'Europe entiere, il ſemble avoir
» le droit de défier l'oubli.

» Quarante-deux volumes que j'ai
» donnés ſur cette vénérable antiquité
» n'ont point effrayé le public indulgent
» qui m'encourage : deux éditions ont
» paru dans l'intervalle d'un petit nom-
» bre d'années , & le petit nombre
» d'exemplaires qui en reſtent atteſtent
» que le charlataniſme ne fait pas toutes
» les renommées, & qu'on peut af-
» fronter les mers ſur la plus ſimple
» nacelle en lui confiant Céſar & ſa
» fortune.

» Ces ſuccès ineſpérés ne diront rien
» à mon amour-propre : je revois ,

» depuis quatre ans, cet ouvrage avec
» l'œil du critique le plus ſévere; je
» relis les livres originaux, je conſulte
» les hommes éclairés de toute l'Eu-
» rope, pour ne laiſſer ſubſiſter aucune
» de mes ſtatues qui n'ait ſes juſtes
» proportions. Une partie de mes fautes
» (& j'en vois un grand nombre) diſ-
» paroîtra ſans doute, & ſi un travail
» opiniâtre, un vif enthouſiaſme pour
» les arts, une idolatrie innée pour la
» vérité peuvent remplir mon attente,
» je donnerai de cette hiſtoire de l'an-
» tiquité une troiſieme édition, per-
» fectionnée dans toutes ſes parties,
» qui ſera comme mon teſtament de
» mort, & grace à laquelle j'eſpere ne
» pas entrer tout entier dans la tombe.

» Vous voyez, mon cher Comte,
» qu'abſorbé par ce travail immenſe,
» quand même ma raiſon ne me diroit
» pas d'oublier à jamais la Philoſophie
» de la nature, il me ſeroit phyſique-
» ment impoſſible de m'occuper de
» l'édition que vous me propoſez; je

» n'en ſuis pas moins ſenſible à tout ce
» que votre excellent cœur vous ſug-
» gere pour faire ſurnager mon nom
» ſur le fleuve de l'oubli. Que la poſ-
» térité ignore, s'il le faut, que j'ai
» conſacré vingt ans de ma vie à donner
» une morale aux hommes; je ſuis con-
» tent, ſi elle ſait que j'ai employé ce
» long intervalle à vous aimer. »

Une pareille lettre n'avoit rien d'énigmatique : je ceſſai de contriſter le philoſophe de la nature par mes inſtances, & je cherchai d'autres reſſources pour rendre l'édition dont on me chargeoit ſupérieure à celle d'Helvétius.

Le haſard m'apprit que l'ancien manuſcrit original, dépoſé entre les mains de ce grand homme, exiſtoit encore; je réuſſis à me le procurer, & je m'apperçus en le parcourant que l'homme de lettres, qui avoit donné l'édition de 1777, en avoit retranché de ſon autorité privée un grand nombre de morceaux, uniquement parce qu'ils pouvoient bleſſer ſes préjugés littéraires :

on les trouvera rétablis ici : ils ſont en aſſez grand nombre & répandus dans chaque volume ; il y a, parmi ces additions, juſqu'à un conte philoſophique tout entier qui termine l'ouvrage.

Une amélioration bien plus importante de cette cinquieme édition de la Philoſophie de la nature, eſt la correſpondance littéraire qu'elle a occaſionnée depuis 1770 juſques vers 1780, avec les plus beaux génies dont la France s'honore.

On verra par une lettre du Comte de Milly, imprimée au commencement de ce volume, que cet ingénieux Académicien avoit reçu de notre philoſophe *un dépôt ſacré que l'amitié lui avoit confié :* ce dépôt étoit la correſpondance dont je parle, & qui, ſi elle avoit été répandue dans un moment où le fanatiſme janſéniſte jettoit ſon venin pour la derniere fois, auroit pu compromettre le génie & l'honnêteté. Le Comte faiſoit tant de cas de cette correſpondance, qu'il l'avoit tranſcrite toute en-

tiere de ſa main : le manuſcrit a paſſé avec des papiers de famille dans une cour d'Allemagne, & c'eſt là qu'un de ſes héritiers me l'a fait remettre, bien perſuadé que je n'en ferois aucun uſage qui pût faire tort à ſa mémoire.

Pour répondre à des vues auſſi ſages, j'ai retranché de cette correſpondance toutes les lettres des hommes en place & des gens de lettres qui vivent encore : le nombre en eſt très-grand ; & tant de marques de conſidération & d'intérêt, données à la vertu opprimée, ſoit par le pouvoir, ſoit par les lumieres, prouvent qu'il y a encore quelqu'énergie dans une nation que la politique ſe plaît trop à repréſenter comme penchant vers ſa décadence.

Non-ſeulement les lettres des amis du philoſophe de la nature qui vivent encore, ont été bannies de cette édition, mais même j'ai fait retrancher de celles qui ſervent de préliminaires à cet ouvrage, les traits qui pourroient compromettre tout homme fait par ſon rang

ou par ſes écrits à être reſpecté : perſonne n'a droit de rendre publique la penſée du citoyen, quand par ſa nature elle doit être ſolitaire. Eclairé par le ſcandale des confeſſions de l'auteur d'Emile, je n'irai point bleſſer la morale à la tête d'un livre deſtiné à propager celle de la nature.

Je n'excepte de l'application de ce grand principe que les ſatyriques ; quand on n'a de nom dans la littérature que celui qu'on achete par ſes brigandages, on n'a aucun titre au reſpect même de préjugé ; il n'y a pas plus de droit des gens pour les pirates lettrés ou non lettrés, que pour les pirates des mers ; il faut ſe hâter de nommer les premiers de leur vivant, avant que leur nom partage l'oubli, où ſont condamnés d'ordinaire leurs ouvrages.

Éclairciſſement qui étoit à la tête de l'édition de 1777.

JE dois à la mémoire de l'auteur pacifique de la *Philoſophie de la nature* de dire que s'il ſe trouve dans cette édition des phraſes hardies, elles ſont d'une main étrangere. Quoique cet ouvrage ſoit imprimé hors de France, je ne veux point fournir à l'inquiſition de Paris une occaſion de calomnier les philoſophes.

On s'appercevra auſſi dans cette édition qu'il y eſt parlé des faits poſtérieurs à la mort du célebre Helv.... Ces morceaux ont été inſérés dans le manuſcrit pour compléter les anneaux de la chaîne qui en lie toutes les parties: mais l'éditeur intelligent a eu ſoin de les tirer de la correſpondance du philoſophe de la nature avec des gens de lettres à jamais reſpectables; il n'y a joint que quelques mots pour en former la liaiſon: il a cru que le fond des idées d'un philoſophe n'appartenoit pas à celui qui les publie, & qu'il étoit certains tableaux qui n'avoient beſoin que de la plus légere des bordures.

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

IL n'appartient qu'à la poſtérité d'aſſigner des rangs parmi les gens de lettres, & la plupart de ceux dont j'imprime la correſpondance ſont trop près de nous pour que la poſtérité exiſte pour eux. Il ne faut donc attribuer qu'à mon reſpect pour leur cendre qui fume encore, l'ordre alphabétique que j'adopte pour claſſer leurs lettres à la tête de cet ouvrage.

ANONYMES.

J'OUVRE cette correſpondance par les lettres non ſignées de trois perſonnes dont rien ne déſigne ni le nom, ni le ſexe, ni le rang. Toutes mes recherches à ce ſujet ont été vaines; il y a apparence qu'elles ne ſont plus; mais ſi elles vivoient encore, elles me pardonneroient ſans doute d'avoir fait connoître au public qu'elles ont une ame & des lumieres.

ANONYME A.

PREMIERE LETTRE.

MILLE & mille actions de graces à l'aimable auteur de la Philoſophie de la nature, du plus précieux préſent qui m'ait jamais été fait.

Non, ſans doute, cet exemplaire ne ſortira jamais de mes mains; & ſi jamais il eſt brûlé, ce ſera ſur mon bûcher où ſes cendres ſeroient mêlées aux miennes; il eſt mon tréſor dans ce monde, & il ſera ma ſauve-garde dans l'autre. Je le préſenterai à l'Être ſuprême comme une

des productions humaines qui en parle le plus dignement : « Dieu bon, lui dirai-je, je t'avois » méconnu, au portrait odieux que les prêtres » font de toi ; ils te font à leur reſſemblance ; » ils te peignent jaloux, vindicatif, colere, » damnant preſque tout le genre humain, » parce que tel eſt ton bon plaiſir .... Mais » je n'ai pu t'aimer ſur leur parole, quoiqu'ils » ſe ſoient dits tes apôtres. Oh, que j'aime bien » mieux le patriarche de Ferney ! Sans ſe dire » inſpiré, ſans prétendre avoir une miſſion de » toi, il ſait te faire connoître & aimer de » preſque toute la terre ; ſes ouvrages ſont » traduits dans toutes les langues, & la priere » qui eſt à la fin de ſon poëme de la loi natu- » relle, eſt devenue aujourd'hui la priere uni- » verſelle. Que ce grand homme vive encore » un demi-ſiecle, & je te réponds, ô mon » Dieu, qu'il t'aura gagné tous les cœurs. » C'eſt pour lors que l'on pourra parler d'une » foi & d'une religion œcuménique.

Je vois venir de loin ces tems, ces jours ſereins,
Où la philoſophie éclairant les humains,
Doit les conduire tous aux pieds du commun maître ;
Le fanatiſme affreux tremblera d'y paroître....

» Dieu bon, lui dirai-je encore, adopte » auſſi pour ton interprete le digne auteur de

» la Philoſophie de la nature; il parle de toi
» avec tant d'éloquence & d'onction, qu'on
» le prendroit pour le Fénelon des théiſtes.....

SECONDE LETTRE.

Ce 29 mars 1777.

LES Grecs, fertiles en fictions, monſieur, cachoient ſouvent, ſous leurs ingénieux emblêmes, des vérités utiles; ſans doute que le moly d'Homere, pour charmer les maux, n'étoit autre choſe que le tendre épanchement de deux cœurs qui partageoient leurs peines & leurs bleſſures.

Mais, monſieur, pourquoi donner le nom de bleſſure à la foible ſenſation que vous a faite une trame mal ourdie, odieuſement terminée, & qui fait votre triomphe & l'opprobre de vos perſécuteurs?

On dit que l'on va vous voir comme on alloit autrefois au temple de l'amitié; on s'y ſentoit animé du beau feu qui l'habitoit..... Votre douceur aimable opere aujourd'hui ce prodige dans un lieu qui n'eſt pas un temple.

On a dit d'un certain vieux légiſlateur, qu'il étoit le plus doux de tous les hommes, lui qui

ne commandoit, qui ne reſpiroit que le feu & le ſang ; les hommes étoient donc alors des tigres ? ſans doute que cette dénomination étoit ironique.

Oh, que vous méritez bien mieux ce titre, vous, monſieur, qui prêchez la douceur à chaque page de votre livre, & qui de vos lecteurs faites autant de proſélytes à la vertu.

Votre lettre, monſieur, eſt un hymne....

ANONYME B.

PREMIERE LETTRE.

Madrid ce 4 juillet 1777.

VOTRE lettre, monſieur, a répandu l'allégreſſe parmi toutes les perſonnes qui faiſoient des vœux pour votre liberté. M. le Marquis d'A.... inſtruit de la vexation inique que vous eſſuyiez, a partagé les mêmes ſentimens. Il n'y a pas, à cet égard, deux opinions différentes parmi les gens de bien, ſoit en France, ſoit en Eſpagne, ſoit au Nouveau-Monde.

Vos ouvrages, monſieur, dans une république de l'antiquité, vous auroient fait décerner la couronne civique: notre ſiecle, moins juſte, ſe bornera à dire que vous l'avez méritée.

Ceci n'eſt point un compliment inſpiré par une froide adulation, c'eſt un hommage dû à vos talens, & je vous le rends avec autant de ſincérité, que j'en mets à vous aſſurer de l'eſtime avec laquelle, &c.

SECONDE LETTRE.

Madrid ce 12 ſeptembre 1777.

L'INQUISITION qui a condamné la Philoſophie de la nature, eſt, comme vous le ſavez, un tribunal eccléſiaſtique, dont le Roi eſt le protecteur & un Archevêque le juge définitif. Ce corps eſt cenſé compoſé de tous les perſonnages éclairés du royaume, & d'un certain nombre de théologiens tirés des chapitres & de cloîtres. Cette eſpece de ſénat, auquel des ſéculiers ſont affiliés, décide de tous les points de religion; il punit par l'exil, par des punitions religieuſes, les eſprits trop enclins à douter, ſoit des myſteres, ſoit des principaux actes de notre religion; il prohibe, après un examen théologique, les livres où il appréhende que le peuple, qui eſt ici naturellement ſuperſtitieux, ne trouve matiere à réfléchir.

L'inquiſition, pendant pluſieurs ſiecles, a

cimenté ſa puiſſance par le ſang des malheureux, qu'elle brûloit en cérémonie, dans les auto-da-fés. Aujourd'hui ces ſpectacles terribles ſemblent abolis ; il faut même eſpérer que, grace à la raiſon profonde du Duc d'Aranda, ce tribunal ira ſans ceſſe, perdant de ſon influence. Cependant il y auroit peut-être (politiquement parlant) du danger à le détruire tout-à-fait : toute eſpece de frein ſemble néceſſaire, dans un pays où il n'y a pas de milieu entre un culte outré, & une impiété révoltante. Je laiſſe à des gens plus inſtruits que moi à tracer un plan qui rempliſſe à-la-fois les vues de la raiſon & celles de la politique, ſans faire ſonner le tocſin de l'intolérance.

Voici quels ſont les livres défendus par l'inquiſition eſpagnole : le vôtre, monſieur, d'abord ; enſuite tous ceux de Voltaire indiſtinctement ; ceux de Jean-Jacques Rouſſeau ; les Délits & les peines, les Incas, l'Eſprit d'Helvétius, l'Hiſtoire philoſophique de l'abbé Raynal ; enfin, tout ce que nous avons de meilleur eſt interdit ; cela n'empêche pourtant pas que la claſſe éclairée n'enfreigne la prohibition, ce qui devient une jouiſſance inconnue dans vos climats.

TROISIEME LETTRE.

Madrid ce 7 mai 1778.

UN long ſilence, monſieur, n'eſt pas toujours une marque d'oubli ; rien ne me le prouve mieux, que la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire ; je m'empreſſe d'y répondre, & de vous tranquilliſer ſur la condamnation de la Philoſophie de la nature : le jugement qui l'a prohibé eſt général, & conſiſte ſeulement dans une liſte qui s'affiche aux portes des égliſes. Vous ſentez parfaitement, monſieur, que l'attrait d'enfreindre une loi ridicule, eſt une nouvelle jouiſſance pour les eſprits dignes de peſer toutes les législations. Votre ouvrage, vraiment digne d'un ſiecle philoſophique, a été lu & goûté dans toute l'Eſpagne.....

Je voudrois vous parler du patriarche de la littérature françoiſe. Il ſemble, monſieur, que ſon génie ne ſe reſſent pas de ſon grand âge. Plus heureux que moi, vous jouiſſez de la double ſatisfaction de le voir, & d'être témoin du triomphe que ſes talens lui ont mérité : en attendant cet inſtant heureux, qui me ramenera dans le ſein de ma patrie & de nos amis, je vous prie de me croire, &c.

ANONYME

ANONYME C.

PREMIERE LETTRE.

Paris ce 18 janvier 1776.

. . . . TOUT ce que j'ai vu de la Philoſophie de la nature, monſieur, me charme par la pureté & par la douceur de ſa morale : vous défendez avec force le pauvre nom de philoſophe, qu'on tâche ſi vainement de tourner en ridicule; mais tous ceux qui ne le mériteront pas, le décrieront toujours; ce ſont des gueux qui calomnient les riches, & qui les pillent quand ils le peuvent; & la littérature malheureuſement a beaucoup de mendians & de pillards. Plus vous avez raiſon, moins ils vous épargnent.

Les inſectes folliculaires
Ont attaqué vos beaux écrits :
C'eſt toujours ſur les meilleurs fruits
Qu'ils jettent leurs dents éphemeres :
Vous feroient-ils quelque frayeur ?
Importuné de leurs piquures,
N'en redoutez point la douleur ;
De ces vermiſſeaux ſans vigueur
On ſait très-bien que les morſures
Ne prouvent rien que leur fureur
Et ne ſont jamais de bleſſures.

J'ai eu pis que cela après moi, & je ne m'en ſuis pas inquiété; les vautours de l'inquiſition ont brûlé mon premier ouvrage à Rome, dans la place de la Minerve, tandis qu'on le jouoit en Pruſſe. Les journaliſtes & les inquiſiteurs ſe font plus de tort qu'ils ne nous en font. Dans vos *paradoxes*, où vous réclamez ſi juſtement le droit naturel de dire librement ce qu'on penſe, & de publier ce qu'on croit utile, ne pourriez-vous pas, monſieur, diſcuter cette grande queſtion, comment dans le dix-huitieme ſiecle un honnête homme peut-il ſe faire journaliſte, inquiſiteur, ou cenſeur de police? J'avoue que cela m'étonne, au point de confondre ma raiſon: j'avoue que cela me paroît un véritable paradoxe. Je vous ſalue, & vous embraſſe & vous exhorte fort à continuer à nous prêcher & à nous faire aimer la raiſon.

SECONDE LETTRE.

Mars 1776.

J'AI appris avec indignation, mon cher ami, juſqu'où le fanatiſme de vos ennemis s'acharnoit à perſécuter votre perſonne; j'ai cru devoir faire connoître le danger qui vous menace,

aux hommes les plus intéreſſés à conjurer l'orage. L'occaſion étoit favorable ; M. l'archevêque d'Aix & M .d'Alembert venoient d'inviter, avec une éloquence forte & perſuaſive, les hommes puiſſans à protéger les lettres & les hommes qui les cultivent.

Perſévérez, mon cher ami, dans votre courage ; j'eſpere que vous ne tarderez pas à obtenir votre arrêt de défenſe. S'il étoit permis de faire des reproches à un ami malheureux, je vous ferois celui de ne m'avoir pas confié vos papiers & vos livres, avant qu'ils fuſſent à la diſcrétion de vos ennemis & des ſatellites de notre ſaint office.

TROISIEME LETTRE.

Ce 29 juillet 1777.

MONSIEUR. Je ſuis bien fâché que ma lettre ne vous trouve plus à Ferney ; je vous aurois prié de ſupplier M. de Voltaire d'éclairer mon ignorance. Il me ſemble qu'il étoit l'homme du monde qui devoit le moins imaginer la critique qu'il a faite de mon ouvrage ; nul n'y eſt loué comme lui ; & ſi les éloges ou la juſtice que j'ai rendue à d'autres, l'empêchent de s'y trouver loué, cela me ſurprendra fort : mais,

mon cher ami, que lui, ou vous, ou tout autre m'indique dans tout l'ouvrage un ſeul homme, ou un ſeul fait, que j'aie loué à tort, & je raie ſon article; mais je n'ai loué perſonne, je n'ai rapporté que des faits, & uniquement des faits. Ce n'eſt pas ma faute, ſi le récit paroît éloge. Cela prouve ſeulement que dans un ſiecle que des déclamateurs & des perroquets affectoient de décrier, il y a eu beaucoup de gens qui ont fait d'excellentes choſes. Tout l'ouvrage ſe borne à ceci : M. de Voltaire a fait la Henriade, l'Hiſtoire générale, &c.; Monteſquieu, l'Eſprit des loix; la Condamine, le Voyage de l'équateur; Vaucanſon, des pieces de mécanique : comment l'un de ces hommes peut-il croire qu'il n'eſt pas loué, parce qu'en racontant ce qu'il a fait, on raconte ce qu'un autre a fait ? Je ne ſais point écrire l'hiſtoire autrement. J'ai blâmé les journaliſtes ..... & quelques autres, c'eſt-à-dire, que j'ai rapporté ſimplement ce qu'ils ont fait, & que le public a pris ce que j'ai dit pour une cenſure; ce n'étoit pourtant qu'une hiſtoire; je ne ſuis ni cenſeur, ni louangeur, je ne ſuis qu'hiſtorien. Il eſt vrai que je crois qu'en écrivant l'hiſtoire, il vaut mieux tenir compte des bonnes choſes, que de cet amas prodigieux de ſottiſes qui ſe ſucce-

dent ſans ceſſe & qui ſe reſſemblent toutes. Tous les tems & tous les pays ſe reſſemblent par les fautes, les inconſéquences, les mauvais ouvrages, les artiſtes médiocres, la rapacité, les injuſtices, &c. &c. Ce n'eſt pas de tant de choſes communes, honteuſes & mépriſables, qu'il faut repaître ſes lecteurs ; ce ſont des choſes bonnes, utiles, dignes de ſervir de modeles ; & jamais ſiecle, peut-être, n'en a tant produit que le nôtre. C'eſt ce qu'il falloit remarquer, & c'eſt ce que moi ſeul j'ai remarqué. Mais enfin, mon ami, je puis m'être trompé ; faites-moi donc le plaiſir, vous qui paroiſſez être d'un avis contraire au mien, de m'indiquer l'homme ou le fait dont j'ai parlé trop favorablement, & je me corrigerai.

Je ne ſuis point ſurpris de l'accueil que vous avez reçu dans votre route, de tant de gens illuſtres. Votre livre vous avoit acquis d'avance leur eſtime, & la perſécution avoit répandu ſur vous un intérêt dont j'eſpere que votre courage préſervera tout autre. Je crois que vous avez rendu un grand ſervice aux lettres, aux auteurs & même aux tribunaux qui, s'ils ont de la ſageſſe, n'admettront pas plus à l'avenir les accuſations de philoſophie que celles de magie. Adieu, mon cher ami, portez-vous

bien, écrivez-moi, & jouiſſez de tout le bonheur dont vous êtes digne.

QUATRIEME LETTRE.

. . . . . .

Le poëte porte par-tout avec lui ſon portefeuille, l'hiſtorien a beſoin d'une vaſte bibliotheque ; il eſt obligé d'écrire au milieu des tombeaux, & de conſulter les morts. Mais quand je ſerois auſſi caſanier que celui qui garde la chapelle de Saint-Denis, & qui veille au milieu des ombres de tant de héros, comment, de bonne-foi, oſerois-je promettre de donner 96 pages d'hiſtoire tous les mois, moi qui ſais par expérience, qu'il y a telle page d'hiſtoire qui m'a coûté quelquefois trois mois de travail? Si je parle d'un monument, je vais le voir ; ſi je parle d'un livre ancien, d'un code de loix, je le lis & l'étudie ; ſi je parle d'un concile, j'en veux voir les actes ; ſi je parle des états, j'en cherche les cahiers ; c'eſt ainſi que dans ce que j'ai dit de l'Hiſtoire de France dans mes manuſcrits, j'ai beaucoup de choſes qui ont échappé à ceux qui ont écrit ſans voir les monumens & conſulter les originaux. 96 pages par mois, c'eſt environ douze cents pages par an, près de trois volumes.

Bénis ſoient ceux qui ont cette fécondité ! Mais moi, tête dure & légere, aujourd'hui hiſtorien, demain poëte, il faut que je garde ma pauvreté & ma liberté. Rien ne tue l'eſprit comme la néceſſité de faire à telle heure. Je le ſavois bien, & cependant votre doux langage a penſé me ſéduire. Comme l'homme eſt foible, & comme mon amitié pour vous eſt forte ! J'ai penſé être entraîné plus loin que je ne voulois.

Ainſi quelquefois une belle
Écoutant un diſcours flatteur,
Semble ceſſer d'être rebelle
Et céder à ſon ſéducteur.
Mais dès qu'il s'eſt éloigné d'elle
La fierté renaît en ſon cœur,
Et l'amant qui ſe croit vainqueur
Ne retrouve que la cruelle.

LE COMTE D'ARGENTAL,

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE PARME.

PROTECTEUR éclairé des arts & de la raiſon, il fut cinquante ans l'ami de Voltaire, & datoit ſa vieilleſſe du jour où il avoit commencé de lui ſurvivre.

LETTRE.

Paris ce 26 juillet 1777.

J'ATTENDOIS, monſieur, avec la plus vive impatience, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : je ne ſuis ſurpris ni de l'impreſſion que vous a faite le maître illuſtre de Ferney, ni de l'accueil charmant que vous en avez reçu. Ce grand homme a le privilege de ne point vieillir ; il eſt à 83 ans, ce qu'il étoit à 30. D'ailleurs, vous lui avez été préſenté ſous les plus heureux auſpices. Quand à votre âge on a fait la Philoſophie de la nature, on peut s'attendre à voir les portes du temple d'Apollon s'ouvrir à deux battans ; la perſécution inique qu'on vous a fait eſſuyer dans

notre capitale, a augmenté encore l'intérêt que vous inſpirez.

Je profite de vos bontés, monſieur, pour vous demander un ſervice : j'ai vingt-quatre volumes in-4° des œuvres de M. de Voltaire : je voudrois bien compléter une édition auſſi digne de l'être. Voiſin comme vous l'êtes de Geneve...

LE MARQUIS DE CHATELLUX,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

On a trop loué ſon livre de la Félicité, & trop cenſuré ſon Voyage en Amérique ; maintenant qu'il n'eſt plus, ſon ſiecle le mettra à ſa place. Il y a dans tout ce qu'il a écrit des idées fines, & quelquefois neuves : malheureuſement le travail s'y fait trop ſentir : ſon ſtyle eſt pénible, parce qu'il eſt trop châtié ; on aimeroit mieux les incorrections du génie.

LETTRE.

RECEVEZ, monſieur, en échange de la Philoſophie de la nature, mon livre de la Félicité. Je paie votre or avec le denier de la veuve. Quel pas prodigieux vous avez fait ! & qui auroit imaginé que votre premiere édition, toute étincelante de beautés qu'elle étoit, vous eût mené à la troiſieme ! Il y a ici de quoi faire cinq ou ſix réputations. Je regrette bien de ne vous avoir pas lu en manuſcrit, avant de faire quelques chapitres de ma Félicité ; au reſte,

j'irai quelque jour vous conſulter ſur un petit eſſai ſur le beau, avant que je me détermine à le faire imprimer : je crois avoir enviſagé la choſe ſous une face toute nouvelle : vous verrez que je ne copie ni Platon, ni le pere André, ni l'Encyclopédie, & du moins je vous imiterai de loin, en ne ſurchargeant pas la littérature d'un livre qu'elle poſſédoit déjà.....

L'ABBÉ DE CONDILLAC,

INSTITUTEUR DE L'INFANT DUC DE PARME, ET DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

C'EST le philoſophe qui, après Locke, a porté le plus de lumieres dans le chaos de la métaphyſique; il a fait auſſi un cours d'hiſtoire pour les têtes penſantes. N'oublions pas, pour l'exemple des gens de lettres, de remarquer que cet écrivain illuſtre a vu l'auteur de la Philoſophie de la nature courir, avec le plus brillant ſuccès, les deux mêmes carrieres, & qu'il n'a jamais ceſſé de l'aimer.

LETTRE.

. . . Je ſuis on ne peut plus flatté de la maniere dont vous parlez de moi dans votre bel ouvrage de la Philoſophie de la nature: vous vous occupez de ma *ſtatue*, & je ne ſaurois trop vous remercier des marques d'eſtime dont vous m'honorez. J'ai du regret de n'avoir pu achever encore tous les volumes: c'eſt une lecture qui demande à être faite de ſuite & avec attention; je la ferai auſſi-tôt que quelques

affaires majeures me permettront de reſpirer. Votre ouvrage, monſieur, reſpire l'honnêteté; il eſt écrit avec chaleur & avec goût, & il ne peut que faire honneur à vous & à votre ſiecle.

Agréez, je vous prie, l'hommage de l'eſtime ſinguliere, &c.

D'ALEMBERT,

SECRETAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, ET DE PRESQUE TOUTES LES ACADÉMIES DE L'EUROPE. (*)

LE ſiecle n'eſt pas aſſez mûr, pour entendre la vérité ſur cet homme célebre, qu'on a accuſé, dans des libelles, d'ignorer les ſciences exactes, & qui a fait rouler les globes ſur un axe nouveau; qu'on a cru un foible littérateur, & qui a fait la préface de l'Encyclopédie; auquel on a ſoupçonné une ame froide & qui ne jouiſſoit que par ſa bienfaiſance.

LETTRE.

J'AI reçu, monſieur, les premiers volumes de votre excellente hiſtoire des hommes: elle eſt faite, ſi je ne me trompe, pour faire le pendant de la Philoſophie de la nature, dont

(*) J'ai trouvé dans cette correſpondance philoſophique un grand nombre de lettres & de billets de d'Alembert; mais on ne peut les imprimer, à cauſe de ſa franchiſe cynique, qui compromettroit la renommée de pluſieurs gens de lettres.

la gloire a écraſé ..... Recevez mes complimens très-ſinceres, ſur le très-juſte ſuccès que votre entrepriſe paroît avoir, & qui ne peut & ne doit qu'augmenter, à meſure que vous avancerez dans votre travail. Soyez ſûr que je ne laiſſe échapper aucune occaſion de témoigner toute l'eſtime que je fais de l'ouvrage & de l'auteur.

Je crois que nous avons en effet le mieux rempli qu'il étoit poſſible, la place vacante à l'académie; mais il s'en eſt fallu de bien peu, à la honte de l'académie, que nous n'ayons préféré à notre Paſcal un . . . . . .
. . . . . .
Ainſi va le monde & les compagnies.

Recevez, je vous prie, l'aſſurance de mon ſincere & reſpectueux attachement. *Tuus ex animo.*

DE V..... (*)

LECTEUR du roi de Pologne Stanislas ; il eut pour amis Voltaire, le comte de Treſſan, les marquiſes du Châtelet & de Boufflers, & tous les héritiers du bon goût du temple. On l'appelloit l'Anacréon de Lunéville, & il méritoit ce nom, par la douceur de ſes mœurs & les graces voluptueuſes qui regnent dans ſes vers.

PREMIERE LETTRE.

Du château de Fléville ce 5 août 1777.

NE profanez plus ce beau nom,
Qui fit tant d'honneur à la Grece ;
De ce divin Anacréon,
Hélas ! je n'ai que la vieilleſſe ;
Elle a mis en fuite Apollon,
Comme elle a fait fuir ma jeuneſſe.
Vous, éleve de la raiſon,

(*) Cet article étoit à l'impreſſion, quand j'ai appris que l'homme aimable qui en fait le ſujet n'étoit point mort (comme le penſoit l'éditeur de cet ouvrage), mais jouiſſoit dans Lunéville, au milieu de ſes amis, de la plus brillante vieilleſſe. Je n'ai pas eu le courage de ſupprimer l'article : je me ſuis contenté de réduire le nom aux premieres lettres initiales. *Note du Libraire.*

Quelquefois

Quelquefois, malgré la ſageſſe,
Malgré le manteau de Platon,
Vous en avez la gentilleſſe ;
Et dans ma petite maiſon,
Je vous ai vu ſa douce ivreſſe,
Et ſur ſa lire enchantereſſe
De volupté donner leçon ;
Les échos de mon voiſinage
En répetent encor le ſon ;
L'on a cru que mon hermitage
Devenoit le ſacré vallon ;
Mais avec la belle ſaiſon
Il perd tout ; il perd ſon feuillage,
Il vous perd, & tout ſon renom.

Songez, mon très-aimable philoſophe, à venir le lui rendre l'année prochaine, comme vous avez bien voulu me le promettre. Venez-y faire renaître les jours délicieux que vous m'y avez fait paſſer ; je n'en perdrai jamais la mémoire ; les charmes de votre eſprit, la douceur de votre commerce, la reſſemblance de nos goûts m'en rendront toujours le ſouvenir extrêmement précieux ; il ne faut pas moins que la compagnie illuſtre qui ſe trouve ici, pour me conſoler un peu de la privation de la vôtre & m'en diminuer les regrets. On auroit bien voulu pouvoir vous y retenir plus longtems ; madame la Ducheſſe de Brancas me l'a témoigné ; elle me charge de vous dire qu'elle

eſt très-ſenſible à ce que vous me dites pour elle. Madame la Marquiſe de Boufflers me donne la même commiſſion. . . .

Je ſalue cette excellente Philoſophie de la nature, que je ſuis à peine digne de lire.

SECONDE LETTRE

EN VERS.

Au château de Fléville ce 2 décembre 1777.

OUI, j'y ſuis encore en décembre,
Dans ce château trop ſéduiſant,
Où, dans les beaux jours de ſeptembre
Je vous menai, chemin faiſant.
Cette madame la Ducheſſe
Eſt une vraie enchantereſſe
Qui nous faſcine tous les ſens;
Chez elle on eſt trompé ſans ceſſe:
On prend les mois pour des inſtans:
Les hivers y ſont des printems;
Dans l'inertie & la molleſſe
On n'y ſent pas couler le tems;
Mais avant que les noirs autans
Rentrent dans leur caverne obſcure,
Fuyant cette douce impoſture,
Auprès de mon feu réunis,
Bravant la biſe & la froidure,
J'irai retrouver mes amis:
Et dans un piquant reverſis
Leur donner de la tablature;

Là, dans un innocent loiſir,
Nous attendrons que le zéphir
Vienne réveiller la nature.
Alors d'autres ſoins occupé,
Dans les boſquets de mon tempé,
Je vais épier la verdure;
Si vous ne m'avez point trompé,
Vous jouirez de leur parure.
Venez donc, quand l'aſtre du jour
Nous rendra la ſaiſon de flore,
En embelliſſant mon ſéjour;
Je preſſerai mes fleurs d'éclore,
Pour avancer votre retour.
Mais quel eſt le grand de la terre
Qui voudroit s'emparer de vous?
De la cour craignez les dégoûts:
C'eſt dans le ciel qu'eſt le tonnerre;
La philoſophie eſt de verre
Contre la fortune & ſes coups.
Préférez, croyez moi, l'aſyle
De l'hermite de Franconville,
Ou de l'Apollon de Ferney;
Et ſi d'Horace ou de Virgile
Vous quittez le toit fortuné,
Il en eſt un auſſi tranquille,
Et qui vous ſera deſtiné
Chez l'hermite de Lunéville.

DIDEROT.

LE philoſophe de ſon ſiecle, & peut-être de tous les ſiecles, qui a eu la ſenſibilité la plus exquiſe pour les arts ; ſa tête étoit vraiment organiſée pour créer une Encyclopédie. On jugeroit mal cet homme étonnant, ſi on ne l'apprécioit que ſur les ſix volumes in-8° qui portent ſon nom. Ce qu'il a écrit de plus piquant n'a pas vu le jour. L'Impératrice de Ruſſie, qui s'honoroit du nom de ſon amie, a voulu pendant quelque tems contribuer à une édition complette de ſes œuvres, qui devoit avoir ſoixante volumes C'eſt le trône de la Crimée qui a éloigné l'élévation de ce monument à la gloire de Diderot.

LETTRE.

. . . . . Vous marchez, mon ami, à pas de géant, dans une carriere que je parcours depuis quarante ans, mais non ſans broncher; je ne lis plus depuis long-tems de livres modernes; mais la Philoſophie de la nature mérite une exception honorable ; cette troiſieme édition ſur-tout, qui par l'étendue des recherches

& la maturité du génie, ſemble vous vieillir d'un demi-ſiecle.

J'aurois cependant bien des objections à vous faire ſur votre chimere de l'athée malhonnête homme, ſur mon *tact ſourd & obtus* que vous déprimez ſans l'entendre, ſur .... Vous ſavez, jeune homme, que je ſais dire la vérité à mes amis, quand ils ſont dignes de la recevoir : vous en avez été témoin un jour à la lecture de la Conjuration de Ruſſie de Rhuliere. Mais je ne veux point troubler votre triomphe : je vous attends à votre retour du Capitole.

J'ignore d'où vient votre répugnance à vous laiſſer mener chez le Baron D.... vous y trouveriez des amis de la philoſophie, & j'oſe dire, les vôtres....

N'allez pas, je vous prie, à Ferney, ſans venir cauſer avec moi ; nous nous entretiendrons de mon *Vernet*, que vous aimez tant, & du grand homme qui vous appelle dans ſa retraite.....

DORAT.

ÉCRIVAIN charmant dans ſa feinte par amour, dans ſon poëme de la déclamation, & dans ſes fantaiſies. Il n'écrivoit que la tête couronnée de roſes, comme Anacréon ; mais il n'avoit ni ce goût pur, ni ce beau naturel qui caractériſe les belles productions antiques. Fait pour briller dans un ſiecle de Séneque, il n'étoit plus à ſa place dans ceux d'Auguſte & de Louis XIV.

LETTRE.

(Il s'agit d'une ſcene du drame raiſonnable dans la Philoſophie de la nature, que Dorat avoit miſe en vers & qu'il avoit publiée dans ſes fables.)

. . . . Je me félicite, monſieur, d'avoir profité d'une de vos idées; mon ouvrage ſeroit plus riche, ſi je vous avois volé davantage. J'ai toujours eu la plus grande eſtime pour la Philoſophie de la nature: c'eſt un livre plein de recherches & ſemé des plus beaux traits d'éloquence. Vous êtes au-deſſus de mes éloges, & c'eſt à vous que je demanderois des encouragemens. Je chercherai toutes les occaſions de vous voir de plus près, & de vous aſſurer moi-même de l'eſtime reſpectueuſe, &c.

GÉBELIN.

Il travailla cinquante ans à ſe faire une réputation, & ne l'obtint que le jour où il s'affilia à la ſecte des Économiſtes. Son Monde primitif, qu'il a laiſſé en mourant au neuvieme volume in-4°, en auroit eu ſoixante, s'il avoit laiſſé courir ſon imagination vagabonde, la moitié de l'âge d'Épiménide. Il y a au reſte des recherches immenſes dans cet ouvrage, qui fait le plus grand honneur à ſon auteur; mais on regrette qu'il ne marche jamais qu'à l'appui de l'art conjectural des allégories & des étymologies: on diroit qu'en faiſant ſon Monde primitif, il n'a voulu conſtruire qu'un ballon enflé de vent, avec lequel il nous perd dans les nuages.

PREMIERE LETTRE.

Avril 1779.

MONSIEUR. J'ouvre le paquet que vous m'envoyez en retour de mon ouvrage. Quoi! c'eſt la Philoſophie de la nature, ce livre dont j'avois lu autrefois trois volumes avec tant de plaiſir, & dont les malheurs de l'auteur, que

je ne connoiſſois pas, m'intéreſſerent ſi fort! Que je le remercie d'avoir penſé à moi! Avec quelle ſatisfaction n'ai-je pas vu qu'il avoit été aſſez heureux de pouvoir faire une nouvelle édition de ſon ouvrage, complette, & ſans avoir été flétrie par des mains puſillanimes! Avec quel plaiſir ne vois-je pas l'annonce qu'il fait d'une ſuite conſidérable à ces ſix volumes! Au milieu d'un chaos de recherches & de diſtractions de toute eſpece, j'ai déjà parcouru quelques portions; je voudrois pouvoir ſaiſir l'enſemble d'un coup-d'œil: toujours en guerre contre l'intolérance dont j'ai été & ſuis la victime en plus d'une maniere, que tout ce que vous dites là-deſſus m'eſt précieux! Cherchant l'origine de tout, que votre premier volume a d'attraits pour moi! que j'aime votre *mouvement*, eſſence de la matiere; ce feu élémentaire digne de Dieu, ſource de tout être; ce verre & ce diamant premier des êtres matériels, nuance la plus voiſine du feu élémentaire! Ainſi tout ſe dégrade en s'éloignant. Que.... Mais je m'arrête: car je ne ferai que balbutier & je riſquerois de défigurer des objets trop ſublimes, pour en parler ainſi à la légere. Puiſſe leur auteur être à l'abri des ſecouſſes qu'il a éprouvées, & continuer d'éclairer les hommes en les intéreſſant!

SECONDE LETTRE.

14 décembre 1779.

LA partie ancienne de votre Hiſtoire des hommes eſt la ſeule, monſieur, qui m'intéreſſe. Je ſens à chaque page que l'auteur de la Philoſophie de la nature eſt le ſeul écrivain de l'Europe qui aie pu l'écrire. D'ailleurs m'occupant, avec tant de conſtance, de tout ce qui a pour objet le monde primitif, je n'ai pu voir qu'avec ſatisfaction un ouvrage où on ſe propoſe de le peindre & de nous montrer la patrie d'un peuple dont j'ai promis, dès 1772, de donner les traditions, & des matériaux pour ſervir à ſon hiſtoire. Plus votre ouvrage ſera profond, & plus il me ſervira à moi-même. C'eſt avec la plus vive ſenſibilité que j'y ai vu tout ce que votre amitié vous a dicté pour moi, & les éloges que vous avez bien voulu donner à mes vues & à mes travaux; j'y puiſe de nouveaux motifs de perſévérer avec courage dans la vaſte carriere que j'ai commencé à parcourir, & dont la fin n'eſt pas prochaine.

Il n'eſt pas étonnant que, ſur des objets auſſi éloignés & auſſi difficiles à ſaiſir, nous ne ſoyons pas toujours d'accord, & que vos conſéquences

ſoient quelquefois ſi différentes des miennes. Il eſt impoſſible que pluſieurs apperçoivent le même objet ſous une même face ; il eſt mieux connu par cette réunion d'efforts divergens....

POSTCRIPTUM.

JE fais les vœux les plus tendres pour la ſanté de l'auteur de l'Hiſtoire des hommes, afin qu'il puiſſe aller juſqu'au bout ſans trouble & ſans interruption. Son objet m'intéreſſe comme homme & comme travaillant au Monde primitif. Votre ouvrage ſera un chemin tout fait pour moi ; je me promets bien d'en faire mon profit le plus que je pourrai, pour répondre à la bonne opinion que vous avez de moi.

On ne peut être avec plus d'eſtime & de conſidération, &c.

TROISIEME LETTRE.

. . . . . .

. . . Je mets toute la partie littéraire de mon Monde primitif aux pieds de l'auteur brillant & lumineux de la Philoſophie de la nature.

Quant au ſyſtême allégorique, je ſaiſirai le premier moment que j'aurai pour vous expoſer les raiſons que j'eus, pour ne pas changer de ſentiment, malgré ce que paroît inſinuer le

fragment de Sanchoniaton, en disant que ce qu'il raconte avoit été changé en allégories par le fils de Thabion; d'où on est porté à conclure, que cet allégorisme ne fut qu'une altération de faits historiques: mais j'espere faire voir, 1°. que cette conclusion n'est pas juste, & que ce n'est pas ce que Sanchoniaton avoit en vue; 2°. que lors même que Sanchoniaton auroit voulu dire cela précisément, son simple témoignage ne peut contrebalancer ce que l'antiquité entiere a dit à ce sujet, & ce que la raison confirme relativement à la mythologie entiere. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans votre propre ouvrage j'ai trouvé des preuves des faits allégoriques, qui m'ont confirmé dans mes idées, & dont je vous ai été très-obligé. Vous direz que c'est avoir les yeux bien fascinés: mais je ne désespere pas de vous voir quelque jour le zélé défenseur de l'allégorie. Vous êtes fait pour embrasser toute vérité: vous distinguerez alors avec soin l'allégorie elle-même, de la maniere dont j'ai cherché à l'expliquer; car ce sont deux objets très-différens. Je puis m'être trompé souvent sur le dernier; mais je crois mes principes sur le premier inconteſtables, & le fils de Thabion me sert d'appui même sur cet objet.

ſoient quelquefois ſi différentes des miennes. Il eſt impoſſible que pluſieurs apperçoivent le même objet ſous une même face ; il eſt mieux connu par cette réunion d'efforts divergens....

POSTCRIPTUM.

JE fais les vœux les plus tendres pour la ſanté de l'auteur de l'Hiſtoire des hommes, afin qu'il puiſſe aller juſqu'au bout ſans trouble & ſans interruption. Son objet m'intéreſſe comme homme & comme travaillant au Monde primitif. Votre ouvrage ſera un chemin tout fait pour moi ; je me promets bien d'en faire mon profit le plus que je pourrai, pour répondre à la bonne opinion que vous avez de moi.

On ne peut être avec plus d'eſtime & de conſidération, &c.

TROISIEME LETTRE.

. . . . . .

. . . Je mets toute la partie littéraire de mon Monde primitif aux pieds de l'auteur brillant & lumineux de la Philoſophie de la nature.

Quant au ſyſtême allégorique, je ſaiſirai le premier moment que j'aurai pour vous expoſer les raiſons que j'eus, pour ne pas changer de ſentiment, malgré ce que paroît inſinuer le

fragment de Sanchoniaton, en disant que ce qu'il raconte avoit été changé en allégories par le fils de Thabion; d'où on est porté à conclure, que cet allégorisme ne fut qu'une altération de faits historiques: mais j'espere faire voir, 1°. que cette conclusion n'est pas juste, & que ce n'est pas ce que Sanchoniaton avoit en vue; 2°. que lors même que Sanchoniaton auroit voulu dire cela précisément, son simple témoignage ne peut contrebalancer ce que l'antiquité entiere a dit à ce sujet, & ce que la raison confirme relativement à la mythologie entiere. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans votre propre ouvrage j'ai trouvé des preuves des faits allégoriques, qui m'ont confirmé dans mes idées, & dont je vous ai été très-obligé. Vous direz que c'est avoir les yeux bien fascinés: mais je ne désespere pas de vous voir quelque jour le zélé défenseur de l'allégorie. Vous êtes fait pour embrasser toute vérité: vous distinguerez alors avec soin l'allégorie elle-même, de la maniere dont j'ai cherché à l'expliquer; car ce sont deux objets très-différens. Je puis m'être trompé souvent sur le dernier; mais je crois mes principes sur le premier inconteſtables, & le fils de Thabion me sert d'appui même sur cet objet.

HELVÉTIUS.

UN des philoſophes de ſon ſiecle qui, grace à la magie de ſon coloris, a rendu la raiſon le plus ſéduiſante; il réunit, ſoit dans ſon livre de l'Eſprit, ſoit dans les chapitres choiſis de ſon traité ſur l'homme, la belle imagination de Platon, ſans ſes écarts, & le piquant de Séneque, ſans ſa ſéchereſſe Ses ouvrages, dont il a paru ſoixante éditions dans les pays étrangers, paroiſſent avoir eu moins de ſuccès à Paris, que dans le reſte de l'Europe, & cet homme illuſtre avoit la bonhommie de le faire obſerver lui-même: car il joignoit à un très-grand talent la franchiſe des mœurs les plus douces; & tandis que ſon génie commandoit le reſpect, ſa perſonne ne ſollicitoit que la confiance.

PREMIERE LETTRE.

Voré ce 10 novembre 1770.

. . . . Je lis toujours avec le plus grand empreſſement un de vos ouvrages : je n'ai pas beſoin qu'on vous nomme ; il ne m'eſt pas difficile de reconnoître votre touche, & l'empreinte de votre génie.

Je ſerai lundi ou mardi à Paris. On dit qu'il n'y fait pas bon pour les philoſophes. Sans quelques affaires preſſantes, je reſterois dans ma retraite ; tout annonce l'inquiſition dans la capitale : je doute que la France s'en trouve bien dans cinquante ans ; il faut une certaine fermentation dans les eſprits, pour entretenir l'induſtrie des citoyens ... La liberté de penſer eſt la ſource des talens & des vertus.

Je ſuis, avec tout le reſpect dû à vos talens & à votre perſonne, &c.

SECONDE LETTRE.

Paris ce 20 décembre 1770.

. . . . Je ne ſuis point étonné de la ſenſation prodigieuſe que fait la Philoſophie de la nature : cet ouvrage eſt plein de feu & d'imagination, & on ne peut pas mieux écrit. Mais je ne conçois pas pourquoi on veut le mutiler ; dans la librairie, comme dans les ſerrails de l'Orient, on ne ſouffre donc plus que des eunuques.

L'exemplaire ſans cartons que j'ai, ne ſortira pas de chez moi ; je ne ſais point compromettre mes amis : je ſais par ma propre expérience,

ce que peut le peuple dévot, & ſur-tout le peuple janſéniſte.

Je compte inceſſamment aller m'entretenir chez vous, avec ma franchiſe républicaine....

Je ſuis, avec le reſpect dû au génie, votre, &c.

TROISIEME LETTRE.

(Elle eſt adreſſée à M. Thiriot, l'éternel panégyriſte de Voltaire ; elle roule ſur une critique très-juſte & très-honnête que l'auteur de la Philoſophie de la nature s'étoit permiſe, de quelques principes hardis du livre de l'Eſprit. Cette petite querelle ne fit que rendre plus amis deux hommes de génie, bien faits pour s'eſtimer.)

Paris ce 26 décembre 1770.

JE prie mon ancien & reſpectable ami, d'aſſurer le brillant auteur de la Philoſophie de la nature, que je ne m'offenſe pas de ſa critique, d'ailleurs très-décente ; je ne prétends point à l'infaillibilité. Les objets ont une infinité de faces différentes : chacun regarde de ſon côté, chacun dit ce qu'il voit, & voit différemment. On ne fait pas toujours le tour des objets, pour les décrire fidélement.

J'ouvre de nouveau cet ouvrage, pour voir l'article qui m'intéreſſe. On ne peut voir de critique plus honnête. J'aurois bien tort d'en

être bleſſé : je redouble, au contraire, de remercîment. C'eſt à la page 182 du tome ſecond. L'aſſertion qu'on me reproche, eſt pourtant un fait bien conſtaté par l'expérience. Si je ſuis fort amoureux de la femme de mon voiſin, il eſt évident que je ne puis être heureux que par une action criminelle.

Je ne ſais ſi l'auteur, très-jeune encore, a connu l'amour ; mais vous & moi qui avons éprouvé cette paſſion, nous pouvons atteſter ce fait. Je n'en conclus pas qu'il faille ſe livrer au crime ; mais je dis ſeulement qu'il eſt des hommes qui ne peuvent être heureux, que par la jouiſſance de l'objet aimé.

Les preuves ſont les grandes actions & les grands crimes qu'a fait commettre l'amour.

Enfin, dans cette aſſertion, je poſe un fait, & n'avance point un principe.

Adieu, mon vieux ami ; il eſt minuit, &c.

QUATRIEME LETTRE.

Voré ce 18 octobre 1771.

. . . Votre lettre m'inquiete, & le ſilence des libraires de .... encore plus. Ces derniers n'auroient-ils point reçu mon épître ? je le crains. On dit que toutes les lettres qui tra-

verſent la Franche-Comté, ſont arrêtées depuis deux ou trois mois. Le Comte de la Villemeneut, votre ami, va en Italie : ne feriez-vous pas bien de l'accompagner juſqu'à ...? Peſez & décidez : ſur-tout diſpoſez toujours de moi. Je ſuis tout à vous, & je ferai ce que vous m'ordonnerez.

Sur ce que vous me dites de .... je juge que ſes Catilinaires ne ſont pas de Ciceron ; elles plairont cependant, s'il y a des anecdotes.

Vous êtes logé bien loin de Paris pour l'hiver ; il falloit vous fixer dans notre quartier, près des ſpectacles & des plaiſirs, & ſur-tout près de moi.

Vale & me ama.

L'ABBÉ

L'ABBÉ LASERRE.

AUTEUR d'un poëme ſur l'éloquence, en ſix chants, qui renferme le germe d'un vrai talent. Auſſi peu favoriſé de la fortune que Malfilatre, ce poëte, qui pouvoit travrailler pour la gloire, ne travailla guere que pour des libraires. Il eſt allé mourir à Lyon, réviſant les épreuves d'une contrefaçon de l'Encyclopédie.

EPITRE d'un jeune poëte au jeune auteur de la Philoſophie de la nature.

GÉNIE aimable dont l'aurore
Du midi de Platon égale la clarté,
Reçois l'hommage mérité
D'une Muſe pour toi qui s'empreſſe d'éclore,
Et d'un auteur qui n'a jamais flatté.
Dans ton écrit quelle variété !
Tu peins avec ſublimité
Les légiſlateurs du portique ;
Tu t'eſcrimes avec gaîté,
Mais du fleuret de la critique ;
Tu ſais conter avec légéreté,
Et ſans vêtir le manteau du cynique
Porter dans le chaos de la métaphyſique
Le flambeau de la vérité ;
Je te lis avec volupté,

Contre le néant d'Epicure
Et l'affreuſe fatalité
Ta ferme raiſon me raſſure ;
Tu me fais partager ton immortalité :
Et ta plume riante & pure
Rend les humains à la nature
Sans les ôter à la divinité.

LE COMTE DE MILLY,

CHEVALIER DES ORDRES DE L'AIGLE-BLANC ET DE SAINT-LOUIS, ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

La chymie & les arts le déroberent de bonne heure à la guerre ; on l'aimoit infiniment dans la haute ſociété, parce qu'en éclairant les grands, il ſembloit n'avoir jamais un avis à lui ; on ne l'a vu ſortir de ſa douce philoſophie, que quand le janſéniſme a oſé juſtifier ſous ſes yeux le dogme affreux de l'intolérance.

PREMIERE LETTRE.

. . . . . Je ne quitte plus votre Philoſophie de la nature ; je la lis avec un plaiſir que je ne peux pas vous exprimer. Je trouve à chaque page l'empreinte de l'honnêteté & de la philoſophie aimable qui vous caractériſe : c'eſt le cas de dire que l'auteur ſe peint dans ſon ouvrage. . . .

J'ai reçu le dépôt ſacré que l'amitié me confie, elle doit être tranquille ſur ſon ſort ; l'eſ-

time & l'amitié en ſont les gardiens. Trop heureux, ſi je pouvois trouver une occaſion plus eſſentielle à développer à M. de... tous les ſentimens que j'ai pour lui, & qu'il inſpire à tous les honnêtes gens.

SECONDE LETTRE.

. . . . . Je viens, monſieur, de faire part de votre lettre à madame de.... Vous connoiſſez ſon cœur, & vous devez ſavoir combien de chaleur elle met pour obliger ſes amis; elle a fait toutes les démarches néceſſaires pour vous tirer des griffes du fanatiſme & de l'hypocriſie. Tout le monde vous plaint, & vos amis crient hautement à l'injuſtice; je n'ai pas perdu une occaſion pour plaider publiquement votre cauſe, qui eſt celle de tous les honnêtes gens, & ſur-tout des gens de lettres; vous êtes généralement plaint, & l'on blâme hautement les procédés indignes que vous avez eſſuyés ſi injuſtement, mais dont vraiſemblablement vous aurez raiſon. Il ne s'agit plus que de bien choiſir un rapporteur, & cela n'eſt pas aiſé; l'homme raiſonnable eſt ſi difficile à trouver, que cette idée fait trembler; l'indignation eſt générale, & c'eſt quelque choſe. J'eſpere que

le public en imposera à vos juges, & que le fanatisme sera forcé au silence. Galilée fut enchaîné dans les cachots de l'inquisition, & le divin Socrate but la ciguë, pour avoir été les apôtres de la vérité. Ainsi, monsieur, consolez-vous ; si vous éprouvez la même injustice, du moins les suites en sont plus douces, puisque la persécution vous a conduit auprès d'un ami bienfaisant, dont le cœur admirable est l'asyle de toutes les vertus.

TROISIEME LETTRE.

O monsieur, combien il faut de philosophie sur notre pauvre petite planete ! Combien d'incidens inattendus, & qui nous privent des choses qui nous font le plus de plaisir !

Je me faisois une fête d'aller aujourd'hui avec mon ami, solliciter votre rapporteur pour la cause la plus juste du plus aimable de tous les hommes ; & voilà qu'il est malade ; la nuit passée cependant a été meilleure, & j'espere que demain il sera en état de sortir.

A tout événement, le sage est préparé, mais il en coûte pour le devenir ; combien de fois il faut plier ses volontés aux circonstances, aux convenances, avant d'arriver au point de

ſe rendre inſenſible aux petites traverſes pour ne l'être pas au bien qui arrive !....

Mon ami qui ne vous lit pas autant qu'il voudroit, eſt toujours enchanté de l'ame qui regne dans votre ouvrage, & de la profonde connoiſſance que vous avez du cœur humain. Il vous embraſſe de toute ſon ame.

THOMAS,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

Philosophe à tête forte, quoiqu'il fut dans ses principes de ne point se brouiller avec les vils ennemis de la philosophie; il ennoblit par son génie le mauvais genre des panégyriques, & par son essai sur les éloges, il se montra supérieur à l'art même dont il écrivoit l'histoire. L'homme de goût lui reproche, il est vrai, de méconnoître dans son style l'art heureux des nuances, & de se perdre sans cesse dans la région du sublime, ce qui rend ses ouvrages aussi pénibles à lire, qu'il l'a été de les composer; mais ces défauts (qui d'ailleurs n'appartiennent pas à des écrivains vulgaires) sont rachetés par une foule de beautés du premier ordre. Thomas fait toujours penser; & ce qui n'est pas moins rare, ne fait penser que des lecteurs honnêtes: personne n'eut plus de titres que lui au nom de philosophe: il réunissoit le génie & la vertu.

PREMIERE LETTRE.

Paris ce 20 avril 1770.

JE viens de parcourir, mon cher ami, une partie de votre édifice de la nature ; il fait honneur à la main de l'architecte qui l'a élevé, & à la tête qui en a conçu le plan. Il embraſſe un terrein vaſte, & où l'on a déjà eſſayé de marcher : mais on n'y avoit point encore bâti avec tant de hardieſſe ; cependant votre hardieſſe même eſt ſage. En parlant de la nature, vous ne chaſſez pas le maître de la maiſon ; vous le reſpectez, comme cela ſe doit ; ce qui ne laiſſe pas que d'être un mérite aujourd'hui. Vous vous moquez ſeulement de ceux qui l'ont honoré d'une maniere ridicule ou cruelle ; de ceux qui l'ont déguiſé en chien, en chat, en homme, en tigre, & qui lui font la révérence en donnant des coups de ſabre à leurs voiſins. Ce n'eſt point là tout-à-fait la Philoſophie de la nature : quoiqu'à vous dire vrai, la ſottiſe & la démence ont été ſi communes ſur la terre, qu'il faut bien que la nature y ſoit pour quelque choſe.

Quoi qu'il en ſoit, tout le monde vous lira avec le plus grand plaiſir & le plus grand intérêt,

Votre ouvrage ſuppoſe une lecture & des recherches immenſes; vous avez puiſé dans toutes les mines, tous les pays & tous les ſiecles; mais votre érudition a l'art de plaire ſans fatiguer; vous ſavez prendre tous les tons, & ſouvent vous entrelacez vos colonnades de fleurs. Je pourrai vous parler plus en détail de l'ouvrage entier, quand j'aurai terminé ſa lecture : en attendant je me hâte de vous exprimer tout le plaiſir que j'ai déjà eu, & les ſentimens de vénération & de reconnoiſſance avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

SECONDE LETTRE.

Paris ce premier mai 1770.

. . . JE vous ſerai fidele, & je n'irai point trahir l'amitié à la ſuperſtition. Le premier mot eſt toujours celui de la vérité, comme du génie. Je n'ai point de foi aux cartons; ce ſont des voiles dont les conventions de ſociété couvrent une jolie femme. Permettez que je vous aie, ſans ces petites précautions qui pourroient vous rendre plus ſage, mais non pas plus *belle*....

J'ai toujours de nouveaux remerciemens à vous faire; plus on vous lit, plus ils augmentent:

mais ce qui n'augmente jamais, ce ſont les ſentimens bien vrais d'eſtime profonde avec leſquels je ſuis pour la vie, &c.

TROISIEME LETTRE.

Ce 9 février 1771.

UN libraire honnête m'a fait tenir un ſupplément à un de vos ouvrages, que j'ai lu avec autant d'intérêt que de plaiſir. Il faut quelquefois confondre l'impoſture & écraſer l'inſolence. Je ne ſais ſi je me trompe; mais il me ſemble que la rage des hommes vils & ennemis de toute eſpece de talent augmente de jour en jour: ſoit que leur foibleſſe les rende furieux, ſoit qu'ils ſe révoltent & s'indignent contre le mépris qui les couvre; ſoit que, comme le monſtre d'Hippolithe, ils ſoient envoyés par un Dieu qui ſe cache. Vous avez lancé le javelot, & le monſtre eſt à vos pieds; & plus heureux qu'Hippolithe, vous n'en mourrez pas. Si vous avez une Aricie, conſolez-vous avec elle, & laiſſez heurler ſur le rivage les bêtes féroces. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe. J'ai mandé à ma ſœur....

QUATRIEME LETTRE.

Sans date.

Je ſoupçonne, mon cher ami, que le Brutus françois qui a écrit ſur le luxe écraſant & meurtrier des carroſſes eſt connu de vous. Voudriez-vous bien vous charger de lui faire mes remerciemens ? il en eſt digne par le zele vigoureux qu'il témoigne pour les hommes, par ſon indignation contre l'inſolence & l'orgueil, par ſes vues politiques ſur un grand nombre d'objets dont la politique malheureuſement ne s'occupe guere, par une érudition choiſie & que l'agrément accompagne, ſans cependant lui ôter l'air de dignité qui lui convient; enfin, par l'art de joindre toujours la philoſophie aux faits, qui ſans elle ſont iſolés & morts, & avec elle ont des rapports & de la vie : voilà une partie de ce que je dirois à l'auteur ſi j'avois l'honneur de le connoître. Je ſuis trop flatté de l'eſtime qu'il me témoigne, pour ne pas deſirer de faire paſſer juſqu'à lui ma reconnoiſſance & tous les ſentimens de vénération que ſon ouvrage m'a inſpirés. Pardon, mon cher ami, de cette commiſſion. Les Brutus ſont aujourd'hui preſque auſſi rares

que les bons écrivains : heureux qui, comme celui-ci, peut réunir ces deux genres de mérite! cela n'eſt pas mal-adroit pour le ſiecle.

CINQUIEME LETTRE.

16 février 1773.

. . . . . VOUS êtes tour-à-tour poëte & philoſophe, & comme les premiers phyſiciens, vous chantez ſur la lyre les phénomenes de la nature. . . . L'écrit qui accompagne la Philoſophie de la nature eſt du plus grand intérêt. On aime à voir l'amitié réclamer contre les libelles & la ſatyre, & un homme de lettres eſtimable défendre avec courage ce malheureux nom de philoſophe, ſi attaqué & ſi proſcrit aujourd'hui par des hommes qui aſſurément n'ont pas ce défaut.

SIXIEME LETTRE.

Saint-Firmin par Chantilly ce 20 juillet 1774.

JE viens de recevoir de la campagne, mon cher philoſophe, vos trois nouveaux volumes de la Philoſophie de la nature. C'eſt-là un bien mauvais régime pour un homme qui a toujours mal aux yeux ; car telle eſt mon indiſpoſition

depuis un an : je ne lis, ni n'écris, ni ne travaille. Heureuſement je me fais lire, & j'ai déjà entendu avidement votre diſcours préliminaire & la table des chapitres de vos trois volumes : j'ai fait comme les gourmands, qui avant de ſe mettre à table veulent voir le menu, pour jouir par l'imagination avant de jouir par les ſens, & ſaiſir d'un coup-d'œil l'enſemble de leur plaiſir. Je vois par votre plan que vous élevez un édifice immenſe ; vous conſtruiſez à l'homme le palais de la nature avec une majeſté digne d'elle. Certains hommes qui voudroient avoir le privilege excluſif des idées, ont dû beaucoup vous chicaner ſur les vôtres. La philoſophie eſt comme ce bel arbre que le bûcheron mutile avec le fer, dont les chenilles rongent la tête, que des nations d'inſectes plus obſcurs encore attaquent par les racines, mais qui croît & s'éleve ſans s'appercevoir même du mal qu'on lui a fait. Pardon de ma comparaiſon, mais votre imagination rallume la mienne que la maladie éteint.

Adieu, mon cher philoſophe ; je vous quitte pour vous reprendre, & je vais avec Platon m'enfoncer hardiment dans le labyrinthe de la nature. Recevez tous mes remerciemens & les aſſurances de mon inviolable & tendre attachement.

SEPTIEME LETTRE.

(Elle eſt adreſſée à madame la Comteſſe de Vidampierre, qui lui avoit fait part que le célebre opprimé étoit à la campagne, chez le comte de Treſſan, ſous le nom de Saint-Etienne.)

Paris ce 27 février 1775.

MONSIEUR Thomas a l'honneur de remercier madame la Comteſſe de Vidampierre; il ne manquera pas d'employer la petite précaution qu'elle lui indique lorſqu'il écrira au nouveau Saint-Etienne, preſque auſſi perſécuté que l'autre. La cauſe eſt différente; mais il ne tiendroit pas à certaines gens que le martyre ne fût le même. Heureuſement celui-ci a trouvé pour le défendre une ame courageuſe & élevée, qui rend à jamais l'amitié reſpectable. Je félicite l'accuſé d'avoir une telle protectrice, & les juges qu'elle voudra bien ſolliciter auront peu de mérite d'être juſtes.

HUITIEME LETTRE.

Paris ce 29 janvier 1776.

VOTRE aventure, mon cher ami, eſt auſſi extraordinaire qu'elle eſt imprévue. Après ſix ans une perſécution auſſi ſubite & auſſi

terrible ne peut guere s'imaginer, & il faut un concours ſingulier de circonſtances pour l'avoir produite. Il y auroit mille choſes à dire là-deſſus, mais il s'agit du remede & il eſt difficile à trouver. Le décret une fois porté eſt une arme redoutable, & je ne ſuis pas aſſez inſtruit pour ſavoir comment on peut en arrêter ou ſuſpendre l'effet ; ce ne peut être qu'une choſe de faveur & de crédit, & il faudroit que des perſonnes puiſſantes ſe mêlaſſent de votre affaire. Je vous offre avec empreſſement le peu que je pourrois faire, & je ſerai trop heureux de pouvoir vous ſervir ; mais dans ce pays-ci un homme de lettres n'eſt jamais un homme de crédit, & moi beaucoup moins qu'un autre, par la vie ſolitaire & retirée que je mene. Vous êtes lié avec des perſonnes de la cour. . . . . .

Je vous conſeille de compoſer un mémoire court & ſans aucune eſpece d'invective contre vos juges, où vous expoſeriez nettement les faits, le tems où votre ouvrage a été imprimé, les formes preſcrites par la loi auxquelles vous vous êtes ſoumis, enfin tout ce qui peut tendre à vous juſtifier & à faire voir l'injuſtice de la perſécution qu'on vous ſuſcite. Plus le mémoire ſera court, meilleur il ſera. Adreſſez-le ici à

vos amis qui ſeront en état de vous ſervir, & donnez-leur des armes pour vous défendre. Si vous voulez me l'envoyer, je tâcherai auſſi de mon côté d'en faire uſage. Voici le tems de cette philoſophie courageuſe qui eſt encore plus dans votre ame que dans vos écrits. La douceur aimable de votre caractere doit devenir ici de la fermeté. Vous n'aviez pas beſoin de ces circonſtances pour exciter l'intérêt de vos amis, qui dans tous les tems vous demeureront fidélement attachés. Soyez bien perſuadé que je ne négligerai rien de ce qui pourra vous être utile, & prouver mon inviolable & tendre attachement, &c.

NEUVIEME LETTRE.

Sans date.

J'AI réfléchi de nouveau, mon cher ami, ſur le travail en queſtion, mais ma ſanté s'y refuſe. . . . . .

Il vous ſera facile d'y ſuppléer ; vous avez une plume élégante & forte, ſelon les objets que vous traitez. Votre tête eſt pleine d'une excellente philoſophie qui a paſſé juſqu'à votre ame. Vous ferez plus vîte & mieux que moi ce que vous me demandez. Vous faites dans cette

cette occaſion comme Duclos qui alloit emprunter à ſon ami vingt-cinq louis, tandis qu'il en avoit 1700 bien comptés dans ſa caſſette. Permettez que je vous renvoie à votre coffre-fort, qui eſt bien garni. Je ne puis vous offrir dans ce moment que la tendre eſtime & l'inviolable attachement que mon cœur vous a voué, &c.

DIXIEME LETTRE.

Mars 1779.

MONSIEUR Thomas fait les plus vifs remerciemens à M.... ſur ſon hiſtoire du *monde primitif*, digne en tout de l'auteur de la *Philoſophie de la nature.* Il l'a lue avec le plus grand intérêt; c'eſt une diſcuſſion infiniment agréable, & auſſi philoſophique que piquante : le ſtyle eſt élégant & facile, & a tout ce qu'il faut pour réveiller. Un pareil ouvrage doit réuſſir, parce qu'il doit plaire : l'inſtruction s'y cache, & c'eſt préciſément ce qu'il faut qu'elle faſſe pour qu'on la cherche. Il ne faut pas qu'elle ſoit comme les beautés complaiſantes, qui prodiguent à-la-fois tous leurs appas; on les quitte pour celles qui ſavent voiler avec graces tous leurs charmes. Je donne,

mon cher ami, un peu de coquetterie à votre édition; mais ſi je me trompe ſur ſes deſſeins, je rends compte du moins de ſes ſuccès. Agréez toute ma reconnoiſſance. Je vous exhorte bien à continuer une entrepriſe qui vous fera ſûrement beaucoup d'honneur.

ONZIEME LETTRE.

Auteuil ce 28 décembre 1781.

MONSIEUR Thomas a l'honneur de faire tous ſes remercimens à M. ...de la maniere obligeante dont il l'a cité dans ſon hiſtoire de Phénicie. Il eſt doux de voir ſon nom attaché ſur le marbre d'un grand monument; mais les facteurs de la petite poſte qui remettent chez lui les cahiers de l'hiſtoire des hommes, lui ont dérobé par négligence ou par oubli, une pierre de ce grand édifice; il n'a pas reçu la ſeconde partie du tome 8; il prie M.... de vouloir bien indiquer à celui qui aura l'honneur de lui remettre ce billet, comment il pourra ſe procurer ce qui lui manque.

M. Thomas profite de cette occaſion, pour faire compliment à M.... de l'élection du comte de Treſſan à l'académie françoiſe; élection à laquelle il prenoit tant d'intérêt. Il a

l'honneur de lui renouveller les témoignages de ſa reconnoiſſance & de ſon ancien attachement.

DOUZIEME LETTRE.

Sans date.

JE ne ſais, mon cher ami, ſi je dois vous féliciter ſur la demi-juſtice qui vous a été rendue. La nouvelle de votre jugement eſt parvenue dans ma ſolitude : mon premier ſentiment a été la joie de voir caſſer la ſentence cruelle qui avoit été prononcée contre vous. Je me ſuis félicité de vous voir rendu à vos concitoyens, à vos amis & à votre repos. Mais quand mon ame a été accoutumée à cette idée, j'ai été enſuite plus loin, & j'ai regretté que la juſtice n'ait pas été plus juſte à votre égard. Les hommes ſont encore plus rarement tout le bien qu'ils peuvent, que tout le mal : c'eſt que les paſſions ſont toujours plus ardentes que la raiſon, qui eſt un peu froide de ſa nature. C'eſt ici le cas de faire uſage d'un peu de philoſophie, non pas de *celle de la nature*, qui ne nous apprend à ſouffrir que les maux qu'elle nous a faits ; mais de celle qui eſt le fruit de la ſociété & du commerce des hommes. Les maux que l'on reçoit d'eux ſont une autre eſpece de néceſſité, auſſi

terrible, & preſqu'auſſi inévitable que l'autre, à qui il faut que tout obéiſſe. Pardon, mon cher ami, de cette triſte morale; c'eſt mon cœur qui me la dicte; au ſortir de l'orage, goûtez un peu la tranquillité & le calme, & tâchez d'oublier que vous n'avez pu ſauver tout de la tempête. Il vous reſte votre conſcience, vos talens & l'amitié; ce n'eſt pas être tout-à-fait malheureux. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe bien tendrement & de tout mon cœur.

LE COMTE DE TRESSAN,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI, ET DE PRESQUE TOUTES LES ACADÉMIES DE L'EUROPE. (*)

L'HOMME de la cour de Louis XV, qui a le mieux connu la galanterie chevaleresque & le bon goût du siecle de Louis XIV. Le tumulte & la frivolité des grandes sociétés où il vécut, ne l'empêcherent pas de meubler sa tête d'idées & de faits. Comme il avoit une mémoire prodigieuse, cette tête dans la force de l'âge étoit devenue une Encyclopédie; aussi écrivoit-il un livre plein de recherches, sans consulter de livres : tout chez lui couloit de source, son érudition, ses vers & sa bienfai-

(*) C'est une singuliere idée du libraire de Paris qui a entrepris l'édition des œuvres completes de cet homme célebre, que d'annoncer dans ses prospectus la seule correspondance avec le roi de Prusse, le roi de Pologne, &c.; comme si le caractere original d'un écrivain se faisoit remarquer dans toutes ces flatteries de convention qu'on adresse aux souverains! Voilà un plaisant hommage rendu aux lettres, que d'exclure des œuvres d'un homme qui doit sa gloire aux lettres, sa correspondance avec les gens de lettres!

ſance. Il a été l'éleve de Fontenelle, le confident du Roi philoſophe Staniſlas, l'ami de Voltaire, de Maupertuis, de Clairaut, de la Condamine & de tout ce qui a porté en Europe les livrées de la raiſon & de la vertu. L'auteur de la Philoſophie de la nature fut, pendant les vingt dernieres années de ſa vie, l'homme de lettres dont le commerce étoit le plus cher à ſon cœur : auſſi dans le tems de la perſécution que l'intolérance janſéniſte ſuſcita à notre philoſophe, il le défendit avec une énergie qui auroit pu lui devenir fatale à lui-même, s'il n'avoit pas vécu dans un ſiecle de lumieres. On verra ſon ame de feu empreinte dans ſa correſpondance, non moins que dans les ouvrages qui aſſurent à ſon nom l'immortalité.

PREMIERE LETTRE.

Paris ce 15 février 1773.

J'AI reçu, monſieur, avec la plus tendre reconnoiſſance, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & l'ouvrage profond & éloquent qui l'accompagne ; je me ſuis couché hier de bonne heure pour veiller avec vous, & je vous écoutois encore à trois heures

du matin; j'ai conclu de votre diſcours préliminaire & des premiers chapitres que nous ſommes de la même paroiſſe, & que vous êtes bien digne d'en être le curé. Je ne ſais, monſieur, ſi vous réuſſirez à rendre les hommes moins futiles, meilleurs & plus éclairés; mais je ſuis bien ſûr que vous ferez rougir & le vice & l'ignorance, & que vous donnerez la plus haute opinion de votre ame à quiconque n'a pas laiſſé avilir la ſienne; je vous ai ſuivi avec tranſport, lorſque vous combattez l'athéiſme avec des armes auſſi victorieuſes; notre nation bonne, ſpirituelle, mais trop légere, va toujours au-delà du but. M. Helvétius a voulu franchir les bornes que Locke avoit reſpectées; il a voulu réduire en principes les ſophiſmes de Mandeville, & il a bien pillé le traité de l'opinion. En paroiſſant n'en vouloir qu'aux préjugés, il a ſans ceſſe détruit les principes, & l'ame élevée qui ſe laiſſeroit ſéduire par ſon éloquence très-inégale, tomberoit bientôt dans le déſeſpoir.

Votre ouvrage, monſieur, mérite l'applaudiſſement & les récompenſes du gouvernement, puiſqu'il eſt propre à faire un bien général, & à détruire les preſtiges de pluſieurs ouvrages qui depuis vingt ans empoiſonnent la littéra-

ture, & corrompent l'eſprit & le cœur de ceux qui commencent à raſſembler des idées ſans avoir un fond ſuffiſant pour les apprécier & les compléter.

L'érudition dans votre ouvrage n'eſt jamais ſurchargée; vous ſaiſiſſez l'eſprit de chaque opinion, & vous vous l'appropriez de façon, qu'on peut juger que ce n'eſt que par modeſtie que vous citez pluſieurs auteurs anciens. La ſtructure de l'édifice, ſon enſemble lumineux ſont entiérement à vous, & vous y ſuivez bien le précepte de votre ami Platon, en ſacrifiant aux graces. Pourſuivez, monſieur, vous avez le talent & le courage de vous rendre utile, & vous le ſerez. La vérité perce tôt ou tard, & celui qui la dévoile eſt un bienfaicteur de l'humanité. J'ai grande impatience, monſieur, d'avoir l'honneur de vous remercier moi-même chez vous; mais ſi vous vouliez achever de me perſuader que mon ſuffrage eſt pur & que mon hommage peut vous être agréable, commençons dès ce moment à jouir de cette liberté qui doit s'établir entre nous. Je vous demande, comme une grace, de me faire l'honneur de venir dîner mercredi chez moi, & ſi vous pouvez venir à midi, j'aurai le plaiſir de parler avec vous de votre ouvrage, que j'aurai ſûrement lu en entier avant ce tems.

J'ai l'honneur d'être, avec tout l'attachement & l'admiration que vous m'inſpirez, &c.

SECONDE LETTRE.

Sans date.

Il y a mille ans, que je n'ai vu mon cher philoſophe, & je ſuis engagé de paſſer tout le jour hors de chez moi; j'ai reçu hier, en rentrant, une bien jolie brochure intitulée *Egerie;* n'en connoîtriez-vous pas l'auteur ? Je connois peu de gens de lettres en état d'écrire d'un pareil ton, & qui ſachent auſſi bien donner des guirlandes fraîches & riantes à l'érudition; ſi vous connoiſſez l'auteur, louez-le, en lui diſant qu'il vous reſſemble. Je vous embraſſe bien tendrement.

TROISIEME LETTRE.

Je ſuis enchanté, confondu, mon cher & aimable philoſophe, de la parodie charmante de madame la Comteſſe de Vidampierre. Hélas ! que pourrois-je lui répondre ?

Je ne tire point vanité
Des vers charmans que l'on m'adreſſe;
Je ne dois qu'à la loyauté

Que j'eus toujours pour ma maîtreſſe,
L'honneur que j'ai dans ma vieilleſſe
D'être chanté par la beauté ;
Vous avez bien mieux que Médée
L'art de rajeunir un Eſon ;
Attraits, vertus, grace & raiſon,
Joints au flambeau de Prométhée,
Mieux que la petite....
Ont dans mon ame ranimée
Porté le feu de la ſaiſon,
Où plus fidele que Jaſon
Je vous eus en vain adorée.

QUATRIEME LETTRE.

JE crois, mon cher ami, que l'uſage que M. de Voltaire a vu établi en Angleterre pour les hommes d'un mérite ſupérieur, & qu'il veut faire revivre en France pour vous, ne peut que vous être très-honorable ; je ſuis du même avis que vos autres amis. Cette démarche de M. de Voltaire tient aux ſentimens de la vraie philoſophie, & ces ſentimens ne naiſſent que pour l'homme qu'on regarde comme ſon égal & comme ſon frere. Songez que vous êtes le premier homme de lettres qui recevez cette eſpece de couronne civique ; ſongez que vous devez encourager la nation à ſuivre le même exemple, & ſi nos François deviennent Anglo-

manes, qu'ils imitent leurs vertus réelles ; ne les en détournez pas : laiſſez remplir les ſouſcriptions ; vous verrez quel uſage il conviendra après d'en faire ; mais de grace, n'empêchez pas le bon effet que doit faire ſur vos compatriotes cette réunion des honnêtes gens à ſoutenir les frais de la procédure injuſte que vous eſſuyez ; rien ne peut autant humilier ceux qui vous attaquent, & faire mieux connoître l'eſtime générale que les gens éclairés ont pour vous. *Vale & me ama.*

Poſtſc. C'eſt l'avis de ..... qui vous aiment & qui penſent qu'il eſt beau & honorable d'être cité comme celui qui a introduit en France ce vœu général des gens ſupérieurs. J'écrirai demain à M. de Voltaire, comme votre ami, ſelon le ſentiment qu'un pareil acte m'inſpire.

CINQUIEME LETTRE.

Eh bien, mon cher philoſophe, on a donc traité votre charmant & profond ouvrage comme Servet. Il s'éleve donc toujours dans Paris de petits Anitus, faits pour aboyer & brûler les ouvrages dignes d'éclairer leur ſiecle & de faire aimer & pratiquer la vertu aux aveugles qui croient aux ſtigmates de ſaint

François & aux effuſions paſſionnées de Marie à la Coque ! Du moins ils ne vous feront pas boire la ciguë, quoique Socrate eût dû vous céder la moitié de la coupe ; & moi, pauvre rejeton d'Albigeois & de victimes de la Saint-Barthelemi, je vous ferai boire du vin de Sillery. Si la plaiſanterie qu'on vous a faite eût été plus forte, ma chemiſe eût été ouverte pour vous recevoir.

Poſtſc. Comment le feu divin de votre ouvrage n'a-t-il pas repouſſé le feu matériel du Châtelet ?

SIXIEME LETTRE.

UNE des réflexions qui doit le plus indigner le Parlement & tout Paris contre l'atrocité de la conduite de vos premiers juges, c'eſt de voir avec quelle méchanceté réfléchie ils ont combiné le tems de porter leur arrêt, avec celui que vous pouviez avoir pour vous défendre de ſon exécution. Leur conduite vous met dans le cas de jeter ſur eux-mêmes le ſoupçon d'avoir voulu falſifier l'ouvrage que vous avouez & que vous ſoutenez, par la conduite la plus courageuſe & la plus noble ..... Je commence, mon cher ami, d'être pleinement raſſuré ſur

les ſuites, mais je ne le ſuis pas ſur ce que vous ſouffrez ; ſur cette privation d'un air libre & pur, ſur le ſilence de la nuit, ſur ce que vous voyez en vous réveillant, & je frémis que votre ſanté n'y ſuccombe. Soyez auſſi courageux dans votre intérieur que vous l'êtes aux yeux de la France ; que le *moi* entouré de ces murs qui ont tant de fois fait gémir l'innocence penſe ſans ceſſe, que le *moi* préſent dans le cœur & dans l'eſprit des gens éclairés & des gens de bien, acquiert la plus grande célébrité. Vous ſortirez couvert de gloire, & vous forcerez par votre réputation les gens en place de vous aſſurer un état honorable.

J'ai écrit à Ferney, à Nancy, & ſur-tout à Rouen ; j'aurois eu du plaiſir à vous faire lire ces lettres : quoique véhémentes, elles ſont ſages ; quoique brûlantes, elles ne ſont pas brûlables. Conſolez-vous, mon cher ami, les fagots du Châtelet vont bientôt ſe changer en buiſſons fleuris, & les palmes & les fleurs y ſeront entrelacées.

Nous allons tous mardi à Paris, & dès le même jour j'irai vous embraſſer : toute ma famille a la même impatience que moi. Madame la Comteſſe de..... & ma fille iront vous voir ; la priſon où l'on cache en vain le génie

& la vertu, ſera toujours un ſanctuaire digne de l'hommage des femmes qui méritent l'eſtime publique. J'ai grande impatience de cauſer avec vous, & d'aller voir & remercier ceux dont vous êtes content. Adieu, mon cher ami; mon cœur ſaigne de n'être pour vous qu'un ami trop inutile; mais du moins pourrai-je l'être dans la ſuite, aimez-moi, & conſervez-vous pour ceux qui vous ſont fidélement attachés, &c.

SEPTIEME LETTRE.

JE vous envoie, mon cher ami, une lettre que M. de Voltaire m'adreſſa pour vous. Ne croyez point à ſon apoplexie, mais bien à ſon amitié & à l'aſyle qu'il vous offre chez lui. Vous ne pouvez guere vous diſpenſer d'aller voir cet homme célebre, avec lequel vous avez plus d'analogie encore que Pithagore n'en avoit avec Anacharſis & les Gymnoſophiſtes.

J'eſpere que M. le Duc de .... ſe trouvera à votre jugement; M. de S..... avec qui j'ai dîné hier, vous répond de M. de S.....; moi je vous ai bien gagné meſſieurs ..... Ayez bon courage, tout ira bien; votre habit, en ſortant de l'audience, reſſemblera aux vêtemens de

l'aurore, & celui des ..... à la robe de Neſſus, ou du moins aux voiles d'Hécate. Tout ce qui me déſole, c'eſt que le bon air & l'exercice vous manquent; vous reſpirez un air impregné de fétidité & ammoniacal, qui vous attaque les nerfs & les yeux: le bon lait & l'air de Franconville racommoderont tout. Madame la Comteſſe de ... & M. de S.... ont reçu votre mémoire avec le plus vif intérêt; ils en admirent le ſtyle, la force & la ſageſſe; vous vous y êtes peint, & nous vous y reconnoiſſons, c'eſt tout dire. Ils vont à Paris après-demain, & continueront d'agir fortement pour vous avec leurs amis. Mercredi ou jeudi j'irai vous embraſſer, &c.

Poſtſc. Quel jour ſerez-vous jugé ?

HUITIEME LETTRE.

Je pars pour Sanois, où je vais trouver madame la Comteſſe ... & M. de ... dans la douleur. Ils viennent de perdre un ami de trente ans. Vous êtes bien jeune, quoique Neſtor par le génie & par l'entendement; mais examinez quelle eſt la façon de ſentir des ſexagénaires. Ils diſent: J'aurois bien de la peine à m'attacher un nouvel ami à mon âge; & par un triſte

retour ſur eux-mêmes, ils ajoutent : je m'en ſéparerai bientôt ; -- vous êtes en vérité bien bon de vous acharner de m'aimer, moi être paſſif inutile, & qui ne peut que vous aimer & vous contriſter.

Je ſuis ſûr que madame la Comteſſe ... & M. de ... parleront fortement pour vous à M. & à madame Necker chez qui ils dînent vendredi ; ils s'adreſſeront auſſi à M. le Prince de ... comme protecteur de la philoſophie ; mais c'eſt une honnêteté de leur part, que de le mettre en tiers dans l'œuvre la plus digne des gens de bien.

.... Votre lettre me ranime un peu ; mais l'approche du jour où le Parlement vous juge, fait couler la ciguë dans mes veines. Vous voulez m'empêcher de boire ce breuvage, & c'eſt une main aimée, celle du philoſophe de la nature, qui en renverſera la coupe.

Jeudi eſt un jour de fête ; on ne fait rien ces jours-là conſacrés dans tous les tems à l'inertie comme au merveilleux ; mais le lendemain matin je me rendrai à Paris, & j'irai vous embraſſer.

NEUVIEME

NEUVIEME LETTRE.

JE ſuis vivement inquiet, mon cher & aimable philoſophe, de n'avoir point de nouvelles de vous. J'ai écrit une lettre à M. de Néville du ton de celles que mon cœur & mon imagination allumés me dictent; je lui ai envoyé votre mémoire, & point de réponſe. Je ſuis prêt à dire, comme dans l'opéra de Pirame, que ce ſilence m'épouvante. Le diable de S. Dominique eſt-il donc encore en l'air, & me faudra-t-il devenir Manichéen à mon âge, après avoir cru toute ma vie à la ſageſſe toute-puiſſante & à la bonté de l'Être des êtres.

J'avoue que je gémis ſur le contraſte que je vois entre les dernieres années de ma vie & les premieres; ce tems-ci eſt une vraie anarchie de l'aveuglement & de la philoſophie, du bel-eſprit & de l'ignorance, du fanatiſme & de la raiſon; tout cela ſe confond, ſe bat enſemble; tout cela veut agir, ſe trouble, ſe contrarie & ſe nuit; & le ſage eſt la victime de ce mêlange confus & bizarre que l'on trouve dans Paris, ville que dom Lourdis peut aujourd'hui regarder comme ſon cloître & le temple de la ſottiſe...

Poſtſc. Je travaille pour mon compte au

roman de la Roſe ; j'eſpere que mon ami ſera content d'une aſſez longue préface que j'ai faite ; mais je le croirai encore plus, quand il l'aura trouvée digne d'être corrigée par ſon goût.

DIXIEME LETTRE.

NOUS ne pouvons, mon cher ami, partir que mercredi pour Paris. Ma fille ſera plus heureuſe que nous ; elle part aujourd'hui, & nous précédera pour vous rendre l'hommage le plus tendre & le plus vrai de la part de toute la famille.

Je ne peux vous exprimer quelle eſt l'impreſſion que fait ſur moi votre ſecond volume ; c'eſt le plus ſublime code de la raiſon que jamais philoſophe ait créé : tout s'y préſente dans le plus bel ordre ; tout s'y éclaire par un fond immenſe de lumiere & de ſavoir. Vous élaguez habilement ces ſemi-preuves ſubſidiaires qui ſont la maſſe & le tiſſu de preſque tous les ouvrages philoſophiques. Vous marchez à votre but d'un pas ferme & en ligne directe, & le charme perpétuel de votre ſtyle ſubjugue l'imagination, autant que la force des raiſons ſubjugue l'entendement. J'ai trouvé une note ſur moi trop au-deſſus de ce que j'ai d'exiſtence, pour

ne pas laiſſer par écrit que je ne la dois qu'à votre amitié; celle d'un ſage tel que vous ſuffit pour m'honorer; on dira ſeulement un jour, en liſant cet ouvrage, que j'eus ce qu'il falloit pour vous entendre & pour vous croire. Avec quel délice je retrouve, dans cette nouvelle édition, ce beau fil que vous aviez été autrefois obligé de voiler! J'avois bien raiſon de dire que la flamme du génie, en s'élançant vers un but, ſuit toujours un conducteur. Je peignois votre marche ſans la connoître encore; tout ſe tient, tout eſt lié dans votre ouvrage ſublime, & vous réuniſſez la logique de Malebranche à des baſes poſées comme celles des pyramides.

Je commence à ne plus craindre l'effet de ce qui cauſoit ma premiere terreur. Ce que les gens qui raiſonnent pouvoient ſuppléer aux chaînons que vous aviez exprès retranchés, vous eût peut-être plus nui que ceux qui ſont reſtitués; ils n'euſſent point été les mêmes, & la cabale atroce qui s'eſt élevée contre vous, vous eût interpreté à ſa guiſe; au lieu que ceux de vos nouveaux juges qui ſauront vous lire, ne pourront plus trouver dans la chaîne des propoſitions, des faits, & des conſéquences que l'ouvrage d'un philoſophe qui raiſonne avec ſageſſe, & dont toutes les concluſions vont à

rendre l'homme meilleur, à lui faire reſpecter ſon exiſtence, & même à le rendre plus heureux. O, mon cher ami, jouiſſez bien de vous-même; vous ne lirez jamais un meilleur livre que le vôtre; ces triſtes murs qui vous entourent ne peuvent reſſerrer l'homme qui jouit dans ſa tête & dans ſon cœur d'une immenſité qu'il ne doit qu'au travail; c'eſt au milieu d'une ſociété futile que mon ami doit ſe croire en priſon, & non dans une ſolitude ſilentieuſe où il trouvera en lui-même le ſanctuaire du génie & de la vérité.

Mandez-moi quelle eſt l'heure la plus commode pour cauſer avec vous. Adieu, mon cher philoſophe; je ſuis prêt à vous dire: ſouvenez-vous de moi dans votre gloire; il n'eſt pas poſſible que les palmes & les fleurs ne naiſſent dans la ſuite de votre carriere; vous ne boirez point de ciguë, & vos diſciples n'auront pas beſoin de l'imagination de Platon pour vous célébrer. Plus d'une Palmire ſerrera cette main qui grava la vérité en caracteres de feu, & ſe plaira à lui faire ſentir que ſon cœur palpite du plaiſir de vous faire oublier vos malheurs. Mes vieux bras vous ſerreront, comme le lierre ſerre le cedre qui l'éleve & qui le nourrit, & c'eſt en vous liſant le reſte de ma vie, que

déſormais je pourrai ſupporter les abſences forcées qui nous ſépareront. . . .

ONZIEME LETTRE.

J'AI lu, mon cher ami, avec grand plaiſir le petit imprimé que vous m'avez envoyé. Si je vous le remets, ce ne peut être que par une main bien sûre. Enfin, je vous crois tranquille chez vous, & je vous y adreſſe ma lettre. M. de Voltaire m'écrit qu'il eſt perſuadé que l'inquiſition prend le deſſus, qu'on n'oſe point la réprimer, & qu'il y a une faction décidée pour attaquer toute eſpece de philoſophie; il m'ajoute qu'une affaire indiſpenſable l'appelle en Allemagne, qu'il part & qu'il vous déſire toutes ſortes de bien; qu'il s'intéreſſe vivement à vous.

La dénonciation à la faculté m'inquiete. . . Expliquez-vous, comme a fait M. de Buffon, & ne vous perdez pas, par trop de courage, pour votre patrie & pour vos amis. Le même homme qui vous a d'abord bien ſervi, peut ſe retourner contre vous. Votre affaire n'eſt pas finie; on peut prendre des meſures juſtes, faire des informations ſecretes, lâcher un décret & avoir des ſatellites prêts à l'exécuter; ce mo-

ment de calme peut être ſuivi d'un orage.

. . . *Timeo danaos & dona ferentes.*

Adieu ; vous ſerez toujours celui dont la ſociété me ſera la plus agréable, & dont les intérêts me ſeront les plus chers.

DOUZIEME LETTRE.

Franconville ce premier avril 1778.

VOTRE abſence, votre ſilence m'affligent, mon cher & aimable philoſophe. Accablé de chagrins & de maux phyſiques, je ne vous ai point écrit, parce que j'ai le foible de cacher l'état de mon ame à mes amis, quand je ſuis ſûr de les affliger. Ma fille s'eſt comportée vis-à-vis de moi en amie, en héroïne, & comme la plus tendre & la meilleure des enfans ; mais cela m'a fait une ſi forte révolution, qu'elle m'a penſé coûter la vie.

Eh, croyez-vous que je ne ſois pas tourmenté, déchiré ſans ceſſe par le regret de n'avoir pas encore été voir l'homme qui m'eſt le plus reſpectable & le plus cher ? Faut-il que je ſois le dernier François à rendre hommage à M. de Voltaire, après lui avoir rendu celui de mes premieres idées & avoir vu mon enfance honorée de ſes careſſes il y a ſoixante ans ? Je vous

conjure de lui parler de ma douleur & de mes regrets; je ne peux encore me traîner qu'à peine, & mes pieds affaiſſés ne peuvent ſupporter aucune eſpece de chauſſure. Quand pouvez-vous me donner quelques jours? Hélas! j'ai bien beſoin d'un ami, & vous êtes celui qui parle le plus à mon cœur.

Madame la Comteſſe de .... m'inquiette; elle ſouffre toujours, & ma ſeule ſociété ce ſont mes fleurs & les Amadis. Le Marquis de Paulmy, à ce qu'on m'écrit, n'a point touché à Huon de Bordeaux; il eût bien fait d'en faire autant pour Ogier le Danois : je m'amuſe beaucoup de l'Amadis de Gaule, que je révendique très-fort ſur les Eſpagnols; je leur abandonne la poſtérité nombreuſe de ce premier Amadis; elle eſt bien digne de leur imagination brûlée; mais dans mon diſcours préliminaire, je crois avoir démontré que l'Amadis de Gaule a été écrit en France, dans le douzieme ſiecle, ſiecle heureux, qui a été le vrai berceau de notre littérature, & c'eſt d'après un manuſcrit en langue Romance, que Montalvo a traduit en Caſtillan, qu'il a imaginé la prolixe & médiocre continuation de notre Amadis.

Adieu, cher ami, je vous embraſſe tendrement, &c.

TREIZIÈME LETTRE.

Franconville ce 3 février 1779.

MA traduction d'Amadis, mon cher ami, ſera bientôt imprimée; j'eſpere qu'elle paroîtra dans le courant de ce mois-ci. En attendant, j'ai donné à la Bibliotheque des romans mon Urſino le Navarrin, dont la fortune eſt plus brillante que je ne l'eſpérois. J'ai été charmé de faire cette niche à M. le Marquis de Paulmy. J'ai mis Monſieur, frere du Roi, dans ma confidence, & je lui ai avoué que tout étoit vrai dans mon préambule, hors l'exiſtence d'Urſino, qui n'en a jamais eu que dans ma tête: je m'attends que nos bibliomanes vont chercher l'origine de ce roman par mer & par terre. J'ai donné encore pour le premier mars prochain une diſſertation ſur la littérature françoiſe, depuis Louis VI juſqu'à Philippe le Bel, avec un extrait du roman de la Roſe. Je vous avoue & j'en fais juge le brillant auteur de la Philoſophie de la nature, que je n'ai rien écrit de mieux que ce morceau. Donnez-moi donc de vos nouvelles. J'irai à Paris la ſemaine prochaine, & j'irai vous embraſſer en y arrivant, &c.

QUATORZIEME LETTRE.

JE crois, mon cher philoſophe, que vous avez raiſon dans votre hiſtoire du monde primitif, ainſi que dans votre ſublime Philoſophie de la nature: du moins vous raiſonnez divinement bien; mais pourquoi vous prendre à l'imagination brillante de Bailly pour montrer vos forces ? Qu'il ait raiſon, qu'il ne l'ait pas, de quelles conſéquences de pareilles ſpéculations peuvent-elles être pour des philoſophes dignes de ce nom ?

Qui donc pourra vous juger ? quel eſt l'homme très-inſtruit, très-ſage, très-vrai qui ne dira pas, *non licet intervos tantas componere lites?* Moi votre ami à tous les deux, moi votre admirateur, je me trouve comme le bon Henri IV, quand il entendit plaider deux Avocats ſubtils, éloquens : *pardieu*, dit-il, *ventre ſaint gris, tous les deux ont raiſon*; je me ſerois peut-être évertué à défendre le ſyſtême de Bailly, où je trouve en vérité de bien bonnes choſes; mais je vous trouve tant d'avantage dans votre attaque, qu'indépendamment de l'amour que j'ai pour deux êtres honorables & honorés, parce qu'ils ſont hon-

nêtes, éclairés, & tous deux pleins de candeur, je ne me mêlerai point de votre diſpute, & votre très-honnête diſcuſſion ne me portera qu'à m'inſtruire & vous écouter..... Encore une fois, qui voulez-vous qui puiſſe apprécier des gens de votre ordre? Eh, que ne ſe réuniſſent-ils plutôt contre les ſots & les ignorans que de ſe combattre? Au reſte, votre théorie eſt ſublime, lumineuſe, convaincante pour l'homme à grandes vues; oui, la terre s'eſt deſſéchée par partie; oui, les grands plateaux élevés ont commencé à *veiller* ſur les eaux; comme de nos jours on dit: *tel écueil veille depuis 60 ans dans cette plage;* oui, les mers de ſables nommées par les anciens, ſont la preuve palpable des terreins abandonnés par la mer; oui, j'aime, j'adopte votre théorie; c'eſt celle que j'indique comme la ſeule qui puiſſe apprendre aux géographes du premier ordre à concilier le deſſin du monde antique, avec la ſurface actuelle du globe....

Je finis en diſant j'aime Bailly, je vous adore; tous deux me ſont bons, utiles, agréables; mais j'ai le petit amour-propre de croire qu'ils trouveront peu de leurs amis qui les diſcutent aſſez ſainement pour les bien juger. En attendant, moi chétif, je les écoute, les aime & je les admire.

QUINZIEME LETTRE.

Franconville ce 28 février 1779.

O cruel & ſavant philoſophe, pourquoi troublez-vous la tête du pere d'Ourſine & du barbouilleur des Amadis ? pourquoi me ramener malgré moi vers des ſpéculations immenſes & tourmentantes, qui n'ont que trop de pouvoir encore ſur ma tête chenue & cependant toujours embraſée du vain deſir de tout voir & de tout connoître ? Je croirois que l'ombre de Bayle a conduit votre main pour écrire votre n°. 5, vu la profondeur & la ſagacité de la diſcuſſion ; mais Bayle n'a jamais eu des vues & des connoiſſances ſi étendues, & ce très-bel-eſprit s'eſt ſouvent rapetiſſé, deſſéché par des diſcuſſions puériles, indignes d'un eſprit créateur, tel qu'il auroit toujours été, s'il n'avoit pas travaillé pour des libraires.

Je donnerois la plus belle du petit nombre d'années qui me reſtent, pour voir cette grande queſtion éclaircie ; & je vois que vous vous y prenez de maniere à la réſoudre, bien que vous ne faſſiez encore que laiſſer entrevoir quelle eſt votre opinion. Au reſte, M. Bailly ne peut qu'être très-ſatisfait de ce que vous dites

ſur ſon ſyſtême. Votre n°. 5 eſt un modele de diſcuſſion ſavante & polie, que tous ceux qui deſirent éclairer leur ſiecle doivent imiter.

Je vous prie, mon cher philoſophe, de vous ſouvenir du chapitre de mon ouvrage ſur l'électricité, où je parle de la formation du globe, & où je prouve que ce globe a été en fuſion. L'obſervation, ſi multipliée depuis quelques années, qui fait voir que toutes les chaînes de montagnes ſont couvertes de matieres volcaniſées, eſt une forte preuve de mon ſyſtême. Toutes les matieres que le feu peut volatiliſer s'étoient élevées dans l'athmoſphere de ce globe embraſé, & ce n'eſt que lorſqu'il a commencé à ſe refroidir que cet athmoſphere épais, retombant ſur lui-même, s'eſt épaiſſi & a couvert d'une enveloppe d'eaux imprégnées de ſel & de ſoufre la ſuperficie de notre globe. Il ſe pourroit bien, en effet, que le grand plateau de la Tartarie eût été la premiere terre habitable, tandis que les monts Riphées & Immaïes brûloient encore. Le même refroidiſſement peut avoir eu lieu dans le nord de l'Inde. On n'a que le choix entre ces deux poſitions pour placer le peuple primitif.

Il me ſemble qu'il ſeroit bien important d'avoir quelque point de comparaiſon à faire

entre les monumens qui peuvent reſter du Gengikan à la Chine, & ceux qu'on a découvert dans la partie ſeptentrionale de la Tartarie. Cela pourroit vous donner des preuves évidentes de votre opinion ſur l'époque de la ſtructure des tombeaux & des pyramides qu'on a trouvés entre la grande Tartarie & la Sibérie. Votre n°. 5 va faire beaucoup de bruit; la ſcience profonde, le travail, la ſageſſe, l'élégance rendent ce morceaux précieux, & jamais la philoſophie & la haute phyſique n'ont marché mieux liées enſemble. Je vous en fait mon compliment de tout mon cœur, & ce morceau me le fait battre bien vivement, par l'efferveſcence qu'il y excite & par un tendre intérêt pour mon ami, &c.

SEIZIEME LETTRE.

Franconville ce 19 mai 1779.

C'EST, mon cher philoſophe, avec bien du plaiſir que je vous fais mon compliment ſur la marche, la lumiere & la noble élégance ſi bien ſoutenue de votre Hiſtoire des hommes. Cet ouvrage doit être déjà compté dans le nombre des meilleurs & des plus utiles livres claſſiques, & tous les âges en profiteront. Fond

ſolide d'hiſtoire, eſprit vraiment philoſophique, art & méthode dans l'expoſition des faits, narration agréable & toujours meſurée dans ſon ton ſur l'objet qu'elle doit peindre, voilà bien complétement ce qui doit aſſurer le ſuccès de cet excellent ouvrage & le faire paſſer à la poſtérité. Quand Bayle, le Clerc & Banage ſeroient vos coopérateurs, ils ne feroient rien de mieux, & ſûrement ils ne feroient pas ſi bien; car il eſt bien utile pour un livre de cette eſpece que les idées ſoient raſſemblées, claſſées par la même tête. C'eſt en paſſant par la même filiere que vous donnez au fil conducteur ſon égalité, & votre belle & noble imagination le dore en y paſſant. Allez, allez, bon voyage, je vous ſuis, mais de trop loin....

Je frémis encore en penſant à la fin funeſte de notre pauvre ami le Colonel Saint-Maurice; M. de S.... qui dînoit ſouvent avec lui chez le Baron d'H.... m'a dit que ſes affaires étoient très-bonnes, qu'il étoit fort à ſon aiſe, & que ſes amis ne lui ont connu de raiſon pour vouloir finir que le ſpleen le plus invétéré. J'ai oublié quel eſt celui qui m'a propoſé huit jours avant ſa mort de l'aller voir, comme étant un de ceux qui pouvoit avoir du crédit ſur ſon ame & ſur ſon eſprit. Celui qui me parla

me dit qu'il frémiſſoit de la mélancolie mortelle où cet infortuné étoit plongé, comme s'il ſembloit prévoir quelle ſeroit ſa fin. Je ne le crus qu'incommodé, je remis à y aller un autre jour, & je m'en repens vivement. Vous avez donc ignoré ſon état; hélas! il falloit l'amener reſpirer l'air de notre vallée, il falloit dérouiller ce ſang épais, cette bile noire qui ne permettoit plus à ſes nerfs de treſſaillir que douloureuſement. Sa mort m'a jeté bien du noir dans l'ame. Le noir la rend timide. Je voudrois bien que vous ſortiſſiez quelquefois de la tenſion d'eſprit perpétuelle où vous êtes, & que vous vinſſiez reſpirer l'air du matin dans notre vallée. Donnez-moi de vos nouvelles.

J'ai vu le marquis de Paulmy à Verſailles; il a été témoin des applaudiſſemens démeſurés dont on m'accabloit; il ne m'a pas dit un mot d'Ourſine, ni du roman de la Roſe, ni de l'Amadis, & je me ſuis bien gardé d'en rappeller la plus légere idée.

Adieu, mon cher & aimable philoſophe, je vous aime & vous ſuis attaché de toute mon ame, &c.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

Franconville 13 juillet 1780.

VOUS m'honorez trop, mon cher ami, en daignant mettre mon nom à la tête de votre bel & ſavant ouvrage. Quoique la tendre amitié nous rapproche, la diſproportion eſt trop grande entre le peu d'écrits par leſquels le public peut me juger, & l'immenſité de vos connoiſſances & les leçons fortes & ſagement ordonnées que vous donnez à vos contemporains. En vérité, mon cher ami, c'eſt couvrir un mirmidon des armes d'Achille; c'eſt offrir à Triptaleme ce qui doit être appendu dans le temple d'Epheſe ou dans celui d'Ammon. Je ſuis véritablement confondu de l'inſigne honneur que vous me faites; je crains qu'il ne vous ſoit reproché par votre ſiecle de m'avoir élevé au faîte de la pyramide éternelle que vous élevez. Tout ce qui peut vous ſauver de vous être trop livré à ce cœur noble & ſenſible qui vous attache à vos amis, c'eſt d'avoir pour compagnon le Baron de Haller; cet homme célebre eut la même foibleſſe que vous. Ainſi le vieux Treſſan paſſera à la poſtérité, ſoutenu par deux philoſophes qui honorent le dix-huitieme

huitieme ſiecle. C'eſt à vous deux que je devrai quelque mémoire dans l'eſprit des gens éclairés qui vous ſuccéderont ; & ces deux dédicaces, dictées par l'amitié, me conſerveront du moins la réputation d'avoir mérité des amis illuſtres qui n'ont exigé de moi que de les écouter & de les adorer.

Je penſe comme vous, qu'il manque beaucoup à la perfection de notre architecture nautique. Ce que vous dites ſur les calmes entre les tropiques, ainſi que ſur la dérive imperceptible que les courans cauſent à la marche du vaiſſeau, eſt ſans réplique. Un ancien capitaine de vaiſſeau, nommé M. de Bully, a porté à l'Académie un modele très-ingénieux d'un vaiſſeau, auquel il avoit adapté de longues rames qui pouvoient remédier à ces deux grands inconvéniens ; mais rarement les gens prépoſés à la perfection d'une connoiſſance adoptent-ils les propoſitions d'un étranger : une nouvelle invention eſt-elle utile ? ce n'eſt jamais ſon inventeur qui en a la gloire, ce ſont les mêmes gens prépoſés par la cour qui la reproduiſent quelque tems après avec de légers déguiſemens.

Vous avez travaillé à la gloire de l'art, en nous prouvant que l'on devroit diriger ſes recherches vers l'architecture nautique des

Phœniciens ; c'eſt en s'appuyant ſur les anciens qu'on peut étendre ſes limites trop circonſcrites. Les anciens ont bien ſervi à M. de Buffon pour refaire le miroir ardent d'Archimede.

Je vous écris à la hâte, mon cher ami, & dans la premiere effuſion de mon cœur. Nous raiſonnerons enſemble plus à fond ſur ce grand objet dès que je ſerai levé ; j'irai vous chercher un livre très-ſavant ſur la conſtruction des anciens, & ſi je le retrouve dans mon cabinet, je vous l'enverrai ſur-le-champ ; mais je n'ai pu mettre un intervalle entre la reception du monument de votre amitié, & l'acte de ma vive & tendre reconnoiſſance.

Tâchez d'arranger avec madame la Marquiſe de ... le moyen de venir paſſer quelques jours avec nous. Vous vous tuez par le travail, & vous avez beſoin de l'air de notre vallée & de vous réunir quelquefois à ceux qui vous ſont auſſi tendrement attachés que l'eſt le vieux Treſſan.

DIX-HUITIEME LETTRE.

JE crois, mon bon & très-aimable ami, que c'eſt M. Ducis qui vous a répondu à la place de M. Thomas; car ils ne ſe quittent point. Quoique je ne connoiſſe pas ce dernier, je ſuis dans la plus vive inquiétude de ſon état. Sa perte en ſeroit une bien cruelle pour les lettres; c'eſt celui de l'académie que j'eſpere donner pour compagnon dans mon cœur au reſpectable Brequigny, en attendant que je vous voie dans ce ſanctuaire. Ah, qu'il me dure de vous approcher le fauteuil! Si j'entre dans cette compagnie, je ne dois plus m'occuper que de mon ami. Eh! quelle plus forte preuve de reconnoiſſance pourrois-je donner à l'académie françoiſe, que d'appeller dans ſon ſein la nobleſſe, la vertu réunie à l'éloquence, le profond ſavoir, la candeur & les charmes de la ſociété éclairée?

Adieu, mon cher & aimable philoſophe, croyez que je donnerois de mon ſang pour vous procurer un état digne de vous, un état où vous prendriez la deviſe du ſurintendant Fouquet: *quo non aſcendam!*

DIX-NEUVIEME LETTRE.

VENEZ à midi trois-quarts, mon cher philoſophe ; M.... ne nous fera pas attendre un moment. Je me ſens heureux de vous lier enſemble : vous êtes jeunes, ſavans, éloquens tous les deux plus que des vieillards accrédités. Je regarde votre tête à tous les deux comme le dépôt des lettres grecques & romaines. Vous êtes faits tous deux pour agrandir la ſphere des lettres françoiſes ; ſoutenez-les du moins ; car la plupart de nos littérateurs ne font que peſer deſſus & en arracher quelques lambeaux ; ils ne ſavent pas, comme vous, les embraſſer & les couver de leurs ailes....

VINGTIEME LETTRE.

JE viens, mon cher philoſophe, de lire un extrait très-bien fait de votre ouvrage dans le Mercure, & j'ai admiré de nouveau les traits ſublimes que j'avois admiré dans l'hiſtoire de Sémiramis. Si les oreilles & le cœur de l'académie françoiſe ne s'ouvrent pas à votre voix, tant pis pour cette compagnie !

Enfin, je ſuis bien au fait de toutes les ſourdes

menées.... J'ai bien dit, que rien dans le monde ne me feroit déſiſter des démarches que j'ai faites; que je veux une élection ou un refus; que je ne crains point les boules noires; que le préſident de Monteſquieu en a eu cinq, Voltaire quatre, & que les boules blanches de ceux que j'aime & révere me dédommageront.

... De grace, mon bon & véritable ami, ceſſez toute juſtification auprès de..... vis-à-vis duquel je ne veux pas m'avilir..... La Reine s'eſt expliquée ſur mon compte, & d'une façon ſi honorable pour moi, à Belle-Vue, que le bruit en viendra aux gens ſenſés de l'académie; le Roi étoit préſent, & applaudit à tout ce que la Reine avoit dit de flatteur pour moi; c'eſt de madame la Marquiſe de... & de madame la Comteſſe D.... ſa fille, qui dînoient avec le Roi, que je tiens ce récit....

Voici le moment d'employer ſes vrais amis; je vous prie de faire tout ce que vous pourrez pour moi, ſans vous compromettre. Je n'ai pas beſoin de vous dire que ſi je ſuis jamais de l'académie, mon ſeul vœu ſera de vous y placer à mes côtés; mais c'eſt par Verſailles que je commencerai à tout applanir, & votre mérite ſupérieur fera le reſte.

VINGT-UNIEME LETTRE.

L'AMITIÉ ſéduite par le cœur le plus tendre & le plus généreux, conduiſoit la plume de l'auteur aimable qui a parlé de mes ouvrages; donc cet auteur eſt M. ... Son goût exquis & ſon éloquence le décelent autant que ſon amitié.

Je ſuis confondu, enchanté; mon cœur n'a pu ſe défendre des charmes ſéducteurs d'une pareille louange, parce que dès les premiers mots j'ai reconnu celui qui parloit, & de ce moment-là, je n'ai plus entendu que la voix de mon ami. Si j'étois plus jeune, cet éloge me ſerviroit de leçon pour travailler à le mériter mieux. Je le reçois comme une couronne civique de la part de l'amitié. C'eſt au philoſophe de la nature que les lauriers de Socrate doivent être deſtinés. Je ne vous demande donc plus, mon cher & aimable ami, quel eſt l'auteur que je dois remercier d'un pareil éloge; c'eſt en le ſerrant, les larmes aux yeux, dans mes bras, que je veux lui jurer que le prix le plus honorable & le plus flatteur que je puiſſe recevoir de cinquante ans paſſés dans l'amour de la raiſon, des connoiſſances & de la vertu, ſont payés au-delà de mes eſpérances.

L'héritiere, non des charmes de la belle Gauſſin, mais de ſes graces, eſt en effet ici depuis quelques jours; il eſt impoſſible qu'elle ne ſente bientôt le deſir de vous plaire....

Vendredi matin j'irai ſavoir votre réponſe, vous embraſſer & vous dire que je n'avois pas beſoin de vous devoir autant de reconnoiſſance pour vous être attaché juſqu'à ce long ſommeil que votre douce & charmante ſociété retardera pour moi.

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

J'AI attendu pour vous répondre, mon cher & aimable philoſophe, les huit jours que vous m'avez marqué que vous paſſeriez à la campagne. Dans cet intervalle j'ai paſſé tout un jour avec madame Denis, chez M. de Savalette. J'ai mêlé mes larmes aux ſiennes de toute mon ame; elle m'a bien attendri, en me diſant que j'étois du très-petit nombre de ceux que ſon oncle aimoit; la mémoire de cet oncle m'eſt chere & ſacrée, comme celle de mon bienfaiteur. Vous ſavez combien les premieres notions, la premiere lumiere, les idées poſitives du bon, du beau, & du goût épuré, influent ſur le reſte de la vie. M. de Voltaire,

tel que le Nil, fut grand dès ſa ſource ; c'eſt à l'âge de vingt-quatre ans qu'il careſſoit, inſtruiſoit, éclairoit un enfant de treize, qui n'a pas aſſez profité de ſes leçons ; mais qui du moins a appris à s'apprécier aſſez pour connoître toute la diſtance qui le ſépare de ce grand homme. Madame Denis m'eſt chere & reſpectable, par les ſoins ſi tendres, ſi conſtans qu'elle a rendu à notre ſublime patriarche. C'eſt de ſon propre feu qu'elle a long-tems entretenu ce flambeau brillant, qui vient de s'éteindre. *Eheu ! eheu ! tulit omnia livida mors.* Mais ſes écrits immortels nous reſtent, & ſes amis vont commencer à être pour lui la poſtérité.

TURGOT,

MINISTRE D'ÉTAT ET CONTRÔLEUR-GÉNÉRAL DES FINANCES.

MINISTRE, homme de bien, auquel on peut cependant reprocher trois défauts : l'un d'avoir porté chez des courtiſans futiles une ame romaine ; l'autre d'avoir appellé le citoyen à la liberté dans une monarchie, & le dernier d'avoir cru opérer en trois ans d'un miniſtere mobile, le bien qui devoit être préparé par un demi-ſiecle de génie & de vertu.

LETTRE.

Sans date.

. . . . . J'ai lu cet excellent ouvrage avec tout l'intérêt qu'il mérite. On ne peut que donner des éloges à une émulation telle que la vôtre, qui ſe porte aux objets les plus utiles. Je ne doute pas, monſieur, que vous ne rempliſſiez avec un égal ſuccès la ſuite de ce grand ouvrage que vous avez entrepris, & que vous ne réuniſſiez l'eſtime & les ſuffrages de tous ceux qui ſeront à portée de rendre juſtice à vos talens.

VATTELET,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PROTECTEUR des arts & de la vertu, ſon ame ſenſible s'échauffoit à la vue d'un tableau & au récit d'un acte de bienfaiſance : il étoit l'ami né de tout ce qu'il eſtimoit, & grace à la défiance qu'il avoit de ſes lumieres, il eſtimoit beaucoup de monde. Ces caracteres aimables ne ſont déplacés ni dans la ſociété, ni dans les académies.

LETTRE.

CE doit être, monſieur, le plus grand bonheur poſſible que d'effectuer l'intérêt qu'inſpire un homme de lettres célebre quand il eſt opprimé. J'ai malheureuſement trouvé quelque obſtacle, avec un deſir très-grand de vous ſervir, & une ſenſibilité bien juſte de votre ſort. M. le Duc de... à qui j'ai écrit auſſi-tôt votre lettre reçue, vient de m'apporter lui-même ſa réponſe ; il ſort de chez M. le Garde-des-ſceaux, à qui il a fortement parlé, c'eſt-à-

dire, avec le plus grand intérêt; mais ſa ſanté ne lui ayant pas permis d'aller au Palais, ces jours-ci, dans une circonſtance de devoir, où il s'agit du jugement d'un Pair, il ne penſe pas pouvoir y aller pour vous. Il connoît peu l'affaire qui vous ſoumet à un jugement; d'après mon récit, il ſe promet de parler à tout ce qu'il rencontre, conformément à ſes principes, & ſes principes ſont d'être ennemi, ſoit par juſtice, ſoit par ſageſſe, de tout acte de vexation, d'inquiſition & d'intolérance; cette profeſſion de foi, monſieur, eſt bien ſincere, & il eſt bien ſûr qu'il fera toutes les démarches qui dépendront de lui en conſéquence. Agréez mes vœux, mon ſincere intérêt, mon regret de n'avoir pas réuſſi entiérement à ce que vous ſouhaitiez de moi, & les ſentimens d'eſtime qui vous ſont dus & avec leſquels, &c.

LE COMTE

DE VERGENNES,

MINISTRE D'ÉTAT.

IL cultivoit peu les arts, mais il n'avoit pas l'orgueil de les dédaigner: il craignoit la philoſophie, & ne la perſécuta jamais. Remercions ſa mémoire, de ce que n'étant pas né avec le génie des grandes choſes, il a ſu rendre le nom François reſpectable aux puiſſances de l'Europe.

PREMIERE LETTRE.

Verſailles 14 juillet 1775.

NE vous défendez pas, monſieur, de vous avouer pour l'auteur de l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer; le patriotiſme & le zele qui l'ont inſpiré ſont faits pour intéreſſer les cœurs vertueux. Je ne me permettrai pas de louer cet écrit, ce ſeroit m'approprier des éloges que je deſire de mériter, ſans les adopter; je me bornerai donc à vous remercier de la communication que vous avez bien voulu m'en donner, & à vous aſſurer du deſir que

j'ai de vous être bon à quelque choſe, & de pouvoir contribuer au ſuccès de vos vues. J'ai l'honneur d'être, &c.

SECONDE LETTRE.

Verſailles ce 14 février 1779.

JE n'ai pu voir qu'avec plaiſir, monſieur, le début d'une entrepriſe que je regarde comme très-intéreſſante pour le public. J'en ai jugé ainſi dès qu'elle a été annoncée, & je ne doute pas que la tâche que vous vous êtes impoſée ne ſoit remplie de maniere à prendre faveur de jour en jour. La forme que vous adoptez pour ſa diſtribution doit y contribuer, & je trouve qu'elle eſt combinée de maniere à vous procurer un plus grand nombre de lecteurs, par conſéquent à répandre davantage les lumieres qu'on doit puiſer dans cet ouvrage.

Je ſuis très-parfaitement, monſieur, &c.

LA COMTESSE DE VID.....

CETTE muſe aimable, dont tout le monde connoît les mêlanges, vit encore pour les arts qu'elle cultive & pour l'amitié qu'elle honore. Si on voit une de ſes lettres à la tête de cet ouvrage, c'eſt que je l'ai trouvé imprimée dans le livre des paradoxes.

LETTRE.

Paris ce 3 janvier 1775.

L'HOMMAGE que vous m'adreſſez, monſieur, eſt bien fait pour charmer les douleurs de mon ame ſenſible. Vous avez mieux aimé dédier votre ouvrage à l'innocence qu'on opprime qu'à l'orgueil qu'on encenſe, & à ce trait je reconnois le philoſophe de la nature.

O noble chevalier d'un ſexe qui n'a de défenſe que dans ſa douceur, & de force que dans ſa foibleſſe, combien je me ſens élevée par cet hommage d'une plume avouée par tout ce qu'il y a d'éclairé en Europe, & qui ne reſpire que l'honnêteté, l'amour des hommes & l'enthouſiaſme pour la vertu!

On ſaura qu'une épouſe qui ſait ſe reſpecter,

qu'une mere qui a nourri ſes enfans & qui les éleve, n'eſt pas vile. On dira : les ennemis de cette femme pourroient bien être injuſtes, puiſqu'elle eut pour ami l'homme de lettres qui a tracé le grand tableau de la philoſophie de la nature.

Vertueux citoyen, ma ſociété, dites-vous, a contribué à votre bonheur ; la vôtre m'a fait ſupporter mes malheurs avec courage ; j'ai ſenti que les hommes pouvoient perſécuter leurs victimes, mais non les dégrader : j'ai éprouvé que la paix de l'ame, la tendreſſe maternelle & l'amitié n'étoient pas des biens que les tyrans de la terre puſſent ravir. Vos conſeils ont toujours agrandi mon ame. Quand, affoiblie par les années, je commencerai à devenir inſenſible, je relirai vos ouvrages, pour y puiſer quelques étincelles du beau feu qui les anime.

Daignez être perſuadé, monſieur, que rien ne peut ajouter aux ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance avec leſquels, &c.

VOLTAIRE.

QUAND on a écrit la philoſophie de Newton & la philoſophie de l'hiſtoire, on peut avoir un rang parmi les ſavans de ſa nation.

Quand on a compoſé Zadig, les poéſies fugitives, les mêlanges, & une correſpondance de quarante ans avec tout ce qu'il y a de grand & d'éclairé en Europe, on peut ſe croire l'homme de goût par excellence.

Quand on fait Alzire & Mahomet, on peut être appellé un homme de génie.

Quand on a bâti une ville pour donner un aſyle à des artiſtes, ſervi de pere à la niece de Corneille, & défendu avec une ame de feu le Chevalier de la Barre, le Comte de Lally & les Calas, on peut être déſigné pour un homme de bien.

Quelque mal que l'intolérance religieuſe & littéraire diſe du grand homme qui a fait ſon ſiecle, le nom de Voltaire ſera toujours pour celui qui l'a porté le plus grand des éloges.

PREMIERE LETTRE.

Au château de Ferney ce 6 juin 1770.

J'AI lu, monſieur, votre livre avec enchantement; je vous ſuis d'autant plus obligé, que je le crois capable de faire le plus grand bien. Tous les gens ſages le liront & eſtimeront l'auteur; mais c'eſt principalement aux malades à lire les bons livres de médecine. Vous leur avez emmiellé les bords du vaſe, comme dit Lucrece. Vous ne vous contentez pas de leur parler raiſon, vous y joignez l'éloquence qui eſt ſon paſſe-port: *utile dulci* eſt votre deviſe. La lecture de votre ouvrage, monſieur, m'a fait oublier ma vieilleſſe & les maux dont je ſuis accablé. Vous êtes comme les anciens mages, qui guériſſoient avec des paroles enchantées.

J'ai l'honneur d'être, avec toute la reconnoiſſance & toute l'eſtime que je vous dois, &c.

SECONDE LETTRE.

A Ferney ce 25 novembre 1770.

JE ſuis bien ſûr, monſieur, que vos mêlanges ſur Suétone me donneront autant de plaiſir que votre dernier ouvrage, & que j'y trouverai par-tout la main du philoſophe.

Je mets une différence eſſentielle entre *la Philoſophie de la nature* & le *Syſtême de la nature*. Il y a, j'en conviens, deux ou trois chapitres éloquens dans le Syſtême ; mais tout le reſte eſt déclamation & répétition. L'auteur ſuppoſe tout & ne prouve rien. Son livre eſt fondé ſur deux grands ridicules : l'un eſt la chimere que la matiere non penſante produit néceſſairement la penſée ; chimere que Spinoſa même n'oſe admettre : l'autre que la nature peut ſe paſſer de germes. Je ne crois pas que rien ait plus avili notre ſiecle que cette énorme ſottiſe. Maupertuis fut le premier qui adopta la prétendue expérience du jéſuite Anglois Néedham, qui crut avoir fait avec de la farine de ſeigle, des anguilles, qui le moment d'après engendroient d'autres anguilles. C'eſt la honte éternelle de la France que des philoſophes, d'ailleurs inſtruits, aient fait ſervir ces inepties de baſe à leurs ſyſtêmes.

Vous êtes bien loin, monſieur, de tomber dans de pareils travers, & je n'ai vu dans votre livre que du goût, des connoiſſances & de la raiſon.

Vous vous défiez ſans doute de tout ce que rapportent des voyageurs qui ont ignoré la langue des pays dont ils parlent. Défiez-vous

auſſi des écrivains qui vous ont dit que Newton dans ſa vieilleſſe n'entendoit plus ſes ouvrages. Pemberton dit expreſſément le contraire, & je puis vous le certifier; ſa tête ne s'affoiblit que trois mois avant ſa mort, dans les douleurs de la gravelle.

J'ai l'honneur d'être, avec une eſtime reſpectueuſe, &c.

TROISIEME LETTRE.

Ce 12 avril 1772.

IL y a deux ans, monſieur, que je ne ſors point de ma chambre, & que la vieilleſſe & les maladies qui accablent mon corps très-foible, me retiennent preſque toujours dans mon lit; je ne prendrai point contre vous le parti de ceux qui vont en carroſſe. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'un homme qui écrit auſſi bien que vous, mérite au moins un carroſſe à ſix chevaux. Vous voulez qu'on ſoit porté par des hommes; j'irai bientôt ainſi dans ma paroiſſe, ſuppoſé qu'on veuille bien m'y recevoir.

En attendant, j'ai l'honneur d'être, &c.

Le vieux malade de Ferney.

QUATRIEME LETTRE.

(*Elle eſt adreſſée à M. le Comte de Treſſan.*)

Ferney ce 11 février 1776.

JE ne ſais pas encore parfaitement, monſieur, de quoi il s'agit ; mais je vois que l'on commet une injuſtice ridicule & affreuſe. Tout me perſuade qu'il y a un parti prêt d'opprimer ceux qui ont la vertueuſe folie d'éclairer les hommes. La petite aventure qu'eſſuya l'année paſſée le pauvre la Harpe, me fit naître cette idée, & tout me l'a confirmé depuis ; je ſens plus que jamais qu'il n'y a nul ouvrage qu'on ne puiſſe empoiſonner, & nul homme qu'on ne puiſſe perſécuter.

Je vous prie très-inſtamment de vouloir bien me dire quel eſt le ſcélérat qui pourſuit l'infortuné philoſophe à qui vous avez donné un aſyle ; pourquoi on l'accuſe d'être l'auteur de cette *Philoſophie de la nature*, qui n'eſt pas ſous ſon nom ; quelles procédures on a faites contre ſon ouvrage & contre ſa perſonne ? Eſt-il décrété de priſe de corps ? eſt-il pourſuivi par le Procureur du Roi ? a-t-il des défenſeurs ? Il faut dans cette affaire agir comme

en tems de peſte : *citò*, *longè*, *tardè* ; fuyez vîte, allez loin, revenez tard.

Pythagore a dit : *dans la tempête adorez l'écho.* Cela ſignifie, à mon avis, ſi on vous perſécute à la ville, allez-vous-en à la campagne; votre infortuné fait bien d'adorer l'écho de Franconville. Les échos de ma retraite ſaluent très-humblement ceux de la vôtre.

Je vous demande en grace de m'inſtruire pleinement de tout & d'engager votre réfugié à m'inſtruire.

BILLET

A M. D..... inſéré dans cette Lettre.

LE philoſophe qui adore actuellement l'écho de Franconville, pendant le plus ridicule orage du monde, ne doit pas douter du vif intérêt que je prends à lui. Je dois d'ailleurs lui dire : *hodie tibi*, *cras mihi*... Il peut, en attendant, me donner ſes ordres en toute ſûreté.

CINQUIEME LETTRE.

25 février 1776.

ETANT entré, monſieur, dans ma quatre-vingt-troiſieme année, & accablé de maladies, j'attends & j'appelle la mort, pour n'être pas témoin des horreurs du fanatiſme qui va déſoler ma patrie. Je crois qu'on a déchaîné les monſtres qui étoient auparavant retenus par quelques honnêtes gens. Je ne ſerai point étonné que ces frénétiques ne fiſſent une Saint-Barthelemi de philoſophes.

Heu fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Le ſang de la Barre fume encore : notre divine religion n'eſt & ne ſera ſoutenue que par des bénéfices de cent mille écus de rente & par des bourreaux ; ce ſont des marques diſtinctives de la vérité.

Si je puis avant ma mort, avoir le tems de recevoir quelqu'un de vos ordres, vous n'avez qu'à parler. Vous ne pourrez les donner à quelqu'un plus pénétré que moi d'eſtime pour votre perſonne & de reſpect pour votre malheur.

SIXIEME LETTRE.

15 avril 1776.

IL faut enfin eſpérer, monſieur, que le Parlement vous rendra la juſtice que vous n'aviez pas obtenue au Châtelet.

Mais ce procès étrange doit vous ruiner. Pourquoi n'ouvriroit-on pas une ſouſcription pour vous procurer les moyens de le ſoutenir? N'eſt-ce pas la cauſe publique que vous défendez? Laiſſez-vous conduire; il faut ici du courage, & non une vaine délicateſſe.

Madame la Comteſſe de Vid..... qui prend tant d'intérêt à votre ſort, pourroit vous ſervir dans une entrepriſe ſi honorable. Je ſuis bien fâché de n'avoir point reçu la lettre que vous dites m'avoir été envoyée par cette dame, ſous l'enveloppe de M. de Condorcet.

Ma ſouſcription doit être prête; elle eſt en votre nom, & vous la trouverez chez M. d'Ailly, notaire, rue de la Tixeranderie (*). Je

(*) Cette ſouſcription étoit de 480 liv. L'auteur de la *Philoſophie de la nature* n'a jamais voulu conſentir à accepter cette ſomme; M. de Voltaire n'a jamais voulu la retirer, & on a dû la remettre aux héritiers de ce grand homme. *Note des éditeurs.*

ne doute pas que tous les véritables gens de lettres ne s'empreſſent à vous donner des marques de l'intérêt qu'ils doivent prendre à vous. Le triſte état où m'a réduit ma mauvaiſe ſanté, aidée de quatre-vingt-trois ans, me met hors d'état de vous dire plus au long à quel point j'ai l'honneur d'être, &c.

SEPTIEME LETTRE.

7 mars 1777.

LE vieux malade a reçu, monſieur, la troiſieme édition de la *Philoſophie de la nature*, ouvrage qui doit vous faire le plus grand honneur. Je m'intéreſſe vivement à votre bonheur & à votre gloire; je croyois le procès que vous a intenté le Châtelet entiérement terminé, & je ſuis bien indigné qu'il dure encore.

Je ne connoiſſois point votre projet d'une hiſtoire philoſophique des hommes; je dois préſumer que cet ouvrage ſera auſſi plein de raiſon, d'eſprit & de connoiſſances que l'autre. Vous allez vous faire un grand nom dans la littérature. Puiſſe votre réputation ne pas nuire à votre félicité! Tels ſont les vœux ardens de votre, &c.

HUITIEME LETTRE.

Ce 10 avril 1777.

LE vieillard malade, ou plutôt mourant, à qui M. .... a écrit, compte parmi ſes plus grands maux celui de n'avoir pu lui répondre avec exactitude. M. .... ne doute pas que ce pauvre ſolitaire ne ſoit pénétré d'horreur au récit des méchancetés & des bêtiſes de ces Caniba-les; une relation de cette groſſiéreté barbare figureroit très-bien dans un de ces journaux où l'on inſtruit l'Europe de ce qui ſe paſſe dans l'isle de Borneo ou dans l'isle Formoſe.

Le vieux malade va bientôt partir de ce globe, habité encore par tant de ſauvages; mais il reſpectera ceux qui penſent comme M. ... & ſon ami. L'apoplexie dont il a été attaqué n'a pas tout-à-fait pénétré juſqu'à ſon ame, &c.

NEUVIEME LETTRE.

Ce 6 mai 1777.

.... OUI, c'eſt au ridicule & non à leurs remords, qu'il faut livrer tous ces inquiſiteurs, ſoit de Goa, ſoit de Paris, ſoit d'Eſpagne.

Tout ce que peut vous ajouter un homme de quatre-vingt-trois ans, mourant des ſuites d'une attaque d'apoplexie, c'eſt que ſi les grands chirurgiens vous font des inciſions auſſi profondes que les fraters ſubalternes vous en ont faites, vous feriez très-bien de venir prendre les eaux chez le mourant; comme vous avez paſſé votre jeuneſſe dans l'oratoire, vous n'avez pas oublié la façon d'exhorter les gens à la mort. Venez chez un ami digne de vous eſtimer; nous aimerons Dieu enſemble, & nous déteſterons les injuſtices des hommes.

DIXIEME LETTRE.

Ce 10 mai 1777.

LE vieillard très-malade des ſuites de ſon apoplexie, ſe conſole de quitter bientôt le monde, où il n'entend parler que d'extravagances barbares & fanatiques. Mais il mourra bien plus conſolé, d'avoir appris de ſcience certaine que ces déteſtables coquins de convulſionnaires qui ont perſécuté M. de ... n'auront pas grand crédit au Parlement, où ils ſeront priſés ce qu'ils valent. On ne dira même rien de déſagréable à un homme auſſi eſtimable que M. de ... On lui recommandera ſeule-

ment de ſe conformer plus exactement aux réglemens de la librairie. Je préſente mes très-humbles remerciemens à M. l'abbée .... & je le prie d'embraſſer pour moi ſon priſonnier, qui je crois eſt actuellement délivré.

ONZIEME LETTRE.

(Elle eſt adreſſée à madame la Comteſſe de Vidampierre.)

Ferney 4 août 1777.

MADAME. Je joins aux regrets que me laiſſe votre illuſtré ami les remerciemens que je vous dois. Il a été opprimé, mais il n'a point été malheureux, puiſque vous êtes à la tête de tous ceux qui lui ont rendu juſtice; j'ai vu par vos mêlanges combien de ſortes de mérite vous poſſédez.

Agréez mes foibles hommages, ils ſont bien ſinceres; je vois qu'avec un eſprit ſupérieur, & avec les charmes de votre ſexe, vous connoiſſez toutes les vertus de l'amitié; elle eſt la plus grande des conſolations dans les malheurs, dont cette vie n'eſt que trop traverſée. J'oſe vous dire que j'ai éprouvé cette conſolation dans le peu de tems que j'ai paſſé avec M. de .... je me ſens véritablement attaché à lui, & je me flatte, madame, qu'il voudra

bien faire valoir auprès de vous les ſentimens d'eſtime que vous m'inſpirez & le reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, VOLTAIRE.

DOUZIEME LETTRE.

(Elle eſt adreſſée au Comte de Treſſan.)

Du 4 août 1777.

J'AI jugé, monſieur, que vous n'aviez point reçu une lettre que je vous avois écrite, pour vous remercier d'un préſent très-précieux pour moi, dont vous m'aviez honoré. Il y a quelquefois dans les bureaux des gens un peu trop curieux. Je prends aujourd'hui le parti de ne me confier qu'au confeſſeur & martyr M. de..., qui prend ſon plus long pour retourner à Paris. Il eſt impoſſible de ne pas s'intéreſſer à lui, dès qu'on a le bonheur de le connoître. Si ceux qui l'ont perſécuté avoient pu vivre quelques jours avec lui, ils ſeroient devenus ſes plus ardens défenſeurs. Je penſe qu'à préſent il n'a rien de mieux à faire que de tâcher d'avoir une place auprès d'un Souverain, qui me paroît

avoir beſoin d'un homme comme lui. M. de... peut le ſervir très-efficacement, & je ne m'y épargnerai pas; car ſi je ſuis rentré en grace auprès de ce Prince, ſi connu en Europe par ſes armes victorieuſes, par ſon coffre-fort & par ſa maniere de penſer, je dois faire uſage de ce petit moment de bonne fortune pour ſervir votre ami, & j'oſe dire à préſent le mien. Il eſt vrai que les agrémens de ſa ſociété ſont plus faits pour la France que pour l'Allemagne; mais je ne vois à préſent de porte ouverte pour lui que celle que je propoſe; il trouvera dans Paris des ſoupers, des plaiſanteries, des amis intimes d'un quart-d'heure, des eſpérances trompeuſes & du tems perdu. Peu de perſonnes ſavent comme vous conſoler leurs amis par des ſervices toujours conſtans.

Si vous approuvez mon idée, vous l'appuyerez, ſans doute, auprès de M. D.... & nous parviendrons à la faire réuſſir.

Que puis-je à préſent vous ſouhaiter de mieux, monſieur, après que vous avez fait du bien? Jouiſſez de vous-même, de votre repos, de vos amis, de votre réputation & de tous les amuſemens qui rendent la vie tolérable. Mes montagnes chargées de neiges éternelles, ſaluent de loin votre belle vallée de Montmo-

rency, & ma décrepite vieilleſſe s'incline profondément devant vous, avec le reſpect le plus tendre, &c.

TREIZIEME LETTRE.

Ferney ce 2 novembre 1777.

SOYEZ le bien venu dans Babylone, monſieur. Vous croyez bien que je n'ai pu ni vous lire ni vous entendre, ſans m'intéreſſer tendrement à vous. Je crois qu'il eſt tems que vous preniez un parti, & que vous ſongiez à vivre heureux autant qu'à être célebre. Le Roi de Pruſſe me paroît favorablement diſpoſé pour vous : voyez ſi vous avez quelque choſe de meilleur à eſpérer à Paris, & s'il ne ſe préſente rien qui vous convienne dans cette Babylone, nous allons travailler à vous faire un ſort en Pruſſe ; M. d'Alembert & moi nous tâcherons de vous y introduire.

. . . . *Si quid noviſti rectius iſtis*
Candidus imperti, ſi non his utere prudens.

Quelque choſe qui arrive, il ne me paroît guere poſſible qu'un homme de votre mérite demeure abandonné. Je ſouhaite paſſionnément que vous ayez à choiſir entre Babylone & Sans-Soucy.

M. de Villette eſt chez moi. Il eſt aſſurément plus puiſſant que moi ; il peut vous ſervir mieux, mais non pas avec plus de zele.

Madame Denis penſe comme nous, & vous eſt très-attachée.

J'ajoute à ma lettre que M. de Villette épouſe cette demoiſelle de Varicourt, que vous avez vue chez nous ; il la préfere aux partis les plus brillans & les plus riches qu'on lui a propoſés, & quoiqu'elle n'ait préciſément rien, elle mérite cette préférence. M. de Villette fait un très-bon marché, en épouſant une fille qui a autant de bon-ſens que d'innocence ; qui eſt née vertueuſe & prudente comme elle eſt née belle ; qui le ſauvera de tous les pieges de Babylone & de la ruine qui en eſt la ſuite. Nous jouiſſons, madame Denis & moi, du bonheur de faire deux heureux.

QUATORZIEME LETTRE.

Ferney ce 24 novembre 1777.

J'ÉCRIS, monſieur, aujourd'hui au Roi ; ma lettre lui ſera rendue dans quinze jours. Je compte encore plus ſur la recommandation de M. D..... que ſur la mienne ; mais je mets à cette négociation autant d'intérêt que lui ;

j'aurois bien mieux aimé que vous euſſiez dédié votre livre à ce Prince qu'à Palmyre. Au reſte, il fait bâtir une magnifique bibliotheque à Berlin ; c'eſt à vous à lui fournir des ouvrages dignes de l'Apollon Palatin.

Le vieux malade vous embraſſe ſans cérémonie.

PETIT

SUPPLÉMENT

A LA

CORRESPONDANCE.

NOUS ſommes loin d'aſſimiler le ſatyrique Henri-Simon-Nicolas Linguet, & ſur-tout Childeric Mercier le dramaturge, aux hommes célebres dont nous venons de crayonner le tableau : mais comme le premier a parlé de la Philoſophie de la nature avec la légéreté de la ſuffiſance, & le ſecond avec l'indécence du libelle, nous ſommes bien aiſe de mettre ſous les yeux du lecteur ſans préjugé les lettres mêmes qu'ils ont écrites à l'auteur ſur ſon ouvrage. Ce coup-d'œil ſuffira pour faire apprécier & leurs ſatyres & leurs éloges.

M. LINGUET.

CET écrivain, dans le tems de la conjuration des janſéniſtes contre l'auteur de la Philoſophie de la nature, ſe crut obligé de rendre compte dans ſes annales, d'un événement dont l'intérêt général aſſuroit la célébrité. Ce compte fut à tous égards de la plus grande inexactitude; il s'y trompe comme hiſtorien du procès, comme défenſeur de l'opprimé, & ſur-tout comme juge de l'ouvrage. Le philoſophe ſe tut, & l'annaliſte eut encore l'audace de lui faire un crime de ſon ſilence.

PREMIERE LETTRE.

Paris ce 6 mars 1770.

JE ne ſuis point étonné, monſieur, des tracaſſeries que l'on vous fait. C'eſt le triſte apanage du mérite. Le printems perpétuel de la Cayenne eſt défiguré par les ſerpens énormes qui en infeſtent le territoire; c'eſt la même choſe par-tour & en tout, en moral comme en phyſique; trop heureux quand un peu de bien compenſe beaucoup de mal. Or ici, monſieur,

vous n'avez pas trop à vous plaindre ; il me ſemble, en vérité, qu'on ne vous punit pas trop rudement, pour avoir fait un ſi bon ouvrage.

. . . . Mon unique conſolation, dans mes occupations impérieuſes, eſt de m'en délaſſer quelquefois en liſant les bons livres, & en applaudiſſant aux efforts du très-petit nombre d'écrivains qui promettent, comme vous, de conſoler notre littérature de la vieilleſſe de ſes chefs.

Mon exemplaire de la Philoſophie de la nature, tel qu'il étoit, m'eſt bien précieux ; mais puiſqu'il faut qu'il ſoit châtré comme les autres, je le renverrai, pour qu'il ſubiſſe cette triſte opération. Dans le fonds, il n'y a rien qui vaille le repos, & quand il tient à ſi peu de choſe, on fait très-bien de ſe le procurer par de petits ſacrifices tels que celui qu'on exige de vous, & auquel je ne puis que vous louer de vous ſoumettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SECONDE LETTRE.

Sans date.

C'EST à moi, monſieur, que vous devez l'envoi de la brochure qui vous occupe, ou plutôt c'eſt moi qui vous dois des remerciemens du plaiſir que vous m'avez fait de l'accepter. Je ſuis bien loin encore d'être quitte avec vous. J'ai bien des envois à vous faire, avant de pouvoir me flatter d'égaler celui de la Philoſophie de la nature, ouvrage qui occupera toujours une place diſtinguée dans ma bibliotheque. Combien il y a d'hommes qui voudroient avoir autant d'eſprit que vos huitres, & combien il y en a peu qui euſſent pu imaginer la ſcene de Pythagore ſur le rocher! Après l'avoir lue, l'envie prend de ne plus marcher qu'un balai à la main, pour écarter les inſectes qu'on pourroit rencontrer ſous ſes pieds, & une mouſſeline ſur ſa bouche, de peur d'avaler un ciron. Vous animez toute la nature; vous la rendez intéreſſante dans ſes moindres détails; & vous méritez par-là la reconnoiſſance de quiconque eſt digne de la ſentir.

Non-ſeulement, monſieur, je ne déſapprouve pas le plan que vous avez, de combattre mes

idées au ſujet de Tibere, &c. mais je vous exhorte de toute ma force à le réaliſer, ou plutôt perſonne n'attendra votre livre avec plus d'impatience, & ne le lira avec plus de plaiſir que moi. Quand j'aurois erré, ce ſeroit pour moi une nouvelle raiſon de vous preſſer de déſabuſer le public, & de réparer le mal que j'aurois pu faire; mais comme je n'ai rien dit dont je puiſſe ni rougir, ni me rétracter; il y a plus, comme je n'ai pas avancé un mot dont tous les honnêtes gens ne ſoient d'accord, même au ſujet de ce miſérable Prince; comme je l'ai par-tout repréſenté comme un monſtre, & que malgré toutes les épigrammes du monde, je ſuis fortement convaincu que vous ne pouvez pas vous diſpenſer d'être de mon avis dans le fond, très-peu m'importe la forme. J'ai ſoutenu que ce ſcélérat couronné, tout monſtre qu'il étoit, avoit rendu ſon peuple heureux. C'eſt comme les rats, qui ſont aſſurément très-heureux, très-tranquilles dans la caverne d'un lion qui ne les mange pas, qui mangeroit les chats qui viendroient les inquiéter. Il n'en réſulte pas que le lion ſoit un animal fort paiſible & fort clément; mais que ſa fureur même devient utile aux petits êtres qu'il protege, ſans même le vouloir. Nous ſommes tous ces rats-là,

nous autres peuples, & les lions ſont les Tiberes de tous les ſiecles; & je le répete encore : malheur aux nations qui ne ſont pas gouvernées par des Tiberes, ou quelque choſe d'approchant ! Après cet éclairciſſement, j'abandonne le tout aux diſcuſſions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

TROISIEME LETTRE.

Paris ce 26 novembre 1770.

J'ARRIVE de la campagne, monſieur, & le premier objet qui me frappe, eſt le beau Suétone de H. de la Pauſe. La forme & le fonds, tout s'y trouve. Je n'ai pu me refuſer au plaiſir de dévorer ſur-le-champ les mêlanges philoſophiques que vous y avez ajoutés : je ne ſais ſi je me laiſſe prévenir par l'amour-propre; mais j'oſe me flatter que je ne m'y ſerois pas mépris. Je n'aurois pas pu y méconnoître la plume brillante & chaude à laquelle nous devons la Philoſophie de la nature.

Vous m'y donnez quelques éloges, dont je ſerois bien fier, ſi je trouvois en moi de quoi les juſtifier; vous y dites des choſes admirables contre Tibere; j'aurois ſeulement voulu que vous puſſiez vous perſuader que ce mal-

heureux n'a jamais eu de panégyriſte ; que moi, ſur-tout, je n'ai jamais eu la lâcheté de le louer. Que N... N... & d'autres aient accrédité cette mépriſe, je leur pardonne, d'abord parce que la poſtérité n'en ſaura rien, & enſuite parce qu'ils ſont faits pour appuyer des menſonges ; mais que dans un ouvrage qui reſtera, ne fût-ce que par la part que vous y avez eue, & qui m'eſt doublement précieuſe à ce titre, que je ſois traité de panégyriſte de Tibere, cela m'a paru un peu dur ; au reſte, j'applanirai cette difficulté avec vous-même. J'ai l'honneur d'être, &c.

M. MERCIER.

CHILDERIC Mercier, ainſi nommé, ſuivant quelques commentateurs, à cauſe de la dureté de ſon ſtyle, & ſuivant d'autres, à cauſe d'un drame infortuné de Childeric, dont un libraire de Paris mit le prix à deux ſols ſans pouvoir le vendre; Childeric Mercier, dis-je, a fait un Tableau de Paris en douze volumes in-8°, où il dit, à ſon ordinaire, beaucoup de mal de Racine, de Boileau, de la peinture, de l'architecture & de nos académies; c'eſt-à-dire, qu'il y déchire le ſiecle de Louis XIV qui le condamne à l'oubli, les arts qu'il ne connoît pas, & nos hommes célebres qui ne s'apperçoivent pas de ſon exiſtence. Pour moi qui n'ai point encore de nom dans l'empire des lettres, je me ſuis apperçu de l'exiſtence de Childeric Mercier; & je dénonce au public ſes éloges de la Philoſophie de la nature, qui donnent tant de poids à ſes ſatyres.

PREMIERE LETTRE.

Paris ce 20 octobre 1774.

Je puis dire, monsieur, avoir toujours eu pour votre personne & pour vos écrits une estime sincere, & en avoir donné des témoignages à plusieurs gens de lettres. L'extrême difference de nos opinions sur ceux que l'on regarde comme ayant porté l'art dramatique au plus haut point de perfection (tandis que je pense qu'ils l'ont gâté) m'a empêché de faire mention de votre ouvrage, que j'ai consulté d'ailleurs avec fruit.

Puisque vous me faites l'honneur, monsieur, de paroître sensible au silence de ma plume, qui jouit d'un bien mince crédit, elle se fera un jour un devoir & un plaisir de manifester les sentimens de l'écrivain. Il ne peut penser à votre égard, que comme la saine portion du public qui aime les ouvrages propres à instruire & à faire penser.

Sans vouloir payer ici vos éloges par des louanges, commerce indigne de tous deux, je dirai que tous vos ouvrages me sont bien connus, que j'y trouve le nerf des ames qui repoussent l'injustice, & que les connoissances rares

& qui n'appartiennent point ordinairement aux gens de lettres, font douter d'abord ſi vous êtes un naturaliſte, un philoſophe, un poëte. C'eſt que vous êtes tout cela à-la-fois. Vous déteſtez, je crois, autant que moi les tyrans de toute eſpece, depuis le Sultan de Conſtantinople qui égorge, juſqu'à Freron qui calomnie. Je n'ai jamais ſu comprendre ce qu'on appelle le ſtyle d'un ouvrage; mais je me connois en principes; avec les vôtres on eſt lu de toute la terre; & des cerveaux inſenſés, tels que tous les écrivains en proſe du ſiecle dernier, ſeront la riſée du ſiecle dont nous voyons l'aurore. Voilà le ſujet d'un livre que je ferai. Je me ſouviens de vous avoir une fois expoſé ma doctrine ſur le théatre en deux mots; c'étoit chez C..... je crois; vous prîtes beaucoup d'intérêt au tort que cela devoit me faire. J'ai fait l'ouvrage, & quelques bonnes ames m'en ſavent gré. Je ne puis pas me répentir de ma maniere de ſentir & la réformer; les noms les plus reſpectés ne ſont pour moi que des ſyllabes. J'ouvre le livre, & j'ai eu lieu ſouvent de m'étonner de la ſtupide admiration des hommes.

Vous me parlez, par exemple, de M. Thomas, pour qui j'ai la plus grande vénération. Eh bien, cet écrivain vaut mieux à lui

ſeul que Boſſuet & Fléchier; ces derniers ſont des phraſeurs de rhétorique ; le premier eſt un peintre & un philoſophe.

Je ne lis plus que des livres modernes. Les anciens, à l'exception de quatre ou cinq, me font pitié, ou me ſemblent inutiles. Il s'eſt fait une révolution dans les idées, qui demande qu'on régénere juſqu'à la langue. Les gagne-deniers littéraires ne comprendront jamais ceci; mais je parle à un homme qui juſque dans mes erreurs diſtinguera l'atôme de vérité.

Votre procédé envers moi, monſieur, votre eſpece de provocation me touche infiniment; j'aurai le plaiſir de vous en témoigner ma reconnoiſſance de vive voix. Je poſſédois déjà les trois volumes dont vous m'avez fait préſent; ils me reviendront plus chers, parce que je les regarderai comme un monument de votre eſtime.

Votre ſuffrage, monſieur, n'a pas beſoin d'être public, pour m'être cher. Laiſſez, je vous prie, à ma reconnoiſſance le plaiſir de ne point la ſentir mêlangée d'un petit moment de vanité....

J'ai l'honneur d'être, monſieur, avec les ſentimens les plus vifs, &c.

SECONDE LETTRE.

Ce 8 juillet 1775.

MONSIEUR Mercier a reçu l'intéreſſante brochure d'*Egerie*, & ſur le premier exemplaire il a deviné, en liſant, que l'ouvrage étoit du ſavant & brillant auteur de la Philoſophie de la nature. M. Mercier, non-ſeulement, eſt à la tête du Journal des dames ; mais il en eſt encore le propriétaire *incognito* depuis trois mois, & il fait tout ſeul cet important ouvrage. Il a trop mépriſé les journaliſtes pour ne pas faire ſon devoir ; c'eſt-à-dire, rendre juſtice aux talens & frapper les tyrans littéraires ; il ne s'eſt même chargé de ce pauvre emploi de folliculaire, que pour venger les bons écrivains de l'inſolente audace des mauvais. Il ne fera que ce qu'il doit, en répétant ce que le public a penſé de la plume énergique qui a peint & jugé tous les ſyſtêmes phyſiques & peut-être moraux.

M. Mercier ſe fera un plaiſir de rendre hommage aux productions de madame la Comteſſe de Vid..... il attend avec impatience le moment de célébrer à-la-fois l'eſprit & la beauté ; car la renommée lui a déjà dit

quelque choſe de celle qu'il eſt très-diſpoſé à louer, & ce ſera ſans effort qu'il tracera l'éloge d'une femme ſpirituelle & jolie.

TROISIEME LETTRE.

(Elle eſt adreſſée à madame la Comteſſe de Vid.....)

MADAME. Je ſuis de moitié dans les vers que vous m'avez envoyés à la louange de M.... Si je ne les ai point faits, je les ai penſés, & l'auteur a une grande conformité de ſentiment avec les miens..... On eſt bien lent à rendre juſtice aux gens de lettres qui n'ont ni brigue ni parti, & qui ne vont pas trouver le tambour du régiment; mais enfin, cette juſtice tardive marche avec la vérité & ſon triomphe eſt plus durable. Tel ſera celui de votre aimable philoſophe, qui peut attendre en paix la gloire, ayant celle de vous intéreſſer. J'ignorois qu'il fût à la campagne; ſi vous lui écriviez, madame, je vous prie de lui dire que j'ai envoyé ſa lettre.... Je ſerai bien charmé de contribuer à la publication d'un ouvrage qui eſt fait pour tenir un rang diſtingué, tant par la variété des connoiſſances qu'il renferme, que par la philoſophie douce & hardie qui le caractériſe.

QUATRIEME LETTRE.

Sans date.

MON cher & illuſtre confrere. Je n'ai tardé à vous répondre, que pour avoir de nouveaux élairciſſemens ſur votre affaire. Ceux-ci que je vous envoie viennent d'une ſource plus certaine ; c'eſt un parti janſéniſte & ſacerdotal qui s'eſt formé contre les philoſophes, & qui veut eſſayer de faire du ..... une inquiſition. Ce parti vous a choiſi pour victime comme très-digne du ſacrifice.

Tous les gens de lettres louent votre fermeté courageuſe, celle ſur-tout de ne point déſavouer votre ouvrage ; vous pourriez arrêter d'un mot la perſécution & la rendre nulle ; mais il y a plus de prudence d'ame à braver les cagots ; ils ſe renverſeront par leurs propres ſottiſes, & plus ils en feront & plus ils hâteront votre triomphe. L'auteur du libelle contre vous eſt inconnu ; on le déterrera, s'il eſt poſſible ; c'eſt quelque cuiſtre de couvent, mais enfin, à force de recherches & d'érudition on parviendra à deviner ſon trou. Ainſi le moindre réptile a ſon poiſon. Les philoſophes & les honnêtes gens vous défendent, ou plutôt ils

n'ont pas beſoin de vous défendre; car il n'y a qu'un cri d'indignation & le rire qu'inſpire le ridicule ſuccede bien vîte; mais l'on n'en ſent pas moins l'eſprit atroce du parti, & l'on s'apprête à le traiter comme il le mérite.

Voici, mon cher confrere, le moment du courage: je ſais que vous n'en manquez point; honorez la philoſophie, en vous montrant toujours ſupérieur à cet aſſaut; il ajoutera à votre renommée, & l'on dira que l'ame qui dirigea cette plume animée étoit forte comme elle. Je vous remercie d'avoir parlé de moi au Comte de Treſſan; c'eſt un de ces hommes aimables qui ont concilié l'eſtime univerſelle. Je n'ai jamais entendu prononcer ſon nom ſans qu'on ſe ſoit félicité de l'avoir connu..... Nous devons tous de la reconnoiſſance au philoſophe charmant qui a honoré la philoſophie par ſes écrits & par ſa conduite, & qui vous a donné un aſyle qui fait envier l'exil.

J'ai vu pluſieurs fois madame la Comteſſe de Vid..... c'eſt dans les revers qu'on connoît l'amitié; elle eſt héroïque dans ſon ame: félicitez-vous d'avoir rencontré un cœur pareil, & ſouvenez-vous de la maxime de Zoroaſtre: *Il ne vous arrivera aucun accident tant que vous ſerez chéri d'une ame vertueuſe.* Pluſieurs

lui diſputent & lui diſputeront cet attachement, aucun ne l'égalera.

Adieu, mon cher & illuſtre confrere; dans huit jours vous recevrez de mes nouvelles, & je vous ferai part de ce que j'aurai appris.

CINQUIEME LETTRE.

Sans date.

L'AIMABLE héroïne m'a fait part, mon cher & illuſtre confrere, de tout ce qui s'eſt paſſé du côté de Ferney. Je vous conſeillerai ce que je ferois à votre place : votre cauſe eſt celle de tous les gens de lettres; pourquoi refuſeriez-vous les armes qu'ils vous préſentent pour battre l'ennemi commun ? fait-on la guerre ſans bombes, canons, &c. & le général qui remporte la victoire trouve-t-il mauvais qu'on paie les munitionnaires de l'armée ? D'ailleurs cette concorde & cette union ſi prêchées, que ſeroient-elles, ſi elles étoient réduites à de ſtériles paroles, & ſi une délicateſſe déplacée repouſſoit les offres, ou plutôt les dettes de l'amitié ? Il eſt auſſi beau de recevoir que de donner; je me trompe, il y a plus de grandeur d'ame à ſe charger d'une reconnoiſſance qui ne nous peſera jamais, qu'à vouloir n'être pas ſecondé

ſecondé de ſes freres. Le chef de la littérature eſt une eſpece de ſouverain dont les bienfaits ne peuvent faire rougir ; & c'eſt moins votre perſonne que votre affaire qui les reçoit; prenez la fronde comme un nouveau David & briſez-en le dur crâne du fanatiſme.

SIXIEME LETTRE.

Sans date.

JE vous remercie bien, mon très-cher & illuſtre philoſophe, du beau préſent que vous m'avez fait de la Philoſophie de la nature ; je veux le dévorer dès qu'il ſera relié, & il tiendra une place honorable dans ma bibliotheque. Je voudrois bien vous envoyer quelque choſe qui en valût la peine ; mais il eſt ſi difficile de s'acquitter avec vous, que je connois beaucoup d'écrivains qui ſeront toujours en reſte ; je ſuis du nombre.

La voix publique eſt pour vous ; tous ces ..., n'oſeront vous toucher, vous êtes au bout ; ayez la même intrépidité & vous triompherez. Adieu, martyr de la philoſophie : depuis Socrate on n'a point vu un procès ſemblable. *Vale.*

SEPTIEME LETTRE.

Sans date.

JE viens de recevoir cette lettre, mon très-cher & très-illuſtre philoſophe, & je m'empreſſe à vous l'envoyer. J'ai ſu que tout prenoit un tour favorable. Si le fanatiſme le plus plat vous perſécute, vous en êtes amplement dédommagé par le ſuffrage de tous les philoſophes. Votre livre fait une grande ſenſation, & l'on s'accorde à dire que c'eſt un de ces monumens littéraires qui ſont plus admirés quelques années après leur publication qu'au moment même. Je ne vous remercie pas de ce que j'y trouve pour mon compte. Votre ſuffrage m'eſt précieux ; mais vous n'avez écrit dans cet ouvrage de vérité que ce que vous ſentiez. Je m'applaudis, & ne veux rien vous dire à ce ſujet.

HUITIEME LETTRE.

(M. Mercier venoit de ſe charger de la partie de l'hiſtoire de France dans l'hiſtoire des hommes.)

20 mars 1779.

. . . . . .

A commencer au regne de Louis le Begue, je prendrai une toute autre maniere. Je ne mets aucune prétention à ma beſogne; ſi elle ne me réuſſit point, j'en ſerai affligé pour l'intérêt de la ſociété & point du tout pour le mien. Ma plume n'eſt pas exercée au genre de l'hiſtoire; je vous en avois prévenu. Au reſte, nous verrons ce que l'on dira du ſecond volume; je me déciderai là-deſſus à continuer l'ouvrage ou à le céder à un autre. Je l'ai entrepris uniquement pour ne pas faire tort à l'entrepriſe; perſonne ne deſire plus vivement que moi ſon ſuccès; il eſt donc de toute néceſſité, non de faire de ſon mieux, mais de réuſſir; voilà le point eſſentiel, & il ſera ma bouſſole, ainſi qu'il doit être la vôtre.

Adieu, profond ſcrutateur de l'antiquité; c'eſt à vous qu'il appartient d'intéreſſer pour les peuples qui n'ont pas de nom, & de nous faire préférer l'hiſtoire non écrite à l'hiſtoire

faite de main d'homme; celle-ci eſt, en vérité, plus on l'examine, la voyerie de la raiſon humaine. Heureux celui qui n'eſt pas obligé d'y deſcendre !

NEUVIEME LETTRE.

12 décembre 1779.

JE vous envoie, mon cher annaliſte de la belle race humaine, ſurintendant de toutes les monnoies de l'univers que vous connoiſſez ſi bien; je vous envoie, dis-je, de cette pauvre hiſtoire de France juſqu'à Louis XI. Je deſire beaucoup que tout puiſſe entrer dans la prochaine livraiſon, parce que cela fait un tout, & que la fin correſpond aux événemens dont on a parlé. Le ſiecle de Louis XI, d'un caractere neuf, ouvrira très-bien l'année nouvelle, & je finirai à Louis XIV, ne prenant du ſiecle de Louis XV que la partie littéraire, dont je ferai un tableau d'après mes idées. . . . . .

Mille amitiés à l'aimable & profond hiſtorien du peuple inconnu : je veux relire tout ce qu'il a fait là-deſſus. Je voudrois bien lui dérober quelque choſe de ſon ſtyle penſé & rapide. Il faut que je l'étudie.

ÉPITRE
A PALMYRE.

Vous à qui je me propoſe de m'unir un jour, qui n'exiſtez pas encore pour ma félicité, & qui peut-être loin de moi, cultivez des vertus obſcures que l'amour doit rendre un jour utiles au genre humain; aimable Palmyre, recevez mon premier hommage; cette épître dictée par mon cœur, ſera digne de vous: elle ne reſſemblera point aux dédicaces ordinaires: elle ne fera ni l'apothéoſe d'une femme commune, ni la ſatyre de celles qui l'effacent.

A qui puis-je mieux dédier ce livre qu'à celle qui l'a inſpiré? Oui, c'eſt l'amour qui m'a rendu philoſophe; vos charmes m'ont fait trouver la nature plus riante, & vos vertus l'ont rendue, s'il eſt poſſible, plus ſublime encore.

Si j'offrois cet ouvrage à une Reine,

je la nommerois, & mon épître ſeroit achevée ; ce ſeroit au public qui ſait ſi elle eſt digne d'éloge, à faire la dédicace.

Mais vous, Palmyre, qui connoiſſez ſi peu les hommes, que les hommes ſont ſi peu dignes de connoître, je dois aux philoſophes l'hiſtoire de votre vie : elle juſtifiera mon épître, & l'épître ſervira enſuite à juſtifier mon ouvrage.

Je me tranſporte à cet inſtant heureux où nous nous voyons pour la premiere fois ; nous ne nous ſommes point encore parlé ; mais une ſecrete émotion nous a trahis ; nos regards ſe ſont rencontrés, nos ames ſe ſont entendues, nous nous aimons.

Tu m'aimes, car dès que tu m'apperçois, je reconnois aux ondulations de ton ſein les mouvemens précipités de ton cœur ; tu m'aimes, car avec les jeunes gens de mon ſexe, tu te livres à toute ta gaieté, mais tu es réſervée avec moi.

Douce pudeur, acheve de colorer le viſage de Palmyre ; tu caractériſes l'in-

nocence de mon amante, & tu la conſerveras encore lorſque cette amante deviendra mere.

Palmyre, je t'aime avec enthouſiaſme ; cependant tu n'es point une beauté parfaite ; l'Albane ne t'auroit point fait ſervir de modele quand il fit le portrait des Graces ; & ces monarques d'Aſie, qui ne jouiſſent que des plaiſirs qu'ils achetent, ne t'auroient point placée dans leurs ſerrails à côté de leurs Georgiennes ; qu'importe ? je ſuis épris des charmes de toute ta perſonne, comme ſi rien ne pouvoit les égaler. Mon amour eſt quelque choſe de plus que cette fievre ardente des ſens qui s'éteint après la jouiſſance : je puis te préférer pendant une heure une Georgienne ; mais ſi je t'aime une fois, je t'aimerai toute ma vie,

Reprends ta ſérénité, vertueuſe Palmyre ; tu as les prémices de mon ame ; ſi tu avois pu avoir une rivale, je ne t'aurois jamais aimée.

Nous parlons tous deux un langage nouveau pour nous ; un inſtinct ſecret

nous inſpire ſes images, & nous dicte ſes inflexions ; c'eſt l'idiome de l'amour, le même chez tous les peuples de la terre. Quand dans l'épiſode admirable de Didon.... Ecoute, Palmyre, tu n'as peut-être jamais lu l'Enéide ; qu'importe ? tu aimes, & ton cœur crée à chaque inſtant les penſées de Virgile & les hymnes d'Anacréon.

Oh, que cet amour donne d'énergie à mon ame ! jamais je ne me ſentis plus bienfaiſant, que lorſque j'oſai te mériter : jamais les hommes ne me furent ſi chers que lorſque j'approchai de l'inſtant où je devois les oublier dans tes bras : tu es vertueuſe parce que la nature t'a fait telle : je ſuis vertueux auſſi parce que tout ce qui t'aime doit te reſſembler.

Quelle époque, Palmyre, que la premiere année de notre union ! Ce n'eſt pas à ces vieillards de vingt ans, dont nos villes fourmillent, à calculer la fougue impétueuſe de nos plaiſirs : ce n'eſt point aux admirateurs de l'Aretin à juger du prix du pinceau de l'Albane ; nous ſuivons en nous aimant la douce

impulſion de la nature ; il eſt des inſtans où elle ſemble multiplier notre exiſtence, & anéantir l'univers devant nous.

Cependant ce délire a peu de durée, & ta vertu s'en conſole ſans peine : tu ſens que ces inſtans voluptueux ſont autant d'inſtans perdus pour le bonheur de tout ce qui nous environne.

Ta vertu !... je ne me dédis pas ; eh ! qu'eſt-ce que l'amour ſans elle ? Non, deux amans ſcélérats ne s'aiment pas.

Je me plais, Palmyre, à te donner les perfections de ton ſexe, & à ne t'en pas donner d'autres ; je me plais à croire que je te reſpecterai encore, lorſque mon ame embraſée ſuivra le déſordre de mes ſens ; je me plais à me perſuader que tu ſeras pour moi Julie ſans ſon crime, & Clariſſe ſans ſon opprobre.

La ſcene change, Palmyre, vous voilà mere ; un nouvel ordre de devoirs ſe développe pour nous ; par combien de titres vous m'allez devenir chere ! Je vous aimerai avec le même enthouſiaſme ; mais cet enthouſiaſme ſera réfléchi : j'adorois Palmyre par inſtinct ; depuis la

naiſſance d'un fils, je l'adore par inſtinct & par reconnoiſſance.

Reſpectable mere de famille, vous allez conſacrer à l'éducation de cet enfant, les momens ſereins que vous promet ma tendreſſe ; c'eſt le plus grand ouvrage qui vous reſte à faire ſur la terre ; que mon fils vous reſſemble, & vous avez aſſez vécu.

Vous allaiterez cet enfant, parce que vous êtes ſa mere ; parce qu'un uſage abſurde & cruel ne preſcrit pas contre la nature ; parce qu'il vaut mieux ſubir la pointe du ridicule que la pointe du remords.

Un mercenaire n'élevera pas cet enfant chéri ; ſi l'on gâtoit en lui l'ouvrage de la nature, il ne ſeroit plus votre fils ; ſi on le perfectionnoit, vous ceſſeriez d'être ſa mere.

Vous ferez développer de bonne heure en lui le germe de la loi naturelle ; il ne ſauroit apprendre trop tôt à ſe reſpecter, à ſuivre la douce impulſion qui l'entraîne vers ſes pareils, à placer Dieu entre lui & les hommes.

Je ſais que cet enfant ſera humain & ſenſible, tant qu'il n'aura pas d'autres maîtres que Palmyre & la nature ; mais le ſpectacle des hommes heureux peut dans la ſuite altérer en lui le ſentiment de la bienveillance ; il peut être heureux lui-même, & ſe faire une ame petite & cruelle ; vous multiplierez donc devant lui les tableaux des miſeres humaines ; les premieres larmes qu'il verſera à la vue des malheureux ſeront le gage de ſa vertu future, & la récompenſe de vos travaux. On enivroit à Sparte les eſclaves pour rendre les citoyens ſobres, & Palmyre fera entendre à ſon fils les cris de la douleur, & les imprécations du déſeſpoir, pour l'empêcher d'avoir l'orgueil des eſprits foibles, & la dureté des mauvais cœurs.

Il n'apprendra jamais tous ces riens pénibles & dangereux dont on accable l'enfance dans les villes, & qu'elle eſt trop heureuſe dans la ſuite d'oublier.

Il n'en ſera pas moins éclairé, quand ſon intelligence aura percé les enveloppes qui la renferment ; il aura un

eſprit juſte pour juger de ce qui eſt beau ; & un cœur ſenſible pour juger de ce qui eſt bon.

Palmyre, quelquefois je m'arracherai de vos bras, pour ſerrer entre les miens ce gage de votre amour & de vos vertus, & ce moment d'abſence ſera encore plus cher à votre cœur que nos plus tendres embraſſemens.

Palmyre n'aura point d'eſclaves, quand même nous habiterions le Nouveau-Monde ; il n'y a point de puiſſance ſur la terre qui puiſſe autoriſer l'eſclavage, & nous n'avons pas droit de tyranniſer des ſauvages, parce que leurs peres ont été égorgés par les nôtres.

Cependant comme nous ne pouvons établir l'égalité primitive ſur la terre, nous nous ferons ſervir par des hommes pauvres, mais honnêtes, qui n'obéiront ni à eux-mêmes, ni à leurs maîtres, mais à l'ordre ; & qui ſe croiront plus heureux au ſervice de Palmyre que dans l'indépendance.

Un époux, des enfans, une maiſon ;

voilà le monde entier pour Palmyre ; vous verrez peu le reſte des hommes. Que vous importe ce tourbillon d'acteurs, nommés la ſociété, qui ſe tourmentent péniblement pour ne rien faire ; qui varient leurs maſques, pour varier leurs plaiſirs, & qui n'ont plus d'exiſtence quand ils n'ont plus de rôle à jouer ? Pour vous, tous vos momens ſont déſormais remplis ; vous êtes mere.

Cependant vos vertus ſeront toutes ſans éclat ; elles ne trouveront point de Pline pour les rendre célebres, ou de Trajan pour les récompenſer ; mais elles n'en ſeront pas moins ſublimes. Ce doux frémiſſement qu'excite une bonne action dans un cœur bien né, vaut bien le ſuffrage de l'univers.

La nature m'a conduit entre les bras de Palmyre ; & Palmyre me ramene à la nature. -- Le livre que j'oſe lui dédier n'eſt que l'expreſſion vive de ſes ſentimens ; quelquefois nous parlerons enſemble de ces nœuds ſublimes qui uniſſent la grande famille de l'univers ; & quand même cet ouvrage ne ſeroit

pas écrit, nous le ferions dans nos entretiens.

Sûr du ſuffrage de Palmyre, j'attendrai ſans impatience & ſans dédain le jugement du public; les applaudiſſemens de quelques ames honnêtes feront treſſaillir mon ame ſenſible; leurs larmes me flatteront encore davantage.

Si quelqu'ennemi du genre humain exhale ſur cet ouvrage le poiſon que ſon ame renferme, ô Palmyre! je me jetterai entre tes bras, & je dirai en t'embraſſant: la nature n'eſt pas bleſſée.

On m'accuſera peut-être de préſomption; mais avec les ſentimens qui me guident, il eſt des momens où j'oſe me flatter de n'avoir d'ennemis que ceux de la nature.

Si ſes ennemis ſe préſentoient devant moi, je ne fuirois point leur rencontre; mais je leur parlerois de Palmyre, & le ſtylet de la ſatyre s'échapperoit de leurs mains; je les expoſerois à ſes regards, & ils ſeroient déſarmés.

Il faut toujours finir par ſuivre la nature, & par adorer Palmyre.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

SUR L'ESPRIT DANS LEQUEL CET OUVRAGE EST COMPOSÉ.

LORSQUE cette édition originale de mon ouvrage paroîtra à la lumiere, je ne ſerai plus : ainſi affranchi de l'eſclavage des opinions humaines, à l'abri de tout ſoupçon d'intérêt, & n'ayant beſoin de flatter ni l'homme puiſſant, ni l'homme de génie, je vais dire la vérité à mes concitoyens ; j'ai droit, ſinon par mes talens, du moins par mon enthouſiaſme pour la vertu, à la haine des ennemis de la nature & au ſuffrage des philoſophes.

Au reſte, ma plume n'aſpire point à la liberté, pour ſe dévouer au cyniſme : j'ai trop de reſpect pour l'Être ſuprême pour le braver au moment où il m'ap-

pelle dans ſon ſein : j'aime trop les hommes pour leur laiſſer un teſtament de mort qui les engage à flétrir ma mémoire.

Fidele à mes principes philoſophiques, je parlerai aux générations à naître, comme j'ai parlé à mes contemporains.

Voici en peu de mots l'hiſtoire de mes premieres idées, & on me pardonnera, ſans doute, ſi j'adopte un moment l'égoïſme de Montagne; il n'y a plus de préſomption au-delà de la tombe: comment ſerois-je vain de l'eſtime des hommes, puiſque je ne ſuis plus à portée d'en jouir ?

Dès que ma penſée reſſerrée dans les langes de l'enfance commença à ſe développer, je ſentis que puiſque j'exiſtois, j'avois des droits pour demander à la nature d'être heureux.

Mais mon bonheur étant néceſſairement lié avec celui des êtres qui m'environnoient, je conclus qu'il devoit repoſer ſur la baſe de la morale.

J'étudiai

J'étudiai donc la morale de toutes les nations dignes par leurs lumieres de fixer mes regards : mais je m'apperçus que quoique par-tout les principes fuſſent les mêmes, on varioit étrangement ſur les réſultats, & je l'attribuai à la vanité de la plupart des législateurs, qui ſemblent avoir ſongé à créer des ſectes plutôt qu'à faire des hommes.

Tous les philoſophes ſe ſervoient du droit naturel, comme d'une clef, pour expliquer les énigmes de la morale, & preſque perſonne ne s'accordoit ſur l'origine de ce droit naturel : les uns le faiſoient dériver de la volonté de Dieu manifeſtée à des hommes ; les autres d'un état de nature antérieur à la ſociété ; le théologien coupoit le nœud gordien, mais le philoſophe ne le dénouoit pas.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques vérités éparſes dans les immenſes diſſertations des Puffendorff, des Cumberland, des Wolff & des Burlamaqui ; mais ces vérités ne forment point une chaîne, & l'Europe demandoit un traité

élémentaire qui rectifiât ces hommes célebres, & qui les fît oublier.

Je ne me flatte point de donner cette morale élémentaire ; mon génie eſt trop foible pour exécuter le plus hardi des édifices : mais du moins j'ai montré de loin la route à des penſeurs plus hardis & à des plumes plus éloquentes ; mon livre ne ſera, ſi l'on veut, que de ſimples mémoires, ſur leſquels un Platon des ſiecles à venir écrira en grand l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Depuis un demi-ſiecle, il paroît s'être formé une heureuſe révolution dans l'eſprit national : l'attention des philoſophes s'eſt tournée vers les objets les plus ſublimes : on a abandonné aux raiſonneurs les ſubtilités de l'ontologie & les énigmes de la métaphyſique, & on s'eſt borné à étudier en grand, Dieu, l'homme & la nature.

Qui le croiroit ? cette philoſophie ſublime s'eſt introduite juſques dans le droit des gens : on cite les grands légiſlateurs de la morale dans les querelles

des puiſſances de l'Europe ; on s'appuie de leur ſuffrage, dans ces traités de paix, qu'on n'obſerve, que tant qu'on eſt dans l'impuiſſance de les rompre, & dans ces manifeſtes qui ordinairement atteſtent moins l'humanité des rois que leurs parjures.

La chaîne qui lie les états aux états n'eſt pas d'une autre nature que celle qui lie l'homme à l'homme ; c'eſt une vérité que les tyrans de l'eſpece humaine ne peuvent cacher ni à eux-mêmes, ni à leurs victimes : auſſi lorſque les peuples gémiſſent des querelles de leurs rois, que les villes les plus floriſſantes deviennent des déſerts, que les empires ſe renverſent les uns ſur les autres, & détruiſent pour être détruits à leur tour, on dit toujours aux nations qu'on ne cherche qu'à les réunir, & à en faire une ſeule famille. Les légiſlateurs conduiſent les hommes à la nature, comme le farouche Sylla conduiſoit les Romains à la liberté.

Le code naturel ſeroit utile aux hom-

mes, ſi la politique étoit née chez ce ſauvage robuſte, qui ſe croit ſupérieur à tous les êtres que ſes fleches peuvent atteindre; chez cet uſurpateur adroit qui arme entr'elles les paſſions de ſes ſujets, pour faire ſervir leur foibleſſe au maintien de ſon deſpotiſme; chez ce conquérant altier qui prend le bruit pour la gloire, & les ravages de la terre pour l'empreinte immortelle de ſa grandeur. Non, la politique a pris naiſſance chez le ſage qui chercha à réprimer ces deſtructeurs du genre humain; il ne conſulta que ſon cœur pour établir ſa nouvelle législation; & le code qui en réſulta vaut bien les inſtitutions de Juſtinien & les loix des douze tables.

Mais l'homme n'eſt pas toujours à portée d'entendre les oracles qui partent de ſon cœur; ſouvent à force de le contredire, il l'oblige à ſe taire.

L'Europe entiere eſt policée; mais plus la ſociété s'agrandit, plus le cercle de la bienveillance s'étend, & par conſéquent plus l'humanité s'altere;

c'eſt ainſi qu'on remarque dans les arts, que plus il y a de littérateurs dans une nation, moins il s'y trouve d'hommes de génie.

La voix des paſſions contribue encore à étouffer la voix du cœur. Comment le ſouverain qui veut uſurper, le fourbe qui veut trahir, le fanatique qui veut détruire, replieront-ils leur ame ſur elle-même, & ſuivront-ils ſes douces impulſions ? Quand l'intérêt veille dans notre cœur, il y annonce le ſommeil de la nature.

Le dirai-je encore ? A force d'envelopper des ténebres de la métaphyſique les notions du juſte & de l'injuſte, quelques philoſophes les ont preſque fait diſparoître. On en eſt venu à diſcuter ſi nous avions le ſentiment du bien & du mal moral, comme on diſcute chez les diſciples de Leibnitz, l'exiſtence des monades.

Il eſt donc néceſſaire que la ſaine philoſophie écarte le voile qui ſemble envelopper la nature. Puiſſe-t-elle un

jour faire pour le monde moral ce que l'auteur de la gravitation a fait pour le monde phyſique !

Pour former l'ouvrage que je demande, dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, il me ſemble qu'on devroit s'y prendre ainſi : -- Il faudroit d'abord interroger la nature dans le ſilence des paſſions, attendre ſes oracles ſans les ſuppoſer, & devenir cent fois ſon obſervateur pour mériter d'être une fois ſon interprete.

Il faudroit enſuite dévorer ces ouvrages immenſes qu'on a fait ſur l'homme & ſur la nature ; lire des livres ennuyeux pour les oublier, des livres abſurdes pour avoir droit de les mépriſer, & des livres dangereux pour avoir celui de les réfuter.

Il ſeroit inutile d'emprunter le frivole échafaudage des ſophiſtes pour les réfuter ; ſi la critique n'eſt pas conciſe & lumineuſe, l'auteur n'a point travaillé par impulſion de la nature, il ne mérite point de travailler pour elle.

Il faudroit laiſſer entrevoir la marche géométrique de ſon eſprit, mais éviter le ſtyle froid & aride des géometres. On doit moins s'attacher à convaincre l'eſprit qu'à perſuader le cœur ; s'il étoit poſſible que la lecture de quelques chapitres fît verſer ces larmes délicieuſes qui caractériſent également l'honnêteté d'un ouvrage, & celle de ſes lecteurs, l'objet du philoſophe ſeroit rempli par ce triomphe ſublime de la nature.

On pourroit faire d'énormes volumes ſur la Philoſophie de la nature : mais pourquoi imiter les juriſconſultes d'Allemagne, qu'on s'occupe à réfuter ? Il faut travailler plus long-tems qu'eux afin d'être plus courts, & chercher à être eſtimé des hommes, plutôt qu'à être cité des gens de lettres.

Je deſirerois fort qu'on ne prît pas ce plan pour l'apologie de ce traité ; je n'ai point coloré mon tableau, avant d'en avoir eſquiſſé le deſſin ; je n'ai point imité la Motte, qui ne compoſoit ſa

poétique que pour ſervir d'excuſe à ſes ouvrages.

On s'appercevra en parcourant ce traité, que je n'ai point cherché à ſurcharger la littérature d'un livre inutile; j'ai effleuré pluſieurs queſtions oiſeuſes qu'on avoit approfondies, & j'ai tenté d'approfondir pluſieurs queſtions importantes qu'on avoit effleurées.

Souvent c'eſt l'intérêt actuel des hommes qui m'a fait multiplier mes recherches; ainſi dans l'article du fanatiſme je n'ai dit que deux mots du maſſacre de la Saint Barthelemi, qui, grace à nos mœurs, n'a trouvé dans ce ſiecle que deux apologiſtes, tandis que je me ſuis étendu ſur la conſpiration générale des nations contre les Juifs, parce que la politique ſemble n'avoir pas encore oſé décider ſi un Juif eſt un homme.

Quand j'ai jeté les premiers matériaux de cet ouvrage, je ne voyois point encore juſqu'où le fil analytique de la philoſophie me conduiroit; maintenant que les trois premieres parties ſont

achevées, je frémis d'avoir oſé faire un pas dans cette immenſe carriere ; je ſens en ce moment le beſoin que j'ai d'indulgence, & ſi j'emploie le reſte de ma vie à perfectionner *la Philoſophie de la nature*, je croirai, encore ſur le bord de la tombe, n'avoir fait que la mériter.

Je n'oſe parler du ſtyle de cet écrit ; j'ai tenté de l'éloigner également de la ſéchereſſe du diſſertateur, & de l'emphaſe du déclamateur. Mon but eſt rempli, ſi on me lit ; car alors je ſerai utile.

On ſe partagera ſans doute ſur les contes philoſophiques qui ſont répandus dans ce traité. Les perſonnes qui ne jugent que par la froide raiſon, trouveront mauvais qu'on en ait fait uſage ; celles qui jugent par le ſentiment, regretteront peut-être que toute ma morale ne ſoit pas en contes.

Que je me ſois trompé ou non ſur la maniere dont cet ouvrage devoit être écrit, peu importe, ſans doute, aux gens de bien pour qui je l'ai compoſé ;

on me ſaura toujours quelque gré de n'avoir adopté ni le plan, ni le ſtyle de perſonne, & ſur-tout d'avoir été le premier qui ait tenté d'appliquer la philoſophie à la morale, d'établir des principes pour juger des cultes que les hommes ont inventés, & de faire dériver de la nature nos rapports avec Dieu, nos loix ſociales & la chaîne de nos devoirs.

La Philoſophie de la nature ſera diviſée en quatre parties.

La premiere, ſous le nom de Principes, eſt deſtinée à jeter quelques lumieres ſur la nature, à réconcilier la philoſophie avec l'homme de bien qui n'a pas le courage de penſer d'après lui-même, & poſer les fondemens de la morale.

C'eſt dans cette partie qu'on a jeté quelques idées ſur des queſtions de ſimple théorie qui ne ſont que du reſſort des philoſophes: on les a expoſées avec un ſcepticiſme qui ſeul peut en faire pardonner la hardieſſe: on eſt

intimément convaincu que le droit de traiter des matieres, qui tiennent à l'eſſence des êtres, ſuppoſe une connoiſſance profonde de tous les myſteres de la nature : le ſage doit attendre pour les diſcuter que l'étude & la vieilleſſe aient blanchi ſes cheveux, & dans une ſcience ſi inacceſſible à nos regards ce ne ſeroit pas trop de ſoixante ans de travaux pour acheter le droit d'établir quelques conjectures.

La ſeconde partie, ſous le nom de l'HOMME SEUL, renfermera nos connoiſſances ſur l'homme phyſique, & les moyens de fonder ſur la baſe de la nature l'édifice de notre félicité.

La troiſieme aura pour titre DIEU ET L'HOMME : c'eſt l'hiſtoire du théiſme & ſon apologie.

Enfin, j'examinerai dans la quatrieme partie, ſous le nom de l'HOMME avec l'HOMME, les rapports de l'individu avec la ſociété : le labyrinthe immenſe marqué par les erreurs de tant de grands hommes, & dont je ne puis me tirer

moi-même, ſi je n'ai le courage de Théſée dans le cœur, & entre les mains le fil de la nature.

Si jamais la philoſophie fut néceſſaire à quelqu'auteur, c'eſt ſans doute à celui qui écrit ſur la nature : j'ai donc mis à cet ouvrage le titre qui lui convient, & c'eſt peut-être montrer quelque courage.

On a comparé la philoſophie à une eau corroſive qui mord d'abord ſur les préjugés & qui finit par attaquer les vérités éternelles de la morale. C'eſt dans cette eau que tremperent ſouvent leur plume Spinoſa, Bayle, Freret & la Mettrie. On verra par le ſoin que j'ai pris pour détruire leurs ſophiſmes, ſi j'ai eu deſſein de les imiter.

Oui, je ſerai pacifique parce que je ſerai philoſophe : eh ! comment ſortirai-je des bornes de la modération ? C'eſt l'aimable & douce nature dont j'interprete les loix : pour la peindre il faut l'imiter.

Dans le nombre infini de ſectaires avec qui j'ai été obligé de vivre, j'en

ai vu beaucoup plus de dupes que de frippons. Un philoſophe fait preſſentir dans la nature une vérité nouvelle, & un théologien le réfute : tous les deux peuvent être de bonne-foi; l'un écrit avec hardieſſe, parce qu'il croit tous les hommes dignes de le lire; l'autre s'éleve contre lui, parce qu'il croit tous les philoſophes dangereux. Le ſeul coupable eſt celui qui dit des injures.

Je n'ai jamais oublié que le flambeau de la vérité devoit être préſenté aux hommes avec beaucoup de circonſpection, à cauſe de la foibleſſe de leur vue. Voilà pourquoi j'ai reſpecté juſqu'à ces erreurs douces qui nous conduiſent, le bandeau ſur les yeux, à la félicité. Le ſage a trompé quelquefois la terre pour mériter des autels. Il n'y a que le fanatique ſombre & attrabilaire qui nous égare, pour nous rendre malheureux; c'eſt ſur lui qu'il faut tourner le flambeau de la philoſophie, s'en ſervir pour l'éclairer s'il n'eſt que foible; & s'il eſt méchant par caractere & par ſyſtême, l'employer pour le brûler.

Je me fais gloire d'être en ſociété avec Dieu. Je regarde ſans ceſſe la religion comme le plus beau préſent que le ciel ait fait à la terre; & il réſulte de mes principes qu'on n'eſt pas ſtupide parce qu'on a un culte, & que de toutes les erreurs ſur la divinité, la plus dangereuſe eſt l'indifférence.

Si cet aveu ne ſuffiſoit pas pour me faire pardonner mon hiſtoire du théiſme, j'ajouterois encore que la religion dont ma patrie s'honore n'entre pas comme une partie eſſentielle, dans le plan de mon ouvrage. Je me contente de laiſſer entrevoir à l'Europe combien ſon culte a d'affinité avec celui de la nature. Pour le reſte de la terre, il peut calculer combien ceux qu'il a adoptés s'en éloignent.

J'ai parlé de la liberté des peuples, mais ſans dégrader ma penſée, & ſans offenſer les gouvernemens.

J'ai traité des mœurs, mais ma plume a toujours été auſſi circonſpecte que mon imagination. La pudeur eſt un des plus beaux préſens que la nature ait fait à

l'homme, & j'ai tâché de la peindre ſans la faire rougir.

En un mot, j'ai écrit pour l'homme de bien de toutes les ſectes (ſi toutefois l'homme de bien eſt de quelque ſecte) ; j'ai conſulté ſon ame, j'ai ambitionné ſon ſuffrage, & le but de mon travail en ſera la récompenſe.

Je ne demande qu'une grace aux puiſſances de l'Europe, c'eſt de ne point me faire juger par leurs inquiſiteurs, ſoit qu'ils ſoient prêtres, ſoit qu'ils ſoient hommes de loi. Je ſens combien il ſeroit aiſé d'empoiſonner mon livre, ſi on vouloit me trouver coupable, & sûrement les membres d'une inquiſition n'attendront pas qu'ils m'aient lu, pour me trouver coupable.

Parmi les autres claſſes de la ſociété, qui oſera me condamner ? J'apprends aux riches que leur intérêt n'eſt pas d'écraſer la terre. Je prouve à l'indigent que l'opulence conſiſte à rétrécir le cercle de ſes beſoins. Je triple les chaînes heureuſes qui lient le pere à ſes fils

& l'épouſe à l'époux. Je dis au roi : *veille toujours pour faire toujours des heureux ;* & aux peuples : *adorez vos rois quand ils veillent, & reſpectez-les encore dans leur ſommeil.*

S'il eſt un homme de bien ſur la terre dont j'aie contriſté l'ame, j'atteſte la vérité éternelle, au ſein de qui je réſiderai, quand cet ouvrage ſera public, que mes intentions furent pures & droites. Dans la carriere immenſe que j'ai parcourue, il y a des objets que j'ai pu voir mal, mais sûrement il n'y en a point ſur lequel j'aie cherché à en impoſer.

Je m'arrête pour ne pas faire croire que j'ai beſoin d'apologie.

BRITISH
11 SE75
MUSEUM



Qui es-tu pour maudire Narſes ?-
Je ſuis Beliſaire

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES
ET
HYPOTHESES
SOIT
SUR LA PHILOSOPHIE
SOIT
SUR LA NATURE.

BRITISH MUSEUM

DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

LIVRE I.

DE LA NATURE.

PRINCIPES.

Je voudrois commencer mon ouvrage par des axiomes, & je me vois contraint de le commencer par des conjectures.

Qu'eſt-ce que la Nature ? voilà la premiere énigme que la philoſophie a beſoin de deviner, quand elle veut calculer les rapports qui lient entr'eux les êtres intelligens.

Heureuſement ce livre ſera court : je n'ai qu'un détroit à traverſer ſans bouſſole : dès que je ſerai en pleine mer, je retrouverai mon aſtronomie, mon pilote & mes étoiles.

Quelques perſonnes accoutumées à lire mal

PARTIE I.

ou à empoiſonner les ouvrages philoſophiques qu'elles liſent, ont pris ces modeſtes hypotheſes ſur la nature pour des germes d'athéiſme ; quelqu'abſurde que ſoit cette imputation, je ne lui donnerai point de l'appui par un coupable ſilence : il n'exiſte aucune bonne légiſlation ſans l'intervention d'un être ſuprême. Cette vérité éternelle eſt gravée dans mon cœur, & aucun ſophiſme ne pourra l'anéantir. Ma perſuaſion à cet égard eſt telle, que s'il ſe trouvoit un ſeul lecteur de bonne foi qui crut que ce commencement de mon ouvrage fût un piege tendu à ſa crédulité, j'aimerois mieux le livrer moi-même aux flammes que d'être, ſans le ſavoir, un des patriarches de l'Athéiſme.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques philosophes qui ont écrit sur la Nature.

PRINCIPES.

PLUSIEURS écrivains ont avant moi traité de la nature : les uns vouloient être utiles, les autres n'aſpiroient qu'à être célebres.

Parmi les livres de ce genre, faits pour rendre à jamais reſpectable le nom de philoſophe, nous devons regretter particuliérement un traité de Xénophane intitulé *de la Nature*, & brûlé dans l'incendie de la bibliotheque des Ptolomées ; c'eſt ce Xénophane, fondateur de l'Eléatiſme, qui parla de Dieu d'une maniere ſublime avant Platon, qui oſa, en rendant juſtice au génie d'Homere & d'Héſiode, critiquer leur abſurde théogonie, & qui lorſque la phyſique étoit à peine à ſon berceau, éclaira les Grecs ſur la vraie combinaiſon des élémens ſecondaires, ſur le ſéjour primitif de la mer au-deſſus de notre globe & ſur la pluralité des mondes.

PARTIE I.

La Chine de ſon côté a perdu un livre d'un diſciple de Cong-fut-ſée, ayant le même titre que celui de Xénophane, & deſtiné par ſon auteur à entr'ouvrir le rideau, derriere lequel ſe cache la nature, quand elle organiſe les êtres.

Il ne nous reſte de l'antiquité ſur cette matiere ſublime que l'ouvrage fameux de Lucrece ſur la *nature des êtres*, monument de génie qui fit ſoupçonner à Rome qu'elle pouvoit aſpirer à une autre gloire qu'à celle d'enchaîner la terre, & le ſeul des poëmes qui ait mérité d'être cité & réfuté par des philoſophes.

Malheureuſement pour la gloire de Lucrece, ce poëme anéantit tous les liens qui uniſſent l'homme à Dieu & l'homme à l'homme; & l'ame ſenſible & honnête regrette qu'un des plus beaux génies de l'antiquité ne ſe ſoit permis d'interpréter la nature que pour corrompre ſes oracles, ait proſtitué ſa plume immortelle à écrire contre l'immortalité, & n'ait établi

pour baſe de la vertu que l'athéiſme abſolu de Diagoras, ou les dieux frivoles des intermondes d'Epicure. PRINCIPES.

Il y a loin du poëme de Lucrece à un livre connu en Allemagne ſous le nom de *Catena aurea*, ou *Chaîne d'or*, & chez nous ſous celui de *Théorie de la nature*; malgré les vingts éditions latines de l'ouvrage allemand & les éloges des enthouſiaſtes de l'alchymie, ce n'eſt qu'un expoſé en langue hiéroglyphique des principes néceſſaires pour parvenir non à la nature, mais à la chimere du grand œuvre.

Tandis que les diſciples de Paracelſe multiplioient en Allemagne les éditions de la *chaîne d'or*, un philoſophe célebre jetoit en France quelques idées ſur *l'interprétation de la nature*, faites pour germer dans toutes les têtes penſantes; ſi le public alors ne les accueillit pas, c'eſt peut-être parce qu'il ſe vit tranſporté dans un monde nouveau, ſans y avoir été préparé par des ouvrages intermédiaires. Ce petit livre renferme en cinquante pages plus

PARTIE I.

de principes qu'il n'y en a dans toutes les œuvres de Malebranche : c'eſt là qu'on apprend aux hommes à ſyſtême à eſtimer la ſcience des faits, & aux manœuvres de la philoſophie à reſpecter le génie, lors même qu'il s'égare en vains ſyſtêmes : c'eſt là qu'on prouve que le tâtonnement de la philoſophie rationnelle a fait autant de bien au monde que la marche sûre, mais lente, de la philoſophie expérimentale : c'eſt là qu'on prémunit contre le danger de former des méthodes excluſives, de s'abandonner aux conjectures de l'analogie, & de plier les vérités reconnues à de frivoles hypotheſes : c'eſt là qu'on donne l'art de concilier les phénomenes contradictoires, de les enchaîner pour deviner l'ordonnance générale des êtres, & de regarder la réflexion, unie à l'expérience, comme ce levier avec lequel Archimede propoſoit de remuer l'univers.

Le *code de la nature* ſuivit de près ſon *interprétation* ; il étoit tout ſimple en effet que l'édifice fût élevé après la conſtruction de l'échafaud.

L'ingénieux auteur de cette nouvelle législation a pour but de chercher une ſituation, dans laquelle l'homme ſoit auſſi heureux & auſſi bienfaiſant qu'il peut l'être, & cette ſituation il la trouve dans un gouvernement où il n'y auroit point de propriété ; mais d'abord quand un citoyen n'a rien en propre, il lui eſt aſſez difficile d'exercer la bienfaiſance : de plus il falloit compoſer un code de la nature pour ſe rendre utile aux hommes en ſociété, & non pour inſtituer une nouvelle république de Platon à l'uſage de quelques gens de bien viſionnaires.

On s'eſt étonné auſſi à la lecture de ce petit ouvrage, de quelques principes dont toute l'éloquence de l'auteur ne ſauroit pallier la fauſſeté : ces principes ſont, par exemple, que l'homme naiſſant eſt dans une indifférence totale même pour ſa propre exiſtence (*); que le mal phyſique n'exiſte pas (**); que le mal moral

(*) *Code de la nature*. édition de 1755, page 20.
(**) *Ibid.* page 125.

PARTIE I.

n'eſt rien pour la providence (*); & que l'avarice eſt le ſeul vice de l'univers (**).

Le dirai-je encore? ce qui a empêché le public d'applaudir au légiſlateur de la nature, c'eſt que ſon livre n'eſt qu'une apologie déguiſée de la *Baſiliade;* & la chûte du poëme épique en proſe a entraîné celle du panégyrique.

Malgré tous ces défauts, il y a dans le code *de la nature*, auſſi-bien que dans ſon *interprétation*, une foule d'idées neuves & de principes vraiment philoſophiques qu'on chercheroit vainement dans beaucoup d'ouvrages contemporains dont le ſuccès n'eſt point conteſté; mais c'eſt à la poſtérité à peſer dans ſes balances impartiales & nos critiques & nos éloges.

Pendant que l'immortel Diderot ſoulevoit dans Paris un coin du rideau derriere lequel travaille la nature, un Anglois plus connu en

(*) *Ibid.* page 153.

(**) *Ibid.* page 29.

France par les louanges que lui ont donné ſes compatriotes que par ſes ouvrages, le profeſſeur Huchetſon publioit à Dublin ſon *ſyſtême de philoſophie morale*, ouvrage plein de ſens, mais qui n'ajoutant rien à la maſſe des idées reçues ſur les rapports des êtres, ne ſauroit faire époque dans l'hiſtoire de la nature.

Il n'y a dans ce *ſyſtême de philoſophie morale*, ni ſyſtême, ni philoſophie, ni vues neuves ſur la morale : l'unique idée qui ſemble appartenir à ſon auteur, eſt ſon analyſe de l'inſtinct moral : il eſt vrai que le parti ingénieux qu'il en tire prouve ce qu'il auroit pu faire en ce genre, s'il s'étoit moins défié de ſon génie, & qu'il eût tenté d'interpréter le livre ſublime de la nature, au lieu de compiler Grotius, Puffendorff, Cumberland & Burlamaqui (*).

(*) La traduction d'Huchetſon parut en France la même année que mon ouvrage, & l'accueil dont le public honora mes foibles eſſais engagea le libraire du *ſyſtême* à le faire reparoître déguiſé ſous le titre de *Phi-*

PARTIE I.

En 1761 parut en Hollande une eſpece de roman philoſophique ſous le titre de la *nature* : ouvrage d'un homme d'eſprit, mais qui annonce plus le deſſein de paroître ſingulier que celui d'être vrai. Les cinq volumes in-8° dont il eſt compoſé ne ſont deſtinés qu'à développer deux vérités, & trois ou quatre paradoxes.

Le premier volume, le ſeul qui ſoit connu en Europe, traite de l'équilibre du bien & du mal ; l'auteur plie tous les faits & tous les raiſonnemens à ſon ſyſtême, ſuivant l'uſage de tous les faiſeurs de ſyſtême : mais quelqu'effort qu'il faſſe pour ſoulever le baſſin du mal, ce baſſin reſte dane ſa poſition naturelle, & ſon poids continue à écraſer l'univers.

Le ſecond eſt deſtiné à mettre dans le plus grand jour une vérité très-importante : c'eſt que les attributs que nous donnons à Dieu ne déſignent point ſa nature, mais ſeulement

loſophie naturelle ; perſonne ne fut la dupe de cette manœuvre typographique, & le libraire obligé de garder ſa *philoſophie naturelle* fut réduit à s'indemniſer en vendant la *Philoſophie de la nature*.

notre ignorance ; je regrette cependant que l'auteur, au lieu de s'égarer froidement dans de vagues diſcuſſions de métaphyſique, n'ait pas cherché à expoſer les ſuites affreuſes qu'a entraîné cet anthropomorphiſme. Il falloit diſcuter en dix pages, ſi les théologiens de toutes les religions ont bien fait de charger Dieu de leurs propres attributs, & employer le reſte du livre à éclairer les manœuvres du fanatiſme, de ce fanatiſme qui a cherché à conſacrer ſon orgueil, ſa bizarrerie & ſon intolérance en les diviniſant, & qui n'a ſongé qu'à tourmenter ſes propres victimes, en les immolant ſur les autels d'un Dieu anthropophage. PRINCIPES.

Le troiſieme volume *de la nature* traite de l'origine du monde, de ſon antiquité, de ſes bornes & de ſa durée : vaſte matiere de conjectures qui a fait déraiſonner juſqu'ici tous les philoſophes, qui ont plus cherché à étonner les hommes qu'à les inſtruire : je ſerai peut-être auſſi entraîné par la chaîne de mes idées

PARTIE I.

à expoſer mes doutes ſur ce ſujet : mais du moins ce ne ſeront que des doutes, & encore ſeront-ils renfermés en quelques pages.

Je trouve dans le quatrieme volume une idée heureuſe à laquelle l'ingénieux auteur a donné tout ſon développement ; il s'agit de l'animalité des êtres : le philoſophe examine la grande échelle de la nature depuis l'homme juſqu'à l'atôme ; il prouve que tout ce qui exiſte ſur ce globe eſt une partie de la matiere animée, & que les formes diverſes ſous leſquelles les corps ſe préſentent à nos yeux, la variété de leur organiſation & leurs différentes manieres de ſe nourrir, de s'accroître & de multiplier, ne nous autoriſent point à leur ravir l'animalité : ces principes conduiſent à des remarques ſur l'intelligence des plantes, ſur la ſenſibilité des foſſiles & ſur les facultés des élémens ; le livre eſt terminé par des conjectures ſur l'animalité de notre globe & des corps céleſtes qui l'environnent : il eſt difficile d'admettre toutes les hypotheſes

de ce volume, mais il le ſeroit encore plus de les réfuter.

PRINCIPES.

Le dernier tome du livre de *la nature* ſert à développer une des plus ſingulieres rêveries qui ait encore paſſé par la tête des philoſophes; on ſuppoſe que la nature s'occupe dans l'atelier du globe à faire ſans ceſſe des ébauches de l'homme, & à les perfectionner; ainſi, parce qu'il y a parmi les foſſiles des pierres qui repréſentent un cerveau, un ſein, & les organes générateurs des deux ſexes, on les regarde comme l'aprentiſſage de la nature qui s'eſt eſſayée à produire la tête hardie de Monteſquieu, la gorge de Cléopatre, & l'hermaphrodiſme parfait de Tirésias.

Comme les premiers eſſais ne répondent jamais à l'attente de l'artiſte, la nature qui n'eſt pas contente du moule des foſſiles, forme celui des plantes; elle donne aux végétaux notre ſtructure intérieure, notre ſenſibilité, notre tranſpiration, notre ſommeil & nos maladies : elle s'amuſe même, pour qu'on ne

PARTIE I.

doute pas de ſes vues, à tailler des champignons en hommes & des mandragores en femmes.

On s'imagine bien que le type humain ſe perfectionne en paſſant des plantes aux animaux : en effet, comment ſe refuſer à admettre le ſyſtême de notre philoſophe, quand on voit dans les Indes des ſerpens qui portent ſur leur dos des maſques de tête humaine, & dans les fleuves d'Afrique des carpes qui ſont antropomorphes ?

S'il n'y avoit pas dans ce volume *de la nature* une marche philoſophique par principes & par corollaires, un appareil d'érudition phyſique & des planches d'hiſtoire naturelle, on ſeroit tenté de croire que l'auteur a voulu reſſuſciter les contes des Fées, les voyages de Gulliver, ou le roman de Micromégas.

Enfin, quelques mois après l'impreſſion de la *philoſophie de la nature* parut le *ſyſtême*, ouvrage de l'imaagination la plus exaltée comme de la plume la plus licentieuſe, & le monument

le

le plus hardi que l'effronterie cynique ait érigé en faveur de l'athéiſme & de la doctrine de l'anéantiſſement. PRINCIPES.

L'athée qui, ſous le maſque du traducteur du Taſſe, a ainſi traveſti la nature en ſyſtême, ſe propoſe dans ſon livre d'anéantir l'homme, lorſque ſes organes ſe décompoſent, de ſubſtituer à Dieu qu'il détrône, de vaines idées d'ordre & d'harmonie, & de faire dériver le code ſocial du dogme deſtructeur de la fatalité.

Ce n'eſt point ici le lieu de venger Dieu, la nature & les philoſophes, des ſophiſmes criminels du nouveau Diagoras; l'occaſion s'en préſentera ſouvent dans le cours de cet ouvrage, & je la ſaiſirai toutes les fois que je pourrai dire la vérité ſans faire de ſatyres.

CHAPITRE II.

DE L'OPINION PHILOSOPHIQUE, QUE LES CORPS N'EXISTENT PAS.

PARTIE I.

CE fut une ſinguliere rumeur dans le monde littéraire, quand des philoſophes dont la tête étoit bien organiſée, deſcendirent dans l'arene, & vinrent, le ſophiſme & le dilemme en main, défier tous les êtres qui raiſonnent, de leur prouver qu'il exiſte quelque choſe dans la nature.

On crut d'abord n'être que ſpectateur d'une ſcene de comédie. On regarda les nouveaux athletes comme des charlatans adroits qui vouloient étonner, par les tours de force de leur dialectique; & on ne s'empreſſa pas plus à leur répondre, qu'à réfuter les écrivains qui ont fait l'éloge de la fievre, ou qui ont dit que l'inſtant de notre mort étoit une jouiſſance, ou qui ont écrit que la nature s'eſſayoit à faire l'homme, en développant le germe d'une mandragore.

PRINCIPES.

Dans la ſuite, de bons eſprits examinerent la perſonne de ces ſophiſtes & leurs objections : ils virent qu'ils n'étoient ni en délire ni en gaieté, & ils craignirent de ſe meſurer avec des hommes qu'on ne pouvoit combattre raiſonnablement qu'avec la logique des épigrammes.

Il eſt certain que Zenon d'Elée a ſoutenu ſérieuſement qu'il n'y a rien dans l'univers (*); Pyrhon, par ſon doute univerſel, ajouta de nouvelles preuves à ce ſophiſme (**); & de nos jours l'évêque de Cloyne a réduit les rêveries de Zenon & de Pyrhon en ſyſtême (†).

Je me figure qu'un enthouſiaſte de Berkeley expoſeroit ainſi ſes idées à des têtes métaphyſiciennes, pour les renverſer.

" Mes amis, vous êtes environnés de phi-

(*) *Si protagoræ credo, nihil in rerum natura eſt niſi dubium ; ſi Nauſiphani, hoc unum certum eſt nihil eſſe certi ; ſi Parmenidi, nihil eſt præter unum ; ſi Zenoni, ne unum quidem.* Senec. Epiſtol. LXXXVIII.

(**) *Diog. Laert.* lib. IX.

(†) *Entretiens d'Hylas & de Philonoüs.*

„ loſophes empiriques qui vous diſent : venez
„ à moi; je ſuis initié dans tous les myſteres
„ de la nature; mon cerveau eſt une Ency-
„ clopédie, & il renferme des remedes infail-
„ libles pour vous guérir de votre ignorance.

» Juſqu'ici vous avez cru ſur leur foi & ſur
» le rapport de vos ſens, qu'il exiſtoit des
» corps : cette croyance eſt le plus grand des
» préjugés : tout philoſophe dogmatiſte eſt ou
» ſtupide ou fripon; quelquefois il eſt l'un &
» l'autre.

» Pour le rapport des ſens, il eſt abſolument
» infidele : ils vous diſent que la chaleur, l'odeur
» & la couleur ſont dans les objets ; & ce ne
» ſont que des modifications de votre ame.
» Cette illuſion perpétuelle de vos organes eſt
» démontrée, ſi pourtant quelque choſe peut
» l'être.

» Puiſque vos ſens vous trompent, en vous
» aſſurant que le corps que vous touchez eſt
» froid, coloré ou odoriférant, ils doivent
» vous tromper encore, en vous perſuadant

» qu'il eſt étendu : or, l'étendue, ſuivant les
» aveugles nés, qui vous ont fait philoſophes,
» conſtitue l'eſſence de la matiere : donc la
» matiere eſt un être de raiſon.

» Ne dites point que Dieu vous tromperoit,
» s'il vous donnoit une idée des corps, tandis
» qu'ils n'exiſtent pas : les dix-neuf vingtiemes
» du genre humain ſont perſuadés que le ciel
» eſt bleu dans un tems ſerein, que le ſoleil
» éclaire l'horiſon, & que des corpuſcules odo-
» riférans s'exhalent des aromates : cependant
» le petit nombre de phyſiciens qui écrivent
» contre ces préjugés, ne prennent point l'Être
» ſuprême pour le mauvais principe.

» Croyez-moi, tous les êtres que nous apper-
» cevons, ne ſont que nos propres idées : or,
» une idée ne peut exiſter que dans un eſprit,
» comme un eſprit ſeul eſt en état de la pro-
» duire.

» Une intelligence ſupérieure nous donne
» des ſenſations, & voilà l'exiſtence de Dieu
» démontrée : les intelligences humaines ſont

PARTIE I.

» affectées de ces ſenſations, & voilà la nôtre » hors de l'atteinte du ſcepticiſme.

» Quant à ce qu'on appelle l'univers, il » eſt purement idéal : le ſuprême Architecte en » a tracé le plan dans notre imagination ; mais » il n'eſt pas en ſon pouvoir de le réaliſer : » ainſi ce n'eſt que l'harmonie entre nos idées » qui mérite le nom de *nature.* »

Si parmi les jeunes métaphyſiciens qui écouteroient ce ſubtil viſionnaire, il ſe trouvoit une tête froide qui voulût perdre ſon tems à le confondre, je crois qu'il pourroit raiſonner ainſi :

» Mes amis, il y a long-tems que les têtes » exaltées ſe mêlent de créer de nouveaux » mondes : pour moi, je ſuis content de celui » que j'habite ; & voici quelques réflexions que » j'oppoſe au lunatique qui veut m'ôter le » ſoleil qui m'éclaire, les alimens dont je me » nourris, mon atmoſphere, ma maiſon & » ma maîtreſſe.

» Je voudrois bien ſavoir quel eſt le plus

» hardi charlatan, du philoſophe qui dogma-
» tiſe de ſang-froid ſur les vérités phyſiques
» qu'il découvre, ou du pyrhonien enthou-
» ſiaſte qui, voyant clair, marchant avec
» liberté, & digérant bien, aſſure qu'il ne
» voit, ni ne marche, ni ne digere, mais qu'il
» ſe contente de raiſonner ſur la vue, ſur le
» mouvement & ſur la digeſtion.

» Diſciples de Pyrhon & de Berkeley, vous
» voulez que le monde n'exiſte que par vos
» idées : mais vos idées vous viennent des ſens;
» c'eſt une des premieres vérités de la nature,
» & depuis Locke, il n'eſt plus permis au
» philoſophe d'en douter.

» Puiſque vos connoiſſances vous viennent
» par vos ſens, ces ſens exiſtent donc : or, des
» ſens ne ſont pas des idées; quand j'entends
» un duo de Pergoleſe, mon organe par
» lequel ſe tranſmettent les ſons harmonieux,
» n'eſt pas de l'harmonie : quand je ravis un
» baiſer à ma maîtreſſe, & que mon ame
» vient errer ſur ſes levres de roſe, je ſens

PARTIE I.

» que la volupté que je goûte par le tact vaut » mieux que de frivoles raiſonnemens ſur la » volupté.

» Cependant le rapport des ſens, je le ſais, » eſt quelquefois infidele : mais la rèflexion le » rectifie, & c'eſt parce que Dieu nous a » donné à la fois des organes & de la raiſon, » qu'il n'eſt pas le mauvais principe.

» Il y a plus : vous raiſonnez avec moi pour » me perſuader que l'univers entier n'eſt que » le rêve d'un ſeul homme : vous ſuppoſez » donc que j'exiſte ; or, ſi vous étiez dans votre » ſyſtême auſſi conſéquent que vous êtes auda- » cieux, vous devriez faire de moi un être de » raiſon ; car enfin votre idée ne vous aſſure » que de l'exiſtence de deux eſprits, de celui » qui vous remue & du vôtre : dans votre » hypotheſe, il n'y a d'acteurs ſur la ſcene du » monde que Dieu & vous.

» Vous direz peut-être que moi, qui vous » réfute, je ne ſuis qu'une de vos idées : or, » c'eſt le moyen de me réduire au ſilence,

» mais ſans que votre cauſe en ſoit meilleure ;
» car enfin je n'ai pas le pouvoir de ſortir de
» la nature & de vous en tirer, pour vous
» convaincre de l'extravagance de votre ſyſ-
» tême. -- Adieu, je vais m'occuper à éclairer
» le monde ; pour vous, vous pouvez l'anéantir
» à votre gré : converſez, puiſque c'eſt votre
» bon plaiſir, avec vos idées, je vous aban-
» donne à vos rêveries diſparates, & à vos
» monologues. »

CHAPITRE III.

DE L'OBSCURITÉ QU'ON A RÉPANDUE SUR LA NATURE EN LA DÉFINISSANT.

PARTIE I.

LES premiers prêtres de l'ancienne Egypte ont mieux réuſſi à peindre la nature que les philoſophes à la définir : ils lui ont mis un grand voile ſur la tête, & ils ont dit qu'il n'étoit donné à aucun homme de le lever (*) ; un tel hiéroglyphe vaut mieux que la plupart de nos ſyſtêmes.

Cependant quelques ſophiſtes de Memphis tenterent de lever ce voile ſacré, & ils crurent appercevoir dans le ſymbole des prêtres, un être métaphyſique qu'ils appellerent deſtin ou néceſſité, & qui ſans intelligence avoit formé les êtres intelligens : ce fantôme de nature paſſa en Grece & à Rome avec la théogonie égyptienne, & on lui ſubordonna tout, juſqu'à Jupiter, le chef de la république des dieux :

(*) Plutarch. *de Iſide & Oſiride.*

cependant on ne voit pas qu'il ait été honoré d'aucun culte par le peuple, quoique connu dans des pays où l'on déifioit la fievre, des crocodiles & des oignons. (*)

Ariſtophane, poëte ſans goût, & mauvais philoſophe, dit qu'*à la naiſſance du monde la nuit produiſit un œuf d'où l'on vit éclorre l'amour aux ailes dorées, qui, ſe mêlant avec le chaos, engendra les hommes* (**): dans cette allégorie, l'amour déſigne la nature :

(*) Rendons juſtice aux polithéiſtes : ils n'adoroient pas le nom, mais la choſe : pour peu qu'on ſoit verſé dans l'hiſtoire religieuſe de l'antiquité, on s'apperçoit que cette foule de divinités dont elle avoit adopté le culte, n'étoit autre choſe que la nature conſidérée ſous les différens rapports que faiſoit naître ſon pouvoir ou ſa bienfaiſance : ainſi le feu, principe du mouvement, étoit adoré ſous le nom de Jupiter ; Junon fut le ſymbole des airs, Neptune celui des mers, &c. Je ſuis perſuadé, dit Ciceron, *eos qui dii appellantur rerum naturas eſſe.* Voy *De natur. deor.* lib. III, cap. XXIV. Nous avons dit beaucoup de mal du polithéiſme ; c'eſt qu'il eſt bien plus aiſé de calomnier une religion ancienne que d'en faire l'objet de ſes études.

(**) Voyez ſa comédie *des oiſeaux*, vers 694 : au reſte ce célebre calomniateur de Socrate n'eſt ici que le copiſte ſervile d'Héſiode.

PARTIE I.

mais qu'eſt-ce que le chaos ? comment la nature peut-elle épouſer le chaos ? & par quelle bizarrerie le principe de tout a-t-il un principe ?

Epicure, dans ſa définition, ſe rapproche de la théogonie du ſecond âge de l'Egypte : ſi l'on en croit La Mettrie, qui avoit beaucoup étudié ce philoſophe, la *Nature* dénuée de connoiſſances & de ſentimens, faiſoit des êtres comme le bourgeois-gentilhomme de Moliere fait de la proſe, c'eſt-à-dire, ſans le ſavoir : auſſi aveugle lorſqu'elle donnoit la vie, qu'innocente quand elle plongeoit dans le néant (*). -- Cette nature méchanique reſſemble bien à la néceſſité.

Straton, en réformant le ſyſtême d'Epicure, ne fit qu'y ajouter une erreur de plus : la nature, ſuivant ce péripatéticien, eſt un principe aveugle & néceſſaire, qui ne ſent rien, qui ne connoît rien, & qui ſe conforme cependant à des loix éternelles (**). Il eſt difficile d'imaginer

(*) *Œuvres philoſ.* de La Métrie, édit. in-4°, ſyſt. d'Epic. page 332.

(**) Diog. Laert. *in vita Stratonis.*

comment on peut être néceſſaire & dépendre, ſe conduire en aveugle & ſe conformer à des loix éternelles. PRINCIPES.

Quand Ariſtote a défini la nature, le principe éternel du mouvement & du repos (*), il a réellement levé un coin du voile qui la couvre; cependant le repos, en bonne phyſique, n'eſt qu'une abſtraction ; & le mot de mouvement, pour l'homme ſans préjugé, eſt ſynonyme à celui d'exiſtence.

Les Stoïciens, s'il en faut croire Séneque leur interprete (**), & Lactance leur hiſtorien (†), n'eurent que des idées vagues ſur la nature : ils confondirent la cauſe & l'effet,

(*) Ariſt. *phyſic.* lib. III, cap. I.

(**) *Nihil natura eſt ſine Deo, nec Deus ſine natura ; ſed idem eſt uterque.* Senec. de benefic. lib. IV, cap. VII. Ce dieu de Séneque eſt la fatalité.

(†) Voici le texte de Lactance : *Iſti uno naturæ nomine res diverſiſſimas comprehenderunt ; Deum & mundum, artificem & opus : dicunt que alterum ſine altero nihil poſſe ; tanquàm natura ſit Deus mundo permiſtus ; nam interdum ſic confondunt, ut ſit Deus ipſa mens mundi, & mundus ſit corpus Dei, quaſi verò ſimul eſſe cæperint mundus & Deus.* Lact. lib. VII, cap. I.

PARTIE I.

l'artiſte & l'ouvrage : ils ſuppoſerent que le monde étoit un coloſſe immenſe qui avoit Dieu pour ame, & pour corps la nature : idée grande pour un poëte ; car il y a une ſorte de grandeur qui s'allie fort bien avec l'extravagance.

Giordano Bruni, ce La Mettrie du ſeizieme ſiecle, qui écrivoit contre Ariſtote & contre toutes les religions de la terre, & qui fut brûlé vif par ordre du ſaint office, moins pour avoir été irréligieux, que pour avoir combattu Ariſtote ; Giordano Bruni, dis-je, rêva beaucoup ſur Dieu & ſur la nature : il fit de l'une une monade, & de l'autre une meſure (*). Leibnitz a pris ſa monade ; mais perſonne n'a adopté ſa meſure.

Le phyſicien Boyle a fait une diſſertation angloiſe ſur les divers ſens qu'on peut donner au mot *nature :* après avoir examiné toutes ſes acceptions grammaticales, il donne ſa défi-

(*) Voyez ſon traité *della cauſa principio è uno ;* ſi cependant il exiſte encore en France.

nition philoſophique, & la voici : " La nature „ eſt le réſultat de la matière univerſelle, ou „ de la ſubſtance corporelle de l'univers : „ réſultat par lequel tous les corps qui le com- „ poſent ſont en état de modifier ou d'être „ modifiés, ſuivant les loix du mouvement „ établies par l'Être ſuprême (*). Cette défini- tion n'a pas l'obſcurité de celle de Bruni, mais on y reconnoît tous les préjugés de ſon ſiecle : le principe de tout n'eſt-il qu'un réſultat ? les corps ſont-ils modifiés par un réſultat ? & com- ment la matiere univerſelle eſt-elle diſtinguée du mouvement ? Au reſte le génie de Boyle le portoit moins à définir la nature, qu'à la ſurprendre dans le ſecret de ſes opérations ;

(*) Cette définition regarde la nature univerſelle ; quand à la nature particuliere des êtres individuels, elle conſiſte, ſuivant le même écrivain, dans l'harmonie de ſes attributs méchaniques, tels que le volume, la figure, la ſituation, la contexture & le mouvement local, autant que cela eſt néceſſaire pour conſtituer chaque eſpece. Voyez *A frée inquiry in to the vulgarly received notion of nature*, dans l'édition in-folio des œuvres de Boyle, tome IV, page 372, Col. I.

PARTIE I.

& il faut pardonner à ce phyſicien célebre ſes ſyſtêmes, en faveur de ſes expériences.

Un philoſophe ingénieux de nos jours s'eſt rencontré avec Boyle, quand il a dit que la nature étoit le réſultat général actuel de la combinaiſon des élémens (*); & il eſt bien étonnant qu'il ſe ſoit rencontré dans une erreur avec un écrivain du ſiecle dernier, lui qui étoit fait pour annoncer la vérité à ſes contemporains & à la poſtérité.

Berkeley, comme nous l'avons déjà dit, a défini la nature, *l'harmonie entre les idées* (**); mais le viſionnaire Berkeley n'eut jamais d'idées ſaines ſur la nature.

Un autre viſionnaire anglois, le ſubtil Cudworth, repréſente la nature comme un être créé & vivant, qui, ſous la direction de l'éternel Géometre, maintient l'harmonie dans l'univers: cette eſpece de génie extraordinaire fait partie dans ce ſyſtême, de l'animalité

(*) *Penſées ſur l'interprét. de la nat.* page 88.
(**) *Entretiens d'Hylas & de Philonoüs.*

répandue

répandue dans la matiere : on peut l'appeller la nature plaſtique par excellence ; & elle agit (je me ſers des termes de l'auteur) néceſſairement, magiquement & par ſympathie (*). Il ne faut pas plus combattre le génie ſympathique de Cudworth, que l'univers idéal de l'évêque de Cloyne, & le principe hilarchique de Paracelſe.

PRINCIPES.

Le philoſophe de nos jours qui s'eſt le plus exercé à faire main baſſe ſur les abſtractions, ſur les idées métaphyſiques, & ſur tous les habitans du monde intellectuel, l'auteur du *Syſtême*, devoit, conſéquemment à ſes principes, ouvrir en entier le rideau derriere lequel ſe cache la nature, & il eſt, en la définiſſant, auſſi obſcur que les écrivains qu'il foudroie. " Les différentes propriétés des matieres, dit „ ce patriarche de l'athéiſme, leurs différentes „ combinaiſons, leurs façons d'agir ſi variées,

(*) *Syſtême intellect.* de Cudworth, diſſert. *de natura genitrice*, pages 159, 173, 180, de la traduction & de l'édit. de Mosheins.

PARTIE I.

„ qui en ſont des ſuites néceſſaires, conſtituent „ pour nous les eſſences des êtres ; & c'eſt de „ ces eſſences diverſes que réſultent les diffé- „ rens ordres, rangs ou ſyſtêmes que ces êtres „ occupent, dont la ſomme totale fait ce „ que nous appellons la nature (*). „ C'eſt ainſi que parloit ſans doute l'hiérophante, quand il initioit les Grecs dans les myſteres d'Eleuſis : ſes oracles étoient d'autant plus reſpectés, qu'on étoit moins à portée de les entendre.

Voulez-vous encore, non des idées, mais des phraſes ſur le principe des êtres ? liſez le livre de la *nature*. " J'entends par ce mot, „ dit le philoſophe, non la cauſe unique,

(*) *Syſtême de la nature*, tome I, chap. I, page 110. Cette définition, au reſte, paroît à l'auteur ſi énigmatique, qu'il ſe croit obligé un moment après de l'interpréter : il entre donc dans quelques détails ſur la nature, ſoit priſe dans le ſens le plus étendu, ſoit reſtreinte à déſigner les qualités des êtres individuels. Mais je n'ai pas le courage de le ſuivre dans ſes idées métaphyſiques ſur le *grand tout*, ſur les *réſultats* de la matiere univerſelle, & ſur les *eſſences* des êtres : ce n'eſt point à la philoſophie de la nature à déchiffrer des logogryphes & à deviner des énigmes.

„ mais l'acte unique de cette cauſe, ou bien
„ l'ordre dans lequel les choſes procedent :
„ ordre uniforme, quelque bizarres qu'en
„ ſoient les réſultats à notre jugement : ordre
„ invariable, quoique l'orgueil ſe flatte vaine-
„ ment d'en changer le cours : ordre où vien-
„ nent ſe placer tous les êtres, par une alter-
„ native de générations & de deſtructions,
„ pour concourir à cette variété d'événemens
„ qui doit embellir les annales du monde (*).

PRINCIPES.

Phraſe pour phraſe, j'aime autant le commentaire éloquent du Pline de la nation ſur le mot nature : *La nature*, dit Buffon (**), *n'eſt point une choſe* : on a fait de la nature un génie, une idée, une meſure ; mais perſonne ne s'eſt encore aviſé d'en faire une choſe ; *car cette choſe ſeroit tout.* Pourquoi une choſe ne ſauroit-elle exiſter, ſans être le grand tout ? *la nature n'eſt point un être* : qu'eſt-ce donc ? *car cet être ſeroit Dieu :* oui, dans le ſyſtême

(*) *De la nature*, tome I, part. I, chap. IV.

(**) *Premiere vue de la nature*, Hiſt. natur. petite édition complette, tome XXIV, page 3.

PARTIE I.

de Spinoſa, mais non pour le philoſophe qui ne fait point de ſyſtêmes : *on peut la conſidérer comme une puiſſance vive & immenſe, qui embraſſe tout, qui anime tout :* la nature une puiſſance ! nous voilà replongés dans le néant des abſtractions : *cette puiſſance eſt de la puiſſance divine la partie qui ſe manifeſte :* voilà donc la nature identifiée avec Dieu ! *c'eſt en même tems la cauſe & l'effet, le mode & la ſubſtance, le deſſein & l'ouvrage :* ces antitheſes ſont pour moi un tiſſu d'hieroglyphes. Au reſte, ſi la nature étoit une cauſe ou une ſubſtance, il faudroit bien que ce fût un être ; & ſi elle étoit un mode ou un ouvrage, il faudroit bien que ce fût du moins une choſe. Je voudrois encore qu'un prêtre égyptien m'expliquât les phraſes myſtérieuſes qui ſuivent : *la nature eſt elle-même un ouvrage perpétuellement vivant ; un ouvrier ſans ceſſe actif, qui ſait tout employer, qui, travaillant d'après ſoi-même toujours ſur le même fonds, bien loin de l'épuiſer, le rend inépuiſable ; le tems,*

l'eſpace & la matiere ſont ſes moyens, l'univers ſon objet, le mouvement & la vie ſon but. -- Au reſte, l'ingénieux Buffon a ſi bien mérité du monde littéraire, qu'il y auroit de la dureté à s'appeſantir ſur ſa critique; il eſt probable qu'en peignant ainſi la nature, il cherchoit moins à la définir qu'à la faire reſpecter.

Les grammairiens ſe ſont auſſi emparés du mot *nature*, & lui ont donné toutes les acceptions arbitraires qu'ils ont pu imaginer : ce qui a induit quelquefois en erreur le peuple des philoſophes.

Tantôt on a confondu la nature avec ſon auteur; & la piété de cette définition peut ſeule en excuſer l'inexactitude.

Tantôt on a déſigné par ce mot le cours établi des choſes : définition très-commode pour la curioſité humaine, qui veut tout ſavoir ſans rien approfondir.

Souvent on entend par *nature* un principe interne d'activité : comme lorſqu'on dit qu'une pierre qui tombe eſt portée naturellement vers

PARTIE I.

le centre de la terre ; c'eſt couvrir une obſcurité par une autre.

En général, les grammairiens n'ont point vu & défini la nature en grand ; ils ont ordinairement déſigné par ce mot les attributs d'un être, ou ſes rapports avec d'autres, ou les différences qui le caractériſent : du Marſais eſt le ſeul écrivain de cette claſſe, qui auroit pu ſur ce ſujet éclairer les philoſophes ; mais il eſt probable qu'il n'a pas cru ſes concitoyens aſſez philoſophes encore, pour oſer leur définir la nature.

CHAPITRE IV.

DÉFINITION PHILOSOPHIQUE.

PRINCIPES.

LA nature eſt à mes yeux la matiere en mouvement.

Et il ne faudroit pas conclure de ma définition, que je ſuppoſe dans la matiere un état d'inertie & un état d'activité; le mouvement lui eſt pour le moins auſſi eſſentiel que l'étendue: mais les nuages du préjugé ne peuvent ſe diſſiper que par degrés; & dans ce moment je parle pour me faire entendre.

On ſe ſouviendra donc dans le cours de cet ouvrage, qu'il s'agit de la matiere en mouvement, quand je parlerai des grandes opérations phyſiques que fait la nature, ſur la ſcene des mondes, pour faire graviter les corps céleſtes les uns vers les autres, pour produire les êtres, pour les féconder, & pour varier leurs métamorphoſes.

La nature, telle que je l'ai définie, ſera pere

ſonnifiée ſouvent dans mon livre, parce que ce n'eſt point une vaine abſtraction, un être métaphyſique, ou un ſimple pouvoir : tout démontre qu'elle exiſte par elle-même & par ſes ouvrages.

Cependant cette nature n'eſt point Dieu, quoique toutes ſes opérations ſoient des prodiges pour notre foible intelligence. Si je pouvois comparer, dans une occaſion où toute comparaiſon eſt un blaſphême, je dirois que l'univers eſt une ſalle de ſpectacles ; la nature eſt derriere le théatre, dirigeant les reſſorts, les machines & les contrepoids ; nous ſommes ſur la ſcene, voyant les effets, & tâchant de deviner les cauſes : mais Dieu ſeul eſt l'architecte de tout l'édifice.

CHAPITRE V.

Conjectures sur la Matiere.

LE JÉSUITE LE TELLIER.

MONSIEUR Locke, on dit que vous avez avancé, que la matiere pouvoit penſer ; voilà un étrange blaſphême contre la nature.

PRINCIPES.

LE PHILOSOPHE LOCKE.

Ma propoſition n'eſt qu'un doute, & un doute n'eſt point un blaſphême : avez-vous lu ma lettre au docteur Stilingfleet ?

LE JÉSUITE.

Nous autres confeſſeurs de Louis XIV, nous ne connoiſſons guere d'autres lettres que les lettres de cachet.

LE PHILOSOPHE.

Votre révérence voudroit-elle m'apprendre ce que c'eſt qu'une lettre de cachet ?

LE JÉSUITE.

C'eſt une réponſe à tous les argumens des philoſophes. -- Mais cette réponſe, un Anglois n'eſt pas à portée de l'entendre. -- Monſieur

PARTIE I.

Locke, je veux bien deſcendre dans l'arêne & combattre contre vous à armes égales ; écoutez-moi : l'eſſence de la matiere étant connue...

LE PHILOSOPHE.

Vous connoiſſez l'eſſence de la matiere !

LE JÉSUITE.

Oh ! parfaitement : je définis la matiere... je la définis... je la définis..., donnez-moi vous-même votre définition ; la mienne en ſera le réſultat : car, par-tout où vous direz non, je dirai oui, & par-tout où vous direz oui, je dirai non : c'eſt le moyen le plus sûr, pour un théologien, de ne jamais ſe tromper quand il raiſonne avec un philoſophe.

LE PHILOSOPHE.

Ce n'eſt pas là tout-à-fait ma dialectique : j'ai toujours cru qu'il n'appartenoit qu'à une intelligence ſupérieure de décider ainſi : nous autres philoſophes, nous nous traînons péniblement à la ſuite de quelque vérité, mais l'Être ſuprême voit d'un coup-d'œil ; nous diſcutons, & Dieu prononce.

LE JÉSUITE.

PRINCIPES.

Dieu a prononcé que la matiere, en qualité d'être paſſif, ne pouvoit penſer ; & je ſuis ici ſon interprete.

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends pas trop comment il y a dans la nature des êtres paſſifs ; de quelle façon le ſuprême Ordonnateur des mondes l'a révélé, & ſur-tout pourquoi il l'a révélé à un jéſuite.

LE JÉSUITE.

Dieu ne m'a pas parlé, comme à Moïſe, dans un buiſſon ardent ; mais l'oracle qu'il a prononcé eſt écrit en caracteres de feu ſur tous les monumens de la matiere. Répondez-moi, monſieur l'athée : n'eſt-il pas vrai qu'il eſt impoſſible que le mouvement ſoit eſſentiel à la matiere ?

LE PHILOSOPHE.

Impoſſible, monſieur le théologien !

LE JÉSUITE.

Quoi ? vous croyez, d'après Diagoras, Lucrece & Spinoſa...

LE PHILOSOPHE.

Je ne crois rien d'après les autres, mais d'après moi-même. Au reſte, en pareille matiere, le ſymbole de ma croyance eſt fort court; tandis que les ſectaires établiſſent des dogmes, moi je dis naïvement : *je ne ſais pas.*

LE JÉSUITE.

Fort bien : l'eſſence de la matiere, l'eſſence de l'ame, l'eſſence de Dieu, n'offrent rien de clair à votre entendement.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt un monde intellectuel, où je n'ai jamais voyagé : Dieu exiſte, auſſi-bien que mon corps & ma penſée; cela ſuffit à ma raiſon : mais pour les attributs qui les conſtituent, je les ignorerai long-tems, à moins que je ne devienne un habitant de Sirius ou un confeſſeur de Louis XIV.

LE JÉSUITE.

Vous vous occupez cependant, vous autres philoſophes, de ce monde imaginaire : vous avez des téleſcopes qui vous ſervent à en deſ-

ſiner les ſurfaces : vos géographes même en dreſſent des cartes.

LE PHILOSOPHE.

Il eſt permis à tout le monde de donner avec réſerve ſes conjectures ſur l'origine des êtres : mais il y auroit de la témérité à faire des dogmes ſacrés de ſes rêveries, & le rêveur deviendroit un monſtre s'il s'aviſoit de tourmenter les hommes pour les leur faire adopter.

LE JÉSUITE.

Adieu, monſieur Locke. -- Je ne perdrai point mon tems à convertir un homme qui ne penſe que par conjectures.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, mon révérend pere. -- Je ne m'amuſerai point à éclairer un homme qui ne répond aux argumens des philoſophes que par des lettres de cachet.

ARTICLE PREMIER.

DE LA DIFFICULTÉ DE PRONONCER SUR L'ESSENCE DE LA MATIERE.

PARTIE I.

LA matiere exiſte : au-delà eſt un abyme qu'il n'eſt pas aiſé de franchir. Comment pourrions-nous prononcer ſur ſon eſſence ? nous ne la connoiſſons que par l'intermede de nos ſens ; & ces ſens nous égarent, quand leur jugement n'eſt pas rectifié par la raiſon : il y a de l'infidélité dans l'image des objets, qui ne ſe peint que renverſée ſur la rétine ; il y en a dans le milieu qui nous la renvoie ; il y en a juſque dans les vibrations des fibres qui la tranſmettent au ſenſorium.

L'entendement, je le ſais, vient au ſecours des organes ; mais l'entendement, jeté dans une région frivole de conjectures, ne peut s'y occuper qu'à deviner des énigmes.

Nos microſcopes ſont trop groſſiers pour découvrir les élémens de la matiere ; & quand

la raiſon veut groſſir ces inſtrumens, elle les rend infideles.

On a dit : c'eſt au haſard que les êtres doivent leur origine. Mais le haſard eſt le cours inapperçu de la nature : ainſi le ſophiſte qui diviniſe le haſard, ne diviniſe que ſon ignorance.

Si jamais les hommes de génie eurent l'occaſion de produire des ſyſtêmes, & les tyrans de l'eſprit humain de perſécuter pour des ſophiſmes, c'eſt lorſque les philoſophes ſe demanderent d'où viennent les êtres ſenſibles : les uns dirent que le chaos s'étoit débrouillé ; mais le chaos des mythologiſtes n'a jamais été que dans la tête des hommes qui déraiſonnent : d'autres plus éclairés ont voulu décompoſer la matiere pour trouver les élémens primitifs qui ont ſervi à la génération univerſelle ; mais a-t-on réellement trouvé le corps ſimple qui eſt le principe des mixtes, & dans lequel ils ſe réſolvent ? Si cette découverte avoit été faite, le grand voile qui couvre l'eſſence des choſes ſeroit déchiré,

PARTIE I.

& l'homme pourroit peut-être créer comme la nature.

L'embarras des philoſophes dans tous les ſiecles fut extrême. L'un diſoit : l'air qui nous fait vivre nous a engendrés ; l'autre recouroit au principe humide, c'eſt-à-dire, à l'eau ; un troiſieme ſoutenoit que notre feu groſſier, qui dévore tout, avoit tout produit. Le ſage rioit de toutes ces déciſions ; il ne pouvoit ſe perſuader qu'il eût été originairement ſylphe, ſalamandre ou poiſſon.

Les dévots aſſuroient que Deucalion avoit réellement métamorphoſé les pierres en hommes ; mais on les embarraſſoit beaucoup quand on leur demandoit qui avoit fait Deucalion.

Un des philoſophes qui a le plus mérité du genre humain, rêva enfin que des points ſans étendue avoient formé l'étendue ; mais depuis que les ſavans ne ſont plus ſectaires, on a abandonné le point mathématique de Leibnitz, ſes viſions & ſes monades.

Au milieu de toutes ces diſputes, qui tourmentoient

mentoient beaucoup les ſophiſtes, mais qui n'éclairoient perſonne, Moïſe eſt venu ; il a dit : *tout a été créé, il y a un petit nombre de ſiecles ;* & le nœud gordien a été coupé.

ARTICLE II.

SI C'EST LA MATIERE OU LA FORME QUI CONSTITUE L'ESSENCE DE L'ÊTRE.

PARTIE I.

LE philoſophe qui a cru que la nature s'eſſayoit à organiſer l'homme, en faiſant végéter un mandragore, a élevé un doute ſingulier ſur l'eſſence de la nature; il a ſuppoſé que le principe actif conſtituoit l'être, & que la matiere n'étoit que l'inſtrument dont ſe ſervoit cette ſubſtance, pour déployer ſon énergie. Suivant ce ſyſtême, la force eſt enchaînée dans les êtres inférieurs tels que les minéraux : elle rompt une partie de ſes entraves dans les animaux, en qui on remarque une ſpontanéité de mouvemens; elle eſt libre dans l'homme; enfin, à force de monter l'échelle de la nature, elle ſe dépouille de l'enveloppe de la matiere; & dans ſa derniere métamorphoſe elle ſe transforme en pure intelligence (*).

(*) *Conſid. philoſ. ſur la grad. natur. des formes de l'être*, page 8.

Cette hypotheſe eſt ingénieuſe ſans doute; mais avec de l'eſprit on ne bâtit pas plus le monde, qu'avec les cubes de Deſcartes ou les atomes crochus d'Epicure. PRINCIPES.

Quelle eſt cette force? Il faut la ranger parmi les qualités occultes, tant qu'on n'en calcule pas les rapports.

Si la force eſt diſtinguée de la matiere, il y a donc deux ſortes d'êtres dans la nature : l'être actif qui opere, & l'être paſſif ſur qui on opere : ce qui dans la langue philoſophique eſt une abſurdité.

Si la matiere n'eſt qu'une modification de la force, je ne conçois pas comment l'étendue ou la diviſibilité peuvent être les attributs d'une pure intelligence.

Notre philoſophe conjecture que ſon principe actif peut être repréſenté comme une tendance de l'être à un changement qui le perfectionne : mais ici les abymes ſe multiplient à côté des abymes.

Puiſque l'être tend ſans ceſſe à un change-

ment qui les perfectionne, pourquoi les annales des hommes démontrent-elles que tout s'y détériore ? pourquoi la terre n'a-t-elle pas conſervé ſon antique printems ? pourquoi ne vivons-nous plus l'âge des patriarches ?

Si tout ſe perfectionne, tout originairement a donc été mal ; or, comment, tout étant d'abord paſſif, y a-t-il aujourd'hui quelque choſe d'actif ? Comment la matiere inerte eſt-elle devenue intelligence ?

Qu'eſt-ce qu'une intelligence pure qui n'eſt point Dieu & qui commence l'échelle des êtres ? -- Il y auroit bien d'autres difficultés à propoſer pour renverſer ce ſyſtême ; mais je n'ai pas beſoin d'artillerie, pour foudroyer une citadelle qui n'eſt figurée que par un amas de nuages.

ARTICLE III.

De la prétendue inertie de la matiere.

PRINCIPES.

La difficulté de concevoir comment, tout étant primitivement homogene, l'univers nous ſemble maintenant compoſé d'êtres hétérogenes, a fait imaginer aux anciens qu'il y avoit dans la matiere deux ſubſtances, l'agent & le corps ſur lequel s'exerce ſon action : comme les premiers philoſophes ne vouloient pas proſtituer leur doctrine aux regards de la multitude, ils déſignerent cette matiere inerte, & cette matiere active par des hiéroglyphes ; delà vinrent l'Oſiris & le Typhon de l'Egypte, l'Oromaze & l'Arimane de la Perſe, le chaos & l'amour d'Héſiode, l'ether & le chaos d'Orphée, la monade & la dyade de Pythagore.

On trouve tout dans les hiéroglyphes, quand on a la patience de les déchiffrer. Des théologiens oiſifs perſonnifierent Typhon & Ari-

PARTIE I.

mane; ils en firent les génies du mal, & il ſe trouva alors que la matiere inerte des premiers ontologiſtes étoit aſſez active pour faire le malheur de l'univers.

Des poëtes moins dangereux, mais auſſi abſurdes, bâtirent ſur ces noms les hiſtoires imaginaires des dieux ſubalternes: & voilà l'origine de la théogonie & des métamorphoſes.

Ce n'eſt point ici le lieu d'attaquer Manès ou Ovide; je ne veux qu'examiner, ſi le mot *d'inertie* eſt compatible avec l'idée que la philoſophie attache au mot *matiere*.

Ce célebre Buffon, que l'homme de goût aime mieux ranger parmi les poëtes en proſe, que parmi les philoſophes, ne paroît pas avoir eu des idées nettes ſur les corps élémentaires. « Je rapporte, dit-il, à l'attraction ſeule tous » les effets de la matiere brute, & à cette » même force d'attraction, jointe à celle de la » chaleur, tous les phénomenes de la matiere » vive... La matiere vive tend toujours du » centre à la circonférence, au lieu que la ma-

» tiere brute tend au contraire de la circonfé-
» rence au centre : c'eſt une force expanſive
» qui anime la premiere, & c'eſt une force
» attractive à laquelle obéit l'autre : quoique les
» directions de ces forces ſoient diamétralement
» oppoſées, l'action de chacune ne s'en exerce
» pas moins; elles ſe balancent ſans jamais ſe
» détruire; & de la combinaiſon de ces deux
» forces également actives, réſultent tous les
» phénomenes de l'univers (*). »

Je deſirerois bien ſavoir qu'elle idée préſente à l'eſprit ce mot de matiere brute; pour l'être ſans préjugé le terme d'action n'eſt-il pas ſynonyme à celui d'exiſtence ?

Quelle eſt l'origine d'une matiere brute ? eſt-ce à Dieu, eſt-ce à la matiere vive, eſt-ce à elle-même qu'elle doit l'être ?

Tous les phénomenes de la nature s'expliquent avec un principe actif : ainſi Dieu, qui formeroit une matiere inerte, créeroit un être

(*) *Supplém. à l'Hiſtoire natur.* tome I de l'édition in-12, page 5.

PARTIE I.

inutile: il établiroit deux cauſes pour produire un ſeul effet, & par-là il manqueroit d'intelligence.

La matiere vive ne peut donner l'origine à une matiere morte ; car, ce qui eſt homogene ne peut rien créer d'eſſentiellement hétérogene.

La matiere inerte ne peut ſe produire elle-même, par la raiſon qu'elle eſt inerte; l'action ne peut pas plus naître de l'inertie, que l'être du néant.

Le ſyſtême du poëte naturaliſte prête par bien d'autres faces à la critique ; cet écrivain que nous venons de voir établir deux forces primitives dans la nature, quelques pages après devenu plus exact, réduit ces deux forces à une ſeule, & fait de l'expanſion une branche de l'attraction (*). Où eſt la vérité ? eſt-elle dans l'hypotheſe toute nue, ou dans l'hypotheſe qu'on modifie ?

Si la correction, comme je le penſe, eſt plus conforme que le texte primitif aux principes de la ſaine phyſique, que ſignifie cette *tendance de la matiere brute au centre, tandis que la*

(*) *Supplém. à l'Hiſt. natur.* tome I, page 9.

matiere vive tend à la circonférence ? les corps gravitent-ils par deux loix *diamétralement oppoſées ?* & comment veut-on avec une fauſſe clef ouvrir toutes les portes de l'univers ?

J'ai eu la patience de lire un diſcours très-prolixe du miniſtre Boullier ſur l'inertie de la matiere (*) : c'eſt l'art de déraiſonner réduit en ſyſtême ; on y lit qu'originairement la matiere ne pouvoit être cenſée ni en mouvement ni en repos (**) ; qu'un corps n'eſt pas plus actif, quand il ſe meut, que quand il reſte dans ſon inertie (†) ; qu'on conçoit deux eſprits qui, exerçant leurs forces pour tranſporter une maſſe en ſens contraire, combattroient ſans ceſſe ſans s'entredétruire (††) & que l'attraction n'eſt qu'une frivole hypotheſe (¶). Que répondre à un pareil ſophiſte ? Ce qu'on a répondu à Platon : *qu'on deſire qu'il s'éveille.*

(*) *Diſcours philoſophiques*, page 72.
(**) Ibid. page 81.
(†) Ibid. page 85.
(††) Ibid. page 111.
(¶) Ibid. page 162.

ARTICLE IV.

DU MOUVEMENT.

PARTIE I.

DESCARTES a avancé d'étranges erreurs ſur l'origine des êtres : *donnez-moi de la matiere & du mouvement, dit-il, & je vais faire un monde.* C'eſt ainſi que le géometre qui défendit ſi long-tems Syracuſe contre Marcellus, ne demandoit qu'un levier pour remuer l'univers; mais j'ai bien moins de foi au monde de Deſcartes, qu'au levier d'Archimede.

Deſcartes faiſoit de l'étendue l'eſſence de la matiere; ainſi ſa propoſition pouvoit s'énoncer ainſi : *laiſſez-moi remuer l'étendue, & je vais créer une planete;* ce qu'il auroit pu faire mille ans ſans créer un atome.

L'étendue ne fut jamais l'eſſence de la matiere; elle n'en eſt qu'une modification, comme ſa diviſibilité, ſon impénétrabilité, &c. Il n'eſt pas plus permis d'inférer qu'un être eſt eſſentiellement matériel, parce qu'il a une ſurface, que

de le conclure parce qu'il a une figure & des pores.

Quant au mouvement, s'il ſe trouvoit par haſard eſſentiel à la matiere, le raiſonnement de Deſcartes ſeroit encore bien plus abſurde ; car il équivaudroit à celui-ci : *ajoutez de l'étendue à de l'étendue, & je vais donner un ſatellite à Vénus.* -- Mais ne nous preſſons pas d'annoncer la ſolution du problême, avant d'avoir une formule pour le réſoudre.

Un diſciple de Zénon d'Elée nioit l'exiſtence du mouvement ; & Diogene le cynique ſe contenta de marcher pour lui répondre. Cette réponſe ſimple & énergique ne ſuffiroit pas aujourd'hui ; & un métaphyſicien qui ne ſeroit pas auſſi ſubtil que ſon adverſaire, ne croiroit pas l'avoir réfuté.

Tout ſe meut dans l'univers : chaque planete tourne, ſoit ſur elle-même, ſoit dans l'ellipſe qu'elle décrit autour de ſon ſoleil : les étoiles fixes ont leur mouvement particulier : les cometes ont leur aphélie & leur périhélie : c'eſt par

PARTIE I.

le mouvement, que dans le grand ſyſtême des êtres tout naît, s'organiſe & ſe décompoſe.

Si quelqu'être pouvoit ſe dérober aux loix du mouvement, ce ſeroit les corps parfaitement durs; car la matiere ne ſemble ſe mouvoir qu'en vertu de ſon reſſort, c'eſt-à-dire, de la force qui rapproche les parties éloignées, pour leur donner la liberté de la réaction : mais un corps parfaitement dur eſt un être de raiſon; & Deſcartes, qui a calculé les loix du mouvement dans cette hypotheſe, reſſemble à ce commentateur du Coran qui a calculé les proportions de l'ange de Mahomet aux ſoixante-dix mille têtes : de meilleurs phyſiciens que lui, ont prouvé que s'il exiſtoit des corps parfaitement durs, il ne faudroit qu'un pied cube de cette matiere pour arrêter le mouvement de l'univers.

Le mouvement qui tranſporte un corps d'un lieu dans un autre eſt le ſeul qui frappe nos regards; cependant ce n'eſt qu'un principe ſubordonné; il exiſte dans toutes les molécules de la matiere un mouvement interne, qu'elles

doivent à leur propre énergie, qui ne ſe fait ſentir que par ſes effets, & à qui il faut rapporter tous les phénomenes variés de l'univers.

Ce mouvement interne n'eſt point un être de raiſon pour le philoſophe : ce rocher vous ſemble immobile; mais interpoſez votre main entre lui & le ſol qui le ſoutient, & elle en ſera écraſée; abandonnez-le à lui-même, & dans quarante ſiecles il n'en reſtera pas un atome.

Platon & le docteur Clarke, ont prétendu que la matiere étoit naturellement inerte, parce qu'elle réſiſtoit au mouvement, en proportion de ſa maſſe (*); mais cette raiſon même, qu'on donne contre l'activité de la matiere, la démontre : un corps ne réſiſteroit point s'il n'avoit une force interne; & l'action entraîne néceſſairement la réaction.

Les corps ne ſe dilatent, ne ſe condenſent, ne ſe vivifient, ne ſe métamorphoſent, que par les loix invariables du mouvement. C'eſt en vertu

(*) Voyez Plat. *de legibus*, lib. X, & *Recueil de diverſes pieces, par Leibnitz & Clarke*, tome I.

de ce principe d'activité que notre globe n'eſt qu'un tableau mouvant, où ſe ſuccedent ſans ceſſe les générations & les deſtructions, les combinaiſons & les décompoſitions. Si la matiere ceſſoit un moment d'agir, elle ceſſeroit d'être matiere & l'univers ſeroit anéanti (*).

Cette théorie ſur le mouvement eſt une des principales clefs de la nature. Quand nous voulons porter dans notre entendement le flambeau de l'analyſe, nous nous appercevons que le mouvement peut être regardé comme le principe de nos idées : il faut, pour que je faſſe uſage du ſens de l'ouie, que l'air agité par le

(*) Muſchembrock croit que le mouvement imprimé à un corps pourroit être détruit ſans que ſon exiſtence en reçût aucune atteinte. Voyez ſon *Cours de phyſique expérim. & mathém.* tome I, page 73. Il part enſuite de ce préjugé pour créer une nouvelle propriété de la matiere, qui déſigne le repos abſolu, & à laquelle il donne le nom de *quieſcibilité*. --- Muſchembrock reſſemble un peu à ces théologiens qui ne raiſonnent jamais plus ſur Dieu, que quand ils ont moins de lumieres ſur ſon eſſence : le profeſſeur de phyſique charge la matiere de propriétés qui en font un être contradictoire ; & le profeſſeur de Sorbonne charge l'Etre ſuprême d'attributs qui n'en font que le premier des hommes.

corps ſonore frappe le tympan de mon oreille; & pour que je raiſonne ſur ce que j'entends, qu'il y ait action & réaction dans les fibres de mon ſenſorium; le méchaniſme eſt le même par rapport aux autres organes : ainſi les phénomenes variés du mouvement ſervent dans un ſens à expliquer les phénomenes variés de l'intelligence. PRINCIPES.

On peut ſe figurer la rapidité du mouvement, dans les êtres élémentaires, par celle des rayons de lumiere. L'aſtronomie a prouvé, en partant de l'hypotheſe, que la parallaxe horizontale du ſoleil étoit de dix ſecondes, & par conſéquent que la diſtance de cet aſtre à la terre étoit de deux mille diametres de notre globe : elle a prouvé, dis-je, que la lumiere, qui parvient juſqu'à nous en moins de huit minutes, parcouroit dans une ſeconde un eſpace de huit cents millions de pieds; calcul qui ne paroîtra paradoxal qu'aux eſprits étroit qui ne peuvent ſe faire d'idée de l'énergie de la nature.

Plus la matiere s'atténue, & plus elle a de

PARTIE I.

reſſort : l'air eſt plus élaſtique que l'eau, & le feu a incomparablement plus de force expanſive que l'air : cette obſervation explique pourquoi le mouvement n'eſt jamais ſi puiſſant que dans les corps qui approchent de l'organiſation élémentaire : qui ſait même ſi, dans la langue philoſophique, le mot de mouvement n'eſt pas ſynonyme à celui d'élément de la matiere ?

Une des modifications du mouvement eſt la force qui fait graviter les corps les uns vers les autres, en raiſon directe des maſſes, & inverſe du quarré des diſtances. On n'a point calculé les effets de cette force avant Newton : ainſi les philoſophes qui l'ont précédé manquoient de données, pour réſoudre le grand problême de l'eſſence de la nature.

La gravitation elle-même ſe modifie ; & il ne faut pas être un médiocre obſervateur, pour reconnoître le même principe dans la force qui fait tomber avec rapidité l'or en lingot, dans celle qui ſoutient quelque tems en l'air l'or en feuilles, & dans celle qui éleve, au haut de l'atmoſphere,

l'atmoſphere, l'or évaporé au foyer du miroir ardent d'Archimede.

Sous quelque forme que ſe préſente le mouvement à nos regards, il exiſte dans tous les corps, & l'idée de la matiere en repos implique encore plus de contradiction que celle d'un animal ſans organes & d'un homme ſans tête.

Mais d'où eſt-ce que la matiere tire ſon mouvement ? De ſa propre énergie; elle ſe meut, non parce qu'un agent extérieur la remue, mais parce qu'elle eſt matiere.

Le but de tout mouvement eſt de conſerver l'exiſtence des corps en qui il réſide : ainſi le mouvement eſt eſſentiel à la matiere.

Cette théorie du mouvement ſervira à expliquer la définition philoſophique que j'ai donnée du mot *nature*.

ARTICLE V.

LA MATIERE A DES ÉLÉMENS, PUISQU'ELLE NE PEUT SE DIVISER A L'INFINI.

PARTIE I.

QUAND un obſervateur veut ſurprendre la nature dans le myſtere de la génération des êtres, il ne rencontre qu'un abyme, dont ſon œil même frémit de meſurer la profondeur; il faudroit en effet, pour y réuſſir, qu'il décomposât la matiere juſqu'à ce qu'il parvînt aux élémens qui conſtituent ſon eſſence; & ſoit faute d'yeux, ſoit faute d'inſtrumens, il ſe trouve arrêté dès les premiers pas.

La matiere eſt diviſible juſqu'à un point que l'imagination peut à peine atteindre. Adanſon rapporte, dans la bonne préface de ſa *Famille des plantes*, (livre dont on lit du moins la préface) Adanſon, dis-je, rapporte qu'on compte juſqu'à quarante mille grains dans un épi du tuſa. Le naturaliſte Rey a calculé qu'un

pied de tabac en avoit produit ſeul trois cents ſoixante mille, & les Juſſieu prouvent dans leurs leçons qu'un ſcolopendre en rend annuellement plus d'un million.

L'étonnement redouble encore quand on ſait que Malézieu a vu nager dans des fluides des animaux vivans qu'il ſuppoſoit vingt-ſept millions de fois plus petits qu'une mite.

Enfin, un calcul de Leuvenhoeck porte à ſon comble la ſurpriſe même du philoſophe. Ce naturaliſte a compté dans la femelle d'un poiſſon de mer, que les Anglois nomment Yack, 9,334,000 œufs; & pour féconder chacun de ſes œufs, il faut au mâle dix mille animaux ſpermatiques; ainſi il s'enſuit qu'un ſeul Yack mâle en renferme dans ſa ſemence 90,334,000,000; c'eſt-à-dire, au moins quatre-vingt fois plus de poiſſons qu'il n'y a d'hommes vivans ſur la ſurface de la terre (*). Qu'on juge par là de

(*) On a fait d'autres calculs auſſi étonnans ſur la prodigieuſe diviſibilité de la matiere. --- Muſchembrock a prouvé qu'un grain d'or pouvoit acquérir une ſuperficie

PARTIE I.

la prodigieuſe fineſſe des ouvrages de la nature : le mathématicien Baker les compara un jour à des chefs-d'œuvres de la patience & de l'induſtrie humaine : c'étoient une chaîne d'or compoſée de deux cents anneaux, qu'on avoit faite ſi légere, qu'elle étoit traînée par une mouche ; une autre de cuivre, ayant le même

---

de trois pieds en quarré, & ſe partager, ſous l'inſtrument de nos artiſtes, en 1,399,680,000 parties. --- Mais les inſtrumens de nos artiſtes ne ſont pas ceux de la nature ; & un autre calcul en fera la preuve. --- Faites diſſoudre un grain de cuivre jaune dans de l'eſprit volatil de ſel ammoniac ; après la diſſolution le diſſolvant deviendra azuré : ſi vous le jetez alors dans un cylindre de verre, haut de quarante pouces & de cinq de diametre, & qui par conſéquent étant plein d'eau, contiendroit 785 pouces d'eau, toute cette liqueur deviendra ſenſiblement colorée, & il n'y en aura aucune particule qui ne contienne du cuivre ; ce qu'on reconnoîtra aiſément à la ſenſation qu'excitera ſur l'organe du goût la goutte la plus imperceptible de ce fluide, placée ſur la langue : or, un pouce cubique d'eſpace peut contenir un million de grains de ſable aſſez gros ; ainſi le cylindre de verre, & par conſéquent le grain de métal, ſe partagent en 785,000,000 de parties. On ſent aſſez que cette diviſion eſt encore très-foible ; qu'on peut allonger le cylindre, porter à un plus grand point de ténuité l'eſpace qu'il renferme, & laiſſer étendre à l'imagination ce procédé chymique, ſans tomber dans le paradoxe.

nombre de chaînons, qui, avec ſon crochet, ſon cadenat & ſa clef ne peſoit pas un grain ; enfin une table, un buffet, un miroir, douze chaiſes & trois figures qu'on renfermoit dans un noyau de ceriſe (*). Tous ces ouvrages, préſentés au microſcope, parurent difformes & monſtrueux : tandis que les cent ſoixante globules de ſang obſervés par Jurin, dans l'étendue d'une ligne, étoient du poli le plus

(*) De nos jours un artiſte de Londres a exécuté un monument non moins étonnant de l'induſtrie humaine ; c'eſt un vaiſſeau de guerre en or, qui n'a qu'un pouce & cinq huitiemes : on y voit une batterie de dix-huit canons d'or à bouches d'argent ; des ancres d'acier garnis d'or, avec des anneaux d'argent ; des voiles, des mâts, des vergues, des cordages & un gouvernail d'or, &c. Voyez *Journal encyclopédique*, Janvier 1772.

Les anciens, au reſte, ne le cedent point en ce genre de travail à nos méchaniciens. Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un diſtique élégiaque ſur un grain de ſéſame. *Hiſt. div. lib. I, cap. XVII.* Et Pline, d'un Théodore de Samos, qui avoit fait en bronze ſa propre ſtatue, parfaitement reſſemblante, qui tenoit de la main droite un livre & de la gauche un char à quatre chevaux ; le tout d'une telle petiteſſe, qu'une mouche de bronze, faite par le même artiſte, couvroit le char & le cocher. *Hiſt. natur. lib. I, cap. VIII.*

achevé, & qu'on voyoit le paralleliſme le plus exact dans les quatorze mille miroirs que la lentille de Hoock a trouvés ſur l'œil d'un bourdon.

Les anciens, qui ne connoiſſoient pas le microſcope, étoient bien plus éloignés que nous du point où l'on peut deviner le ſecret de la génération des êtres. Il n'y avoit que leur imagination qui pût pénétrer dans ce monde inviſible; mais les ſages le preſſentoient, & reſtoient dans le ſcepticiſme; en effet, pour étudier la nature, l'imagination ne vaut pas un microſcope.

A Dieu ne plaiſe cependant que je conclue de toutes ces obſervations, que la matiere ſoit phyſiquement diviſible à l'infini, & que dans la nature il n'y ait point d'élémens : cette hypotheſe, née du délire philoſophique des géometres, ſe ſoutint le ſiecle dernier par de frivoles calculs d'algebre, & aujourd'hui ſe trouve renverſée par ceux de la raiſon. Je demande aux ſucceſſeurs des l'Hôpital & des Bernouilli, ce que c'eſt que l'infini;

s'il eſt poſſible qu'il s'éleve au quarré ou au cube, comme le fini; ſi une grandeur infinie admet un ſeul terme dans ſes principes (*). Oui, la matiere a un terme qui échappe, il eſt vrai, à nos microſcopes, mais qui exiſte réellement; ſi elle n'en avoit point, l'étendue ſeroit Dieu, ce qui eſt un blaſphême; & chaque partie de cette étendue qui eſt ſuſceptible d'être diviſée à l'infini, ſeroit Dieu auſſi; ce qui eſt à-la-fois un blaſphême & une abſurdité. PRINCIPES.

Il y a donc des élémens; mais quels ſont-ils? La matiere eſt-elle originairement homogene, ou bien y a-t-il des corps eſſentiellement différens? & les claſſes dans leſquelles les naturaliſtes partagent les êtres, ſont-elles l'ouvrage de la nature?

(*) Les preuves de cette théorie, qui ſont appuyées ſur la géométrie, ne ſont pas plus exactes que celles qui ſont fondées ſur l'algebre: le point, la ligne & la ſurface ſur leſquels operent les mathématiciens ſont des êtres imaginaires, & des calculs faits ſur des grandeurs impoſſibles ne peuvent ſervir à démontrer un principe impoſſible.

ARTICLE VI.

ERREURS ANCIENNES ET MODERNES SUR LES ÊTRES ÉLÉMENTAIRES.

PARTIE I.

UN philoſophe démontra, il y a trois mille ans, que l'élément principe devoit être fluide; & cette vérité a conduit à une conſéquence abſurde : Thalès chez les anciens, Boyle, Eller & Vanhelmont chez les modernes, en ont conclu que l'eau étoit le premier principe des corps : mais l'eau n'eſt pas le premier des fluides; il en admet même deux autres dans ſa compoſition : c'eſt l'air & le phlogiſtique.

L'idée ſinguliere que l'eau dans l'univers a tout fait, eſt cependant une des plus ingénieuſes rêveries qui ait occupé le loiſir des philoſophes; on n'en donnera point la grande preuve de Thalès : que, ſuivant Homere, l'Océan eſt le pere des dieux & des hommes; car, un raiſonnement & une expérience, valent mieux, en phyſique, que l'autorité des vingt-quatre chants de l'Iliade.

Mais d'abord, n'étoit-il pas pardonnable aux anciens, qui n'avoient point nos inſtrumens, & qui n'avoient pas acheté, par pluſieurs ſiecles d'erreurs, le droit d'arriver à la vérité; ne leur étoit-il pas pardonnable, dis-je, de faire de l'eau le premier agent de la nature?

L'eau paroît un fluide ſimple & homogene à ceux qui ne ſavent pas en tirer l'air & le phlogiſtique qui y ſont renfermés.

Elle entretient la vie des animaux, en ſervant de véhicule à leurs alimens, & en faiſant circuler le ſang, qui eſt le principe de la vie.

Elle fait naître, nourrit & multiplie les végétaux.

En faiſant fermenter divers corps dans le ſein de la terre, elle produit les foſſiles.

Puiſqu'il étoit démontré que l'eau nourrit tout, l'analogie ne conduiſoit-elle pas à penſer qu'elle produit tout? Pourquoi détruire le ſublime des opérations de la nature en les rendant compliquées? pourquoi créer deux mobiles pour faire mouvoir la grande machine de l'univers?

PARTIE I.

Cependant la chymie & la raiſon démontrent aujourd'hui la fauſſeté de ce ſyſtême : ce qui ne doit pas nous donner du mépris pour les idées des anciens, mais nous inſpirer de la défiance pour les nôtres.

Une des hypotheſes les plus évidemment abſurdes que la philoſophie ait produites ſur les premiers élémens de la matiere, eſt celle de Pythagore. Ce ſage, qui aimoit beaucoup à calculer, tiroit de la ſcience des nombres, l'origine de l'univers (*). Si l'on eſt curieux de voir comment il s'y prenoit, pour donner à cette rêverie métaphyſique un air de vraiſemblance, on peut conſulter Alcmæon, dont un ſavant a réduit la doctrine à quelques ſyllogiſmes. « Ce qui précede les corps dans l'ordre » de la nature, diſoit ce pythagoricien, doit » être le principe des corps : or, les nombres » ont précédé, &c; donc, &c (**). » On ne

(*) *Pythagoras magno ſtudio circa numeros verſatus eſt, ad quos & animalium ortus & ſiderum circuitus retulit.* --- Stob. *eclog. lib. I, cap. II.*

(**) Voyez *Scipio Aquilian. de placitis philoſoph.*

s'aviſa pas de demander au diſciple du légiſlateur de l'Inde, ce qui pouvoit précéder les corps : ainſi on le laiſſa tranquille ſur la majeure ; mais comme on lui conteſta la ſeconde partie de ſon ſyllogiſme, il la juſtifia ainſi : « De deux choſes, la premiere eſt celle qui » peut ſe concevoir ſans l'autre, quand l'autre, » au contraire, ne peut être conçue ſans elle : » or, les nombres peuvent être conçus indé» pendamment des corps ; mais les corps ne » peuvent être conçus ſans les nombres : donc » les nombres ſont antérieurs aux corps dans » l'ordre de la nature (*). » Le grand nom de Pythagore n'autoriſe pas à réfuter ſérieuſement de telles rêveries : on ſent aſſez que l'arithmétique n'a rien de commun avec l'orbite elliptique des planetes, & que les êtres ne s'organiſent pas avec une regle de trois.

L'immortel Leibnitz, avec ſes points ma-

---

ante Ariſtot. édit. de Leipſick, donnée par Bruker, cap. XX.

(*) *Scipion Aquil. loc. cit.*

PARTIE I.

thématiques, a fait de ſon côté une ſecte auſſi durable que celle de Pythagore : pendant long-tems perſonne n'oſa répondre à cet argument, auquel peut ſe réduire tout le ſyſtême de la monadologie : *Il y a des êtres compoſés & étendus ; donc il y a des êtres ſimples & inétendus.* C'étoit avec le même ſophiſme que Deſcartes prolongeoit les limites de notre intelligence. *Nous avons*, diſoit-il, *l'idée du fini ; donc nous avons celle de l'infini.* Il a fallu un demi-ſiecle d'erreurs & de réflexions ſur les erreurs anciennes, pour répondre au philoſophe de Leypſick & à celui de Stockolm ; pour diſtinguer les êtres de notre imagination de ceux de la nature, & pour pulvériſer le ſyſtême des abſtractions, les rêveries métha-phyſiques & les monades.

Un admirateur de Leibnitz, qui vouloit concilier ce grand homme & la raiſon, a dit que les premiers élémens des corps devenoient être ſimples & matériels, mais inétendus & privés des forces de la perception & de l'ac-

tivité des monades (*) : comme ſi on pouvoit concevoir la matiere ſans étendue ! comme ſi des élémens ſans activité pouvoient jouer quelque rôle ſur la ſcene de la nature !

Le célebre mathématicien Euler conſtruit, de ſon côté, le monde avec deux matieres, d'une nature différente : l'une fournit l'étoffe à tous les corps ſenſibles, & ſes particules ſurpaſſent de beaucoup l'or en denſité ; l'autre eſt un fluide rare, qui ſemble conſtituer l'intervalle entre ce qui eſt corps & ce qui ne l'eſt pas : c'eſt l'éther, le principe de la génération, ſuivant ce géometre (**). Mais qu'eſt-ce qu'une matiere morte & paſſive, qui fournit l'étoffe aux êtres organiſés ? Qu'eſt-ce qu'un éther qui n'eſt ni eſprit, ni matiere, & avec lequel on crée l'eſprit & la matiere ? Au reſte, ce ſont des calculs inſidieux qui ont conduit notre navigateur géometre dans les terres auſtrales de l'ontologie.

(*) Diſſertation de M. Eller, dans les *mémoires de l'Académie de Berlin*, pour l'année 1746.

(**) *Mém. de l'Acad. de Berlin*, ann. 1755.

PARTIE I.

C'étoit probablement dans le même moule où Pythagore avoit jeté ſes nombres, & Leibnitz ſes monades, que le ſubtile Cudworth créa ſes natures plaſtiques : « Prenez & liſez, » diſoit le théologien de Cambridge; voici une » idée ſi ſimple ſur le ſyſtême intellectuel de » l'univers, que je l'ai miſe en deux volumes » *in-folio*. — Une nature plaſtique eſt une ſubſ- » tance immatérielle, qui n'agit, ni ne ſent, » ni ne végete, ni ne raiſonne ; mais, par une » merveille ſinguliere, elle donne à tous les » êtres les facultés qu'elle n'a pas : le feu a la » nature plaſtique qui le fait agir ; la roſe a la » ſienne qui la fait végéter, & l'homme la » ſienne qui le fait raiſonner, tant bien que mal. — Fort bien, docte Cudworth ; me voilà, grace à votre analyſe, auſſi ignorant que vous ſur les premiers principes des choſes, & je n'ai plus beſoin de lire vos deux *in-folio*.

Les philoſophes qui ont imaginé que tous les êtres devoient leur production à la combinaiſon d'un peu de matiere active avec la matiere

indifférente qui vient s'y assimiler, ont rendu un peu plus vraisemblable le roman de la nature. Willis, de nos jours, a étayé ce système, de ses expériences, sur la fermentation; alors quelques sceptiques, voyant qu'il se prêtoit à tout, ont cessé de douter, & sont devenus non-seulement sectaires, mais enthousiastes. PRINCIPES.

Il est certain que tous les êtres organisés recelent dans leur sein un esprit de fermentation: rendez humide le sol qui renferme une graine destinée à végéter, elle s'atténuera & acquerra la plus grande activité, en se développant dans le fluide avec lequel elle s'assimile: ce développement n'est dû qu'au mouvement fermentatif, & dès qu'il cesse, la plante se détruit, & la matiere dont elle est formée semble acquérir, non sa premiere existence, mais sa premiere indifférence.

La fermentation semble si bien la premiere loi de la nature, que par un procédé chymique, fondé sur elle, nous faisons végéter jusqu'à des métaux. Qu'on mêle de l'argent & de

PARTIE I.

l'eſprit de nitre avec de l'eau & du mercure, il ſe formera de ce mêlange une végétation artificielle, connue ſous le nom d'*Arbre de Diane*. Les mémoires de l'académie des ſciences font mention d'une autre merveille de ce genre; le fer eſt la baſe de cette végétation, & elle imite ſi bien un arbuſte, qu'on y voit, non-ſeulement un tronc, des racines & des branches, mais juſqu'à des feuilles & des fruits (*). Encore un pas de plus, & Fontenelle pouvoit dire des chymiſtes, *qu'ils avoient pris la nature ſur le fait*.

Je ſuis bien loin de nier que tout ne fermente dans la nature : cette grande vérité eſt dépoſée dans l'hiſtoire des trois regnes, & dans celle des êtres intermédiaires qui en rempliſſent les intervalles; mais je demanderai toujours à Willis quel fut le principe de cette fermentation dans les premiers corps qui s'organiſerent; quelles ſont les limites qui ſéparent une matiere

(*) On peut voir un plus grand détail ſur cette expérience, dans un des mémoires de l'année 1706.

active

active d'une matiere indifférente ; ce que c'eſt qu'une matiere paſſive, qui n'a d'autre propriété qu'une parfaite indifférence, &c. &c. &c. Ce philoſophe anglois ne me répondra point ; ou s'il le fait, j'ai droit de révoquer en doute juſqu'à ſes expériences. PRINCIPES.

Si avec deux claſſes d'élémens primitifs on ne peut rencontrer la nature dans la ſimplicité ſublime de ſes opérations, à plus forte raiſon doit-on ſe défier des chymiſtes qui en admettent cinq pour la compoſition des corps organiſés : le mercure, le phlegme, le ſel, le ſoufre & la terre.

Paracelſe, le prince des chymiſtes du moyen âge, varie beaucoup dans la définition de ces élémens ; il eſt probable que ſous le nom de *mercure* il entendit la partie volatile des corps qui affecte le goût & l'odorat, quand on les analyſe ; & ſous celui de *phlegme*, l'eau ou le fluide non inflammable : pour ſa terre, c'étoit ſans doute ce qui reſte de fixe quand un mixte eſt décompoſé ; il déſignoit ſous le nom de

PARTIE I.

soufre, non-seulement les matieres sulphureuses, mais encore les huiles. Quant à son sel, soit qu'il devînt tartareux par la coction, lixiviel par l'incinération, & acide par la distillation, il le reconnoissoit toujours pour un être simple, qui ne changeoit de forme qu'en s'amalgamant avec des êtres hétérogenes. Au reste, je n'expose mes idées sur ce sujet, que comme des conjectures; Paracelse, comme la plupart des chymistes, avoit un langage hiéroglyphique, dont il ne réservoit l'explication qu'à ses adeptes : un naturaliste, à qui probablement il avoit laissé sa clef, disoit un jour, en voyant un médecin analyser une terre imbibée d'eau minérale : « J'y vois les trois autres » principes de la chymie; j'y vois du soufre, » quoiqu'il ne s'enflamme point; j'y vois du » sel, quoiqu'il ne se dissolve point; j'y vois du » mercure, quoiqu'il ne se volatilise point (*). » Quand on voit ainsi, on n'est pas fait pour ana-

(*) *Voyez* récit de Slare sur les eaux de Pyrmond, page 43.

lyſer les corps de la nature, mais pour commenter les centuries de Noſtradamus. PRINCIPES.

Paracelſe & les chymiſtes de ſon tems, n'ont créé cette théorie que parce qu'elle étoit le réſultat de leurs expériences : mais ont-ils réuſſi à ſimplifier les êtres, en derniere analyſe? Leurs cinq élémens ne ſont encore que des compoſés, & leurs réſultats le ſeront toujours, tant qu'ils n'opéreront qu'avec les inſtrumens des artiſtes, & non avec le ſcalpel de la raiſon.

Becker, qui, grace aux commentaires de l'illuſtre Staalh, eſt devenu le Deſcartes de la chymie, ſubſtitua aux principes arbitraires de Paracelſe la terre & l'eau; mais comme avec cette double clef il ne pouvoit ouvrir toutes les portes de la nature, il diviſa la terre primitive en trois terres également élémentaires : la premiere, qu'il nommoit vitreſcible, étoit le principe de la dureté des corps; la ſeconde, qu'il déſignoit ſous le nom de terre inflammable, étoit le phlogiſtique; & la troiſieme, qu'il appelloit terre mercurielle, ſervoit, avec les deux

PARTIE I.

autres, à la compoſition des métaux (*). Mais Staalh lui-même, l'enthouſiaſte de Becker, a jeté des doutes ſur l'exiſtence de la terre mercurielle (**). D'un autre côté, des phyſiciens ont dit qu'un élément principe ne pouvoit ſe diviſer en trois terres élémentaires. Enfin l'eau & la terre ne ſont eux-mêmes que des principes du ſecond ordre, & non les premiers agens de la nature.

Il n'y a plus que le peuple qui reconnoiſſe quatre élémens eſſentiellement diſtingués, dans l'eau, l'air, la terre & le feu (†). Cette diviſion ſi commode pour les hommes accoutumés à tout effleurer, mais ſi abſurde aux yeux de l'homme de génie, ne mérite pas d'être examinée par le philoſophe. Ce n'eſt point au

(*) Vid. *phyſic. ſubterr. ſect. III, cap. II, III, IV & V.*

(**) Vid. *ſpecim. Beckerian.*

(†) Cette erreur eſt originairement d'Ariſtote. La ſeule réfutation qu'elle méritoit, eſt la plaiſanterie de la ſavante Schurmannin, qui écrivit ce diſtique au bas de la phyſique du précepteur d'Alexandre :

Cuncta elementa gero ; ſum terra ; eſt oſſibus ignis ;
Æther ineſt natibus ; vulva miniſtrat aquam.

peuple, qui entend mal, qui ne raiſonne pas, qui ne décompoſe rien, à établir des claſſes dans la nature, & à former les degrés de la grande échelle des êtres. PRINCIPES.

Les philoſophes qui n'ont reconnu qu'un ſeul élément ſont les plus conſéquens de tous : à la tête de ceux qui ont admis ce grand principe, mais qui en ont abuſé, on peut mettre Leucipe, le pere des atomes, qu'Epicure immortaliſa par ſes ſophiſmes, & Lucrece par ſes vers : ces hommes célebres bâtirent les mondes, formerent les êtres intelligens, & créerent les dieux mêmes avec ces corpuſcules : l'idée étoit grande, mais le coloſſe d'or ne ſe trouva avoir que des pieds d'argile.

Qu'eſt-ce que des molécules qui n'ont d'autres qualités que la figure & le tranſport local, & qui compoſent l'eſſence de la divinité ?

Comment a-t-on pu déſigner Dieu par un réſeau délié & terminé par un ſimple trait, comme les figures monogrammes ?

A-t-on quelqu'idée du mouvement des

PARTIE I.

atomes dans un vuide infini, où il n'y a ni centre, ni circonférence?

Comment deux atomes inſenſibles peuvent-ils, en ſe courbant, former un être ſenſible, &c.? -- Pour admettre la doctrine de Leucipe & d'Epicure, il faut dévorer toutes ces abſurdités : délire qu'on tolere tout au plus dans l'homme de génie qui crée des ſyſtêmes, & non dans l'eſprit étroit qui ſe contente de les adopter.

D'ingénieux modernes ont tenté de rectifier la doctrine des atomes : tels ont été Gaſſendi, Boerhaave, Newton, Deſaguilliers & Maclaurin. Mais comme tous en font des êtres paſſifs, il eſt évident que ces corpuſcules ne peuvent entrer dans la compoſition des êtres actifs & intelligens.

Le détail des erreurs anciennes & modernes ſur les corps élémentaires, formeroit ſeul un énorme volume : ce ſeroient d'étranges mémoires pour la connoiſſance de l'eſprit humain; mais ils ne devroient point décourager un obſervateur. Je vais donc auſſi haſarder quelques idées ſur ce ſujet, duſſai-je ajouter de nouvelles pages à cette hiſtoire.

ARTICLE VII.

De l'Élément principe.

PRINCIPES.

Il eſt bien plus aiſé de dire de l'élément principe ce qu'il n'eſt pas, que ce qu'il eſt: nous ſommes donc réduits à des probabilités; mais les probabilités dans l'hiſtoire naturelle ſont plus utiles que la plupart des axiomes en métaphyſique.

Il me ſemble d'abord qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul élément; car la matiere eſt eſſentiellement la même; elle ne differe que par les modifications ſans nombre dont elle eſt ſuſceptible; les divers élémens déſignés par les philoſophes, n'ont probablement été inventés que pour fixer dans la mémoire la nomenclature des êtres. Les naturaliſtes ont fait des claſſes; mais la nature ne fait peut-être que des individus.

Les chymiſtes s'accordent aſſez à dire que les premiers élémens de la matiere ſe caractériſent par leur indifférence à s'unir à un corps

PARTIE I.

ou à un autre, mais cette théorie me paroît mal fondée; l'acide vitriolique eſt abſolument indifférent pour la formation d'une pyrite, d'un gypſe, ou d'un quartz, puiſqu'il ſe combine auſſi aiſément avec une terre vitrifiable & une terre calcaire, qu'avec des végétaux enfouis: cependant Paracelſe & Vanhelmont ne me feroient pas croire que l'acide vitriolique eſt le principe des corps organiſés (*). Cet acide eſt compoſé; & cette conſidération ſeule l'empêche de devenir l'agent de la nature.

Cette remarque doit auſſi faire naître des doutes ſur un être métaphyſique, inventé par les cabaliſtes, pour donner aux cauſes obſcures

(*) Tel étoit cependant le ſentiment du célebre Becker: il en faiſoit un acide univerſel qui entroit dans la compoſition de tous les êtres; comme s'il y avoit un acide vraiment iſolé, & qui ſubſiſtât indépendamment des corps! comme ſi l'acide vitriolique devoit être l'agent de la nature plutôt que l'acide marin! comme ſi un être que la chymie décompoſe & réduit en terre & en eau étoit aſſez ſimple pour entrer dans la conſtitution primitive de tous les êtres organiſés! --- Chymiſtes, étudiez Becker, Staalh & Boerhaave; mais ayez le courage de juger ces grands hommes.

des phénomenes de la génération, une explication encore plus obſcure : j'entends cet acide univerſel qui regne aſſez conſtamment dans l'atmoſphere, & qu'ils croyoient le principe général de la production dans les trois regnes de la nature. Pour rendre plus reſpectable cette idole philoſophique, ils lui donnerent le titre de Demogorgon ; & le peuple, toujours porté à adorer ce qu'il n'entend pas, ſe laiſſa engager par ſon nom ſeul à croire ſon exiſtence. PRINCIPES.

Au lieu de dire avec les chymiſtes que l'élément primitif doit être indifférent à s'unir à un corps ou à un autre, ce qui ſuppoſe une exiſtence de la matiere, antérieure aux élémens qui la conſtituent, ne ſeroit-il pas plus exact de dire qu'il doit être indifférent à compoſer un corps ou un autre ? Cette propoſition ainſi énoncée ne renferme du moins aucune contradiction, & peut ſervir à jeter quelques lumieres dans l'abyme de l'eſſence des choſes.

Il me ſemble que l'élément primitif des corps doit encore être ſimple & inacceſſible à toute

PARTIE I.

eſpece de décompoſition ; ce qui ne tend pas à en faire un corps inétendu & parfaitement indiviſible, mais ſeulement un être homogene : car la nature a ſes élémens ; mais il n'y a que le ſyſtême de Leibnitz qui ait ſes monades.

L'élément principe doit auſſi être fluide ; ce qui eſt une ſuite de ſa grande ténuité. Et qu'on n'objecte pas qu'il n'y a point dans la nature de fluides ſimples ; il y en a eu néceſſairement dans l'origine des êtres. C'eſt d'abord en fermentant enſemble, enſuite en ſervant, ſoit de véhicule, ſoit de diſſolvant aux corps, qu'ils ſont devenus compoſés : ainſi ne jugeons jamais de l'exiſtence primitive des êtres par leur exiſtence actuelle, & ſachons décompoſer avec l'imagination une chryſalide, pour y trouver à-la-fois les débris d'un ver & le germe d'un papillon.

Je ſuis tenté de croire encore, que l'élément par ſa nature doit être inaltérable : les modifications de la matiere varient à chaque inſtant ; les corps mixtes ſe diſſolvent, les êtres ſubiſſent

des métamorphoſes; les exiſtences changent, mais les eſſences ſont éternelles. PRINCIPES.

Pour la figure des corps élémentaires, elle eſt inacceſſible à l'inſtrument des artiſtes, & peut-être même à l'œil de l'imagination : ſi originairement ils formoient une maſſe pleine & ſolide, on peut les conſidérer comme un aſſemblage de parallélipipedes égaux, ou comme le réſultat de la combinaiſon des corps réguliers; tel que les tetraëdes, les exaëdres, les dodecaëdres & les icoſaëdres : ſi, comme il eſt infiniment plus probable, ils ont toujours fait uſage de l'activité qui leur eſt eſſentielle, il faut les ſuppoſer ronds; car, en multipliant les interſtices, on favoriſe le mouvement.

Il me ſemble que tous les caracteres que je viens de tracer conviennent au feu élémentaire; ainſi il eſt probablement l'être principe qui a ſervi à la compoſition des corps. Cette hypotheſe n'eſt pas ſuſceptible d'une rigoureuſe démonſtration, car le ſentier qui y mene eſt à peine frayé; & n'ayant pas pour s'y con-

duire le bâton de l'expérience, on n'y peut marcher qu'en tâtonnant : cependant cette théorie eſt appuyée d'une foule de probabilités ; & les probabilités ſont à peu près l'unique preuve dont on étaie les principes de l'ontologie.

J'appelle le feu qui ſert à la compoſition des êtres, feu élémentaire, pour le diſtinguer du feu ordinaire qui eſt toujours imprégné, plus ou moins, de molécules de matiere, & qui ne s'offre à nos yeux qu'avec l'enveloppe groſſiere qui le défigure. Le feu des rayons du ſoleil eſt le plus pur que l'on connoiſſe ; encore ſa ſubſtance eſt-elle probablement altérée par l'atmoſphere qu'il pénetre & par les corps étrangers qui le réfléchiſſent : ainſi il n'y a guere que l'imagination qui puiſſe avoir une idée du feu de la nature.

Tous les êtres ſont pénétrés du feu élémentaire ; peut-être même qu'il exerce ſon activité dans tous les points de l'eſpace : ſi quelque corps étoit à l'épreuve de ſon action, il ſeroit totalement dépourvu des principes de vie ; ce qui eſt

une abſurdité ; car il eſt démontré en philoſophie que le mot de vie eſt ſynonyme à celui d'exiſtence. PRINCIPES.

Ce feu élémentaire, plus pur dans les animaux que dans les végétaux & les foſſiles, donne du reſſort à leurs nerfs, de l'activité à leurs fibres, & un mouvement rapide aux fluides qui circulent dans leurs canaux ; comme par ſa nature il s'évapore aiſément, les alimens ſont deſtinés à rétablir, & à remonter ainſi toute la machine. Lorſque ce feu étranger ne peut plus s'aſſimiler avec la ſubſtance de l'animal, le tout ſe décompoſe ; & cette décompoſition, dans nos langues ſtériles, s'appelle l'anéantiſſement ou la mort.

Si l'on pouvoit démonter la machine humaine, & analyſer ce fluide nerveux qui, ſuivant les oracles de la médecine, avertit le cerveau dans toutes nos ſenſations & devient ainſi le mobile de nos facultés intellectuelles, il ſeroit aiſé de prouver que la matiere qui le compoſe eſt fortement imprégnée de ce feu élémentaire ;

telle ſeroit peut-être l'origine de ces expreſſions : *ame ardente*, *imagination embraſée*, *flamme du génie*, qu'on trouve dans toutes les langues primitives, & qui ne ſont des métaphores que pour l'homme du peuple, qui n'eſt pas initié dans les myſteres de la nature.

Le feu élémentaire eſt l'agent de la nature ; il tend les reſſorts des ballons élaſtiques dont l'air eſt compoſé ; & ſon activité, plus ou moins grande ſur cet élément de la ſeconde claſſe, en explique la condenſation & la raréfaction. L'air eſt ſi fortement imprégné des particules du feu élémentaire, que lorſqu'il ceſſe d'être humide, il ceſſe auſſi d'être conducteur d'électricité ; & en effet c'eſt un corps originairement électrique, comme l'a très-bien prouvé le phyſicien légiſlateur de Philadelphie (*).

(*) L'air ſec ne peut recevoir l'électricité des corps, ni leur donner la ſienne ; autrement aucun corps environné d'air ne pourroit être électriſé poſitivement & négativement ; car, ſi on eſſayoit de l'électriſer poſitivement, l'air emporteroit auſſi-tôt le ſurplus ; ou ſi c'étoit négativement, l'air ſuppléeroit à ce qui man-

PRINCIPES.

C'eſt lui qui donne à l'eau ce caractere de fluidité qui la rend propre à développer l'organiſation des végétaux. Sans l'action des molécules ignées, qui ſéparent ſes parties primitives, elle ſe coaguleroit, & ne formeroit plus qu'un froid cryſtal, inutile à la génération des êtres.

Sans le feu élémentaire, la terre privée des fluides qui circulent dans ſon ſein, des végétaux qui parent ſa ſurface, & des êtres animés qui l'habitent, ne ſeroit plus que le chaos d'Héſiode, & le tombeau de la nature.

Les phyſiciens, qui ont fait les plus profondes recherches ſur l'élément du ſecond ordre, qu'on appelle terre primitive, s'accordent à donner ce titre au verre. Il réſulte des principes de Staalh, de la Lithogeogneſie de Pott, & de l'hiſtoire naturelle de Buffon, que ce corps eſt

---

queroit ; ainſi la célebre expérience de Leyde ſeroit impoſſible. --- Telle eſt la théorie de ce Franklin, que l'abbé Nollet a tant critiquée, par la ſeule raiſon que lui-même avoit fait un ſyſtême, mais que tous nos bons phyſiciens adoptent, parce qu'il leur importe fort peu que la vérité leur vienne de Paris ou de Philadelphie.

PARTIE I.

la véritable terre élémentaire, & que tous les mixtes ne ſont qu'un verre déguiſé : or, il n'y a peut-être point, ſur ce globe, d'être plus imprégné de matiere ignée que le verre (*). On ſeroit tenté de croire que le feu électrique fait partie de ſon eſſence : *Je conjecture*, dit le Deſcartes de l'électricité, *que ſi on trouvoit le moyen de l'en retirer, il ceſſeroit d'être verre* (**) ; *on épuiſeroit la ſubſtance, & le mode ſeroit anéanti.*

La plus parfaite des pierres vitrées eſt ſans doute le diamant qui, expoſé le jour au ſoleil, étincelle dans l'ombre de la nuit, brille lors même qu'il eſt brut, quand on le rougit au feu, & devient par le ſimple frottement le plus beau

(*) J'ai fait l'expérience de Leyde avec une bouteille de dix lignes ſeulement de diametre, dont la partie fulminante ne peſoit ſûrement pas deux grains ; le feu électrique qui réſidoit dans ce petit eſpace étoit cependant en telle quantité, qu'un gros moineau que j'expoſai à la commotion fut tué d'un ſeul coup.

(**) Expériences ſur l'électricité, faites à Philadelphie, par Franklin, tome I, lettr. V, édition de M. Dalibard.

des

des phoſphores (*). Il recele probablement dans ſon ſein encore plus de feu élémentaire que le verre ; & le naturaliſte n'a pas beſoin, pour en être convaincu, des inſtrumens qui le décompoſent. PRINCIPES.

Le peuple des phyſiciens a dit pendant long-tems, & le peuple des gens du monde a répété, que le diamant étant le plus parfait des verres, étoit apyre, c'eſt-à-dire, inaltérable au feu le plus actif : cependant les hommes de goût qui obſervent, trouvoient fort ſingulier qu'il y eût un corps inacceſſible à toute eſpece de décompoſition, & que ce corps imprégné de feu, ne tendit pas à ſe réunir à ſon principe ; mais heureuſement l'expérience vint renverſer le ſyſtême, comme cela arrive toujours. L'empereur François premier, fit mettre des diamans dans un creuſet, & après vingt-quatre heures d'un feu très-violent, ces pierres précieuſes

(*) *Voyez* Leſſer. *lithologie*, page 308, & *Mém. de l'Acad. des ſciences*, années 1707 & 1735.

PARTIE I.

furent totalement diſſipées & volatiliſées (*). Le rubis, il eſt vrai, réſiſta à cette épreuve violente, & ne perdit rien de ſa forme, de ſa couleur & de ſon poids ; mais on ſait que le dernier des Médicis, qui fut grand duc de Toſcane, en ayant expoſé un au miroir ardent de Tſchirnaus, il ſe couvrit d'une eſpece de graiſſe, laiſſa échapper quelques bulles, & ſe fondit au bout de quelques ſecondes. Il n'y a donc rien d'apyre ſur la terre, & il faut reléguer les rêveries des phyſiciens ſur ce ſujet, avec l'ancienne fable de la Salamandre.

Ce n'eſt point dans un écrit de la nature de celui-ci qu'il faut s'étendre ſur des principes qui ſemblent étrangers à la morale de l'homme, & qui font d'un livre un ouvrage ſingulier, ſans en faire un ouvrage utile. Auſſi je prie de

(*) Dans le moment où l'on imprime cet ouvrage, de bons chymiſtes répetent à Paris la belle expérience de l'empereur François I ; & la vieille erreur qui ſuppoſoit le diamant apyre ne ſubſiſte plus, même parmi les gens du monde.

regarder mes conjectures comme les plus vraiſemblables, juſqu'à ce qu'il en vienne de plus heureuſes qui les faſſent oublier; car, dans une pareille matiere, on ne raiſonnera jamais que par conjectures.

PRINCIPES.

ARTICLE VIII.

DIGRESSION SUR LE MANUSCRIT DE LA THÉORIE DE L'UNIVERS.

PARTIE I. UN autre motif m'engage à borner mes détails ſur l'élément principe ; un homme de lettres de mes amis (*), s'eſt rencontré avec moi dans le ſyſtême du feu élémentaire, & il a fait un ouvrage ſur ce ſujet, deſtiné à faire la plus grande ſenſation ; car c'eſt le fruit de quinze ans de recherches, de raiſonnemens & d'expériences : ſon livre deviendra donc la baſe de ce volume, & les hommes droits ne jugeront qu'après l'avoir jugé : -- ce qui me promet quelqu'indulgence.

Ce livre a pour titre, *Théorie de l'univers*. Ce n'eſt point à l'amitié à prévenir ſur la grandeur de ſon plan & ſur l'intérêt de ſes détails :

(*) H. OP, D. L. P., auteur d'un ouvrage déjà connu & eſtimé, qui vit dans une tranquille obſcurité, loin des villes & des académies, étudiant la nature plus que les livres, & ſe rendant utile aux hommes ſans rechercher leur eſtime & ſans la mépriſer.

je me contenterai d'obſerver que l'auteur préſente ſon ſyſtême avec toutes les preuves phyſiques & cependant tout le ſcepticiſme qui peut le faire adopter. PRINCIPES.

Il a cru devoir remonter à l'eſſence de la matiere & au principe du mouvement; & ſi ſes conjectures ſur leur identité ſont vraies, il a ſimplifié les loix du monde, & ôté une roue à la grande machine de la nature.

Ses recherches ſur le feu élémentaire me ſemblent originales à bien des égards; il démontre, autant qu'il eſt poſſible dans une ſcience encore neuve, que tous les corps en ſont intimement pénétrés, qu'il ne dévore qu'en aſſimilant à ſa ſubſtance, & qu'il eſt le principe de la génération des êtres, de leur palingénéſie & de leur deſtruction.

Il ſoupçonne que le feu élémentaire n'eſt pur nulle part; que celui qui eſt le moins altéré eſt le feu ſolaire, & enſuite celui de l'électricité, & au dernier degré de l'échelle, celui du creuſet des chymiſtes.

PARTIE I.

Il faut voir dans ce livre combien il y a de probabilités que le feu principe ne pese point, & supposé qu'il pese, avec quelle facilité on pourroit en conclure qu'il est le principe de la gravitation.

L'auteur analyse tout d'après les Staalh, les Pott & les Boerhaave, & souvent d'après lui-même; mais il ne décompose les êtres avec les instrumens de la chymie, que pour les recomposer ensuite avec le feu élémentaire.

Il a rencontré de nouvelles traces d'analogie entre les trois regnes, & il a ajouté quelques preuves à cette grande vérité, que tout est lié dans l'échelle de la nature.

Il est vrai qu'il tire de tous ces principes des conséquences hardies, que je ne prétends point autoriser: après avoir expliqué la génération des êtres qui rempliſſent l'intervalle de l'échelle jusqu'à l'homme, il examine par quels développemens successifs la pierre de Deucalion a pu recevoir l'organisation, la sensibilité & l'intelligence; & quoiqu'il ne donne cette hypo-

theſe que comme une rêverie philoſophique, je ſens que des eſprits foibles peuvent en abuſer pour infirmer des dogmes que leur antiquité a rendus reſpectables.

Au reſte, l'auteur de la *Théorie de l'univers* a l'ame ſi honnête, il a ſi peu d'envie de détruire, ſon bon eſprit perce ſi fort à travers quelques paradoxes où ſon imagination ſemble l'entraîner, qu'en ſuppoſant même que l'ouvrage parût ſans tempéramens, il eſt à croire qu'il ne nuiroit qu'à ceux qui étoient déjà empoiſonnés avant d'en prendre lecture.

CHAPITRE VI.

PRINCIPES PHYSIQUES DE LA NATURE.

PARTIE I.

NEWTON, qui a tant mérité de la nature & des philoſophes, dit qu'un fluide ſubtil paroît agir dans tous les êtres ; que ce fluide eſt 700,000 fois plus ſubtil, plus rare & plus élaſtique que l'air que nous reſpirons, & que par conſéquent il eſt à l'eau commune comme 1 eſt à 600,000,000 (*) : ce fluide eſt le feu élémentaire ; mais le grand homme qui l'a preſſenti, n'a pu le ſoumettre à ſes calculs, parce qu'il eſt inacceſſible au microſcope : ce n'eſt qu'en multipliant les à-peu-près, que la raiſon des philoſophes peut en tenter l'analyſe.

Ce feu élémentaire dont l'eſſence eſt le mouvement, a ſervi à la compoſition de tous les êtres qui conſtituent la grande machine de l'univers.

(*) *Voyez* optic. queſt. 22.

Il ſeroit abſurde de rechercher l'origine du feu élémentaire: puiſqu'il exiſte, il eſt probable qu'il a toujours exiſté ; car, comment auroit-il paſſé du néant à l'être ? Et qu'eſt-ce que le néant pour des philoſophes ?

Il y auroit de l'inconſéquence à calculer dans quel tems ce feu élémentaire, en ſe modifiant, a organiſé les mondes : le tems n'exiſte pas pour ce qui n'a pas commencé ; & toutes ces méthodes arbitraires, inventées pour ſervir de point d'appui à notre petit entendement, ne doivent point être employées pour calculer les opérations ſublimes de la nature.

Il y auroit de la témérité à vouloir deviner par quel méchaniſme, l'élément principe s'eſt modifié, & comment, tout étant originairement homogene, tout nous paroît aujourd'hui hétérogene : il eſt probable que ce ſeroit encore un ſecret pour nous, quand nous aurions douze

PARTIE I.

ſens, & par conſéquent douze fois plus d'intelligence.

Bien loin de pouvoir raiſonner ſur ce qui a dû être, nous pouvons à peine raiſonner ſur ce qui eſt; connoiſſons-nous ſeulement la dixieme partie des êtres animés qui habitent ce globe ? La nature a paru s'agrandir pour nous depuis la découverte du microſcope; & ſi en perfectionnant cet inſtrument, nous pouvions pénétrer plus avant dans l'abyme des infiniment petits, elle s'agrandiroit encore: la nature eſt ce cercle infini de Paſcal dont le centre eſt par-tout, & la circonférence nulle part.

Le chymiſte croit, avec ſes procédés, ſes diſtillations & ſes analyſes, ramener les êtres à leurs élémens; le chymiſte en impoſe à la crédulité humaine; ſa main induſtrieuſe peut démolir lentement les corps, mais le réſultat de ſes expériences n'eſt qu'un amas de décombres: ſi la chymie pouvoit décompoſer les

êtres, elle pourroit les organiſer; ſi Becker ou Staalh parvenoient à l'élément principe, ils s'en ſerviroient pour créer des mondes. PRINCIPES.

Dans la phyſique générale, il ne faut jamais mépriſer les faits, quelques frivoles qu'ils paroiſſent, parce que tout s'enchaîne dans la nature, & que les effets des cauſes deviennent à leur tour cauſes d'autres effets : qui auroit imaginé que deux verres placés l'un devant l'autre par Galilée, meneroient à découvrir un nouveau ciel? Le premier obſervateur qui vit l'ambre attirer une paille, pouvoit-il ſe flatter que ce fait conduiroit un jour à la théorie du tonnerre?

Y a-t-il des germes, & ſont-ils indeſtructibles? En un mot, étois-je avant de n'être pas, & ſerai-je quand je ne ſerai plus?

Le mot de germe a été inventé par l'ignorance pareſſeuſe, qui veut tout expliquer. Tout eſt germe dans la nature, ou il n'y en a point.

PARTIE I.

Les élémens ſecondaires, par le mouvement qui leur eſt propre, s'aſſimilent enſemble, & il en réſulte un foſſile, une plante, ou un animal; le compoſé ſe détruit enſuite, & la matiere ne redevient plus homogene que pour ſe prêter à de nouvelles métamorphoſes.

La matiere en ſe décompoſant ſe ſubtiliſe; & plus un corps eſt atténué, plus ſon mouvement eſt rapide, plus il ſe rapproche de l'organiſation élémentaire.

La décompoſition n'eſt point l'anéantiſſement : le paſſage de l'être au néant ou du néant à l'être eſt une contradiction dans les termes; & ſi rien n'a pu être créé, rien ne peut s'anéantir.

Tout eſt animé dans la nature, puiſque vivre ſignifie exiſter, puiſqu'il n'y a point d'organiſation qui répugne eſſentiellement à l'idée de l'animalité.

PRINCIPES.

Cependant on a abuſé de ce dogme de la nature : un phyſicien a prétendu que les vents alizés étoient produits par l'agitation convulſive d'une plante qui croît en abondance ſous le tropique (*) : un autre a aſſuré qu'un grand animal, par ſon inſpiration & ſa reſpiration, excitoit le phénomene des marées. -- Tout a été dit par les ſophiſtes, afin que tout pût être réfuté par les philoſophes.

Tout ce qui eſt animé doit occuper un degré dans l'échelle des êtres ſenſibles.

Tout ce qui eſt ſenſible doit avoir des droits à une ſorte d'intelligence.

Il y a une chaîne dans les êtres ; mais nous n'avons pas encore raſſemblé aſſez de faits pour en compter les anneaux : les anciens avoient des quadrupedes dont nous avons perdu

(*) On l'appelle le *lentiſque marin*.

PARTIE I.

la trace ; nous en découvrons de tems en tems qu'on ne ſauroit rapporter à aucune claſſe ; le ſeul Ganguroo d'Otahiti (*) ſuffit à cet égard pour déconcerter le phyſicien qui prétend bâtir ſans matériaux l'édifice de la nature.

Le naturaliſte n'eſt pas plus heureux, quand il claſſe les végétaux, que quand il calcule les anneaux de la chaîne animale : le chevalier Vonlinné, borne nos richeſſes végétales a 8,000 eſpeces de plantes ; le célebre Shérard ne croyoit pas qu'il fallût les évaluer au-delà de 16,000 ; & voilà le docteur Commerſon qui en a poſſédé lui ſeul vingt-cinq mille, & qui a annoncé qu'il en doit exiſter au moins cinq fois autant ſur la ſurface de la terre (**) :

(*) Il a la figure du Cerbo, la taille du mouton & la queue du levrier : il ne marche pas ; mais, à cauſe de l'inégalité de ſes jambes, il ſaute. Voyez-en la deſcription, *voyage de Banks & de Solander*, édit. in-8°, tome VII, pages 43 & 83.

(**) Lettre à la ſuite du journal d'un *voyage autour du monde*, traduit de l'anglois par M. de Freville, page 257.

nous devrions nous borner à étudier la nature de nos richeſſes, & laiſſer à notre poſtérité, après cinquante ſiecles, le ſoin d'en faire le dénombrement. PRINCIPES.

Il y a trop d'arbitraires dans la diviſion qu'on a faite juſqu'ici des êtres animés : la plupart des caracteres génériques qu'on aſſigne ſont imaginaires ; on trace des lignes de démarcation, & quand on rencontre des eſpeces intermédiaires, ces lignes diſparoiſſent : il faut à chaque inſtant refaire le roman de la nature.

Dans l'exactitude philoſophique, la nature ne fait point de claſſes, elle ne fait que des individus.

Tâchons d'apprendre à un petit nombre de ces *individus*, les moyens d'être heureux ſans bleſſer la nature.

LIVRE II.

DE LA PHILOSOPHIE APPLIQUÉE A LA NATURE.

PARTIE I.

JE m'étois proposé de borner ici mes conjectures; mais un homme de génie, aussi respectable par son ame que par sa plume, m'a fait observer qu'il y auroit un vuide dans mon ouvrage, si je n'appliquois pas mes principes à un petit nombre de questions qui intéressent la curiosité des philosophes.

Je vais donc m'occuper encore à expliquer quelques énigmes gravées sur les antiques monumens de la nature; mais après avoir fait deux fois le rôle d'Œdipe, je tâcherai de n'être plus que le disciple de Socrate, de Cong-fut-sée, & de Marc-Aurele.

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

APOLOGIE DU PHILOSOPHE.

PRINCIPES.

JE prie d'obſerver que dans ce chapitre il n'y a point de conjectures; il s'agit de l'apologie de la raiſon; & il eſt bien ſingulier que dans le dix-huitieme ſiecle la raiſon ait beſoin d'apologie.

Il étoit utile d'appliquer la philoſophie à la nature, de la réconcilier avec l'homme de bien qui n'a pas le courage de penſer d'après lui-même.

Cette défenſe paroît néceſſaire, grace au fanatiſme, dont le volcan long-tems refermé vient de ſe rouvrir : puiſſé-je prévenir ſes exploſions, ou être ſa derniere victime!

PREMIERE PARTIE DE L'APOLOGIE DU PHILOSOPHE.

PARTIE I.

ENTRAINÉ par une chaîne d'événemens malheureux, à chercher dans les lettres un appui que je ne pouvois attendre d'une famille honnête, mais ſans fortune, je regardai autour de moi, & je vis que la philoſophie permettoit de garder ſon ame : je ſongeai alors, non à porter, mais à mériter le titre de philoſophe.

La philoſophie eſt *l'amour de la ſageſſe :* je crus qu'il étoit permis à mon eſprit de devenir ſage, & à mon cœur de ſuivre la pente qui l'entraînoit à aimer.

Des hommes mal organiſés avoient de tout tems abuſé de leur raiſon; mais les erreurs même de ces ſophiſtes me prouvoient qu'il y avoit des philoſophes : les noms flétris des Diogene & des Diagoras me ramenoient aux noms ſublimes de Socrate, de Zénon & de Marc-Aurele.

Le génie ne me parut point un être de raiſon;

je ne trouvai rien d'arbitraire dans l'idée de la vertu; ainſi j'ouvris les livres célebres, pour m'apprendre à faire par principes le bien que je ne faiſois que par inſtinct, & j'appellai le génie pour me conduire à la vertu. PRINCIPES.

Je ſentois que des loix éternelles m'enchaînoient à Dieu & aux hommes; j'étudiai ces loix, & je me vis le courage d'en faire la baſe d'une morale qui convint moins à l'individu qu'à l'eſpece humaine.

La nature m'avoit fait pacifique. Je me promis de ne jamais dégrader mon caractere, d'être utile à mes concitoyens, ſans en exiger de reconnoiſſance; de mériter des ſatyres & de n'en jamais faire.

Tels étoient mes ſentimens, quand j'écrivis la *Philoſophie de la nature :* je ne me cachai point la foibleſſe de mes talens; mais je crus pouvoir ſuppléer au génie par mon ame, & je publiai mon ouvrage.

Ferme dans mes principes philoſophiques, j'attendis en ſilence la conſidération publique

PARTIE I.

ſans l'acheter par des voies qui m'auroient fait rougir : la capitale fourmilloit d'hommes puiſſans & oiſifs qui ne demandoient qu'à me protéger : je me dérobai à leur bienveillance onéreuſe & je mis entre moi & les mécenes une barriere éternelle.

Les journaliſtes, qui vivent des penſées des gens de lettres & quelquefois de leurs fautes, font & défont tous les jours les réputations éphémeres : je ne me ſuis jamais préſenté à leur tribunal; je n'ai point provoqué leur encens quand par haſard ils ont fait mon éloge : quand ils m'ont condamné, je n'ai point appellé de leurs ſentences.

Je vivois au milieu d'une foule de rivaux ardens à ſe détruire; je n'ai épouſé aucune querelle; je ne me ſuis enrôlé ſous les drapeaux d'aucune ſecte : ſeul, avec quelques morts illuſtres & un petit nombre d'amis honnêtes, j'ai attendu que la voix publique me donnât quelqu'exiſtence parmi les philoſophes.

Cette exiſtence eſt venue : ma plume a été

avouée dans l'Europe par les hommes célebres; & , ce qui ne me flatte pas moins, elle a été accueillie par les gens de bien : je pouvois ne pas mériter l'aveu du génie; mais j'étois digne de l'accueil de la tranquille probité, & je n'eus pas le courage de me dérober à une célébrité qui devoit remplir d'amertume la moitié de ma carriere. PRINCIPES.

Je jouis long-tems ſans trouble de cette conſidération publique que j'avois acquiſe ſans remords : aucun homme public ne s'éleva contre la *Philoſophie de la nature :* on la réimprima dans l'intervalle pluſieurs fois en France & dans les pays étrangers. Le clergé, à qui ſeul il appartenoit de s'alarmer de ſon ſuccès, refuſa de la proſcrire. -- Ce ſonge heureux dura ſix ans ; mais je fus réveillé par un coup de tonnerre.

Une ſentence flétriſſante prononcée ſur un rapport infidele, vint annoncer à l'Europe que les gens de bien avoient eu tort de ſe perſuader que la lecture de mon ouvrage les avoit rendu plus vertueux.

PARTIE I.

On assuroit dans cette sentence, que j'anéantissois les principes des mœurs, & chaque page de mon livre étoit un monument érigé à la décence, & un hymne à la pudeur.

On y disoit que je sappe les fondemens de l'autorité, que je détruis les rapports qui enchaînent l'homme à l'homme, & que je canonise les forfaits les plus odieux.

Plein de trouble & d'horreur, j'ai osé conduire la sonde dans mon ame; j'y ai vu une foule de foiblesses, mais rien qui portât l'empreinte de la méchanceté : j'ai reconnu que mon caractere ne pouvoit m'entraîner à un crime réfléchi, & ma plume à en faire l'éloge.

J'ai demandé à mes amis si j'avois rompu le contrat tacite qui lioit leurs ames à la mienne; ils m'ont embrassé la larme à l'œil, & telle a été leur réponse.

On m'accusoit de faire des rebelles de mes concitoyens, & il n'y a pas une ligne de mon ouvrage qui n'établisse la paix des empires & la sûreté des rois.

Quel moment avoit-on choiſi pour me dénoncer comme ſéditieux? celui où je venois de publier le conte d'*Egerie*, ce monument de mon idolâtrie pour un jeune ſouverain qui appelle les ſages autour de ſon trône, & qui promet de faire revivre, pour la proſpérité de la France, le dernier des Henris. PRINCIPES.

J'ai détruit, diſent mes perſécuteurs, tous les devoirs ſacrés ſur leſquels repoſe le bonheur ſocial. -- O vous à qui je dois la vie, citoyens à jamais reſpectables dans votre heureuſe obſcurité, tant que vous avez vécu, j'ai reſpecté vos loix, je n'ai jamais contriſté votre ame, le nom de pere n'eſt ſorti de ma bouche qu'avec le ſuffrage de mon cœur; que ne puis-je ranimer votre cendre? Elle atteſteroit à mes juges ma fidélité à remplir les devoirs ſacrés de la nature.... Mais, non, reſtez dans la tombe : l'indignation s'allumeroit dans vos veines; des larmes de ſang couleroient de vos yeux, & vous ne renaîtriez que pour mourir.

Dieu me reſtoit, & la ſentence a tenté de me

PARTIE I.

le ravir; mais mon livre, tout flétri qu'il eſt, dépoſe en faveur de ma religion : aucune puiſſance humaine ne peut, tant que je reſpirerai, m'empêcher de me jeter entre les bras de l'Être ſuprême : aucune puiſſance, quand je ne ſerai plus, ne pourra m'arracher de ſon ſein.

On peut continuer à enchaîner ma plume, à dégrader mes ouvrages, à opprimer ma perſonne; pour moi, je continuerai à me conſoler avec Dieu de l'injuſtice de mes concitoyens, à reſſerrer les nœuds ſacrés qui lient l'homme à l'homme, à éclairer mes perſécuteurs & à leur pardonner.

Seconde partie de l'Apologie du philosophe.

PRINCIPES.

QUI êtes-vous, ame de fiel & de fange, qui faites un crime à Marc-Aurele de mettre la philoſophie ſur le trône, & à Socrate de s'énorgueillir du ſupplice que vous lui infligez? Le tems eſt venu de faire entendre la voix terrible de la vérité; tombez, murs d'airain qui cachiez les profondeurs de leur hypocriſie; & que le dieu du mal, l'odieux Arimane, paroiſſe aux yeux de l'homme de bien avec toute ſa difformité.

L'ennemi né du philoſophe eſt ce fanatique atrabilaire qui défend ſa ſecte avec le poignard & la flamme des bûchers, qui s'indigne du talent qui l'écraſe, & du courage qu'il n'a pas, & dont l'ame vile n'a d'énergie que pour opprimer le génie & anéantir la vertu.

L'ennemi né du philoſophe eſt cet eſclave qui a long-tems courbé ſa tête dégradée ſous le joug des deſpotes, & qui voyant un être

PARTIE I.

libre, tente de le punir de n'être pas, à ſon exemple, le dernier des hommes.

L'ennemi né du philoſophe eſt cet écrivain qui n'exiſte que par ſes morſures, qui ne pouvant mériter des ſtatues, s'occupe à en renverſer, qui ne prétend qu'à la célébrité d'Eroſtrate, mais dont la juſte poſtérité ne connoîtra ni le nom ni les libelles.

Agrippine, dit l'hiſtorien des Céſars, *détourna ſon fils de l'étude de la philoſophie comme contraire à un ſouverain* (*). Ce blaſphême abſurde & dangereux eſt peut-être plus contraire au repos des nations que tous les axiomes politiques des Hobbes & l'infame théorie de Machiavel.

Je pardonne à Agrippine, qui avoit empoiſonné ſon époux, & qui provoquoit ſon fils à l'inceſte, de déteſter la philoſophie, qui ne l'éclairoit qu'en lui donnant des remords : mais comment a-t-elle oſé ériger en axiome

(*) *A philoſophia eum mater avertit, monens imperatori contrariam eſſe.* Voyez Suéton. *vit. Neron.*

un tel blaſphême ? Comment Séneque, l'inſtituteur de Néron, laiſſa-t-il s'accréditer un principe qui le rendoit lui-même le fléau des ſouverains ? Comment le ſage Suétonne laiſſe-t-il paſſer ce ſophiſme ſans le pulvériſer ? PRINCIPES.

On accuſe la philoſophie d'être contraire à l'art de regner ; & où en ſerions-nous ſi les philoſophes n'avoient fait les rois, & ſi les rois ne protégeoient les philoſophes ?

N'eſt-ce pas la philoſophie qui crie aux princes qu'ils ne doivent monter ſur le trône, que quand ils ont le courage d'être effrayés à ſa vue ; qui leur apprend à diſtinguer les hommes qu'ils gouvernent, d'un vil troupeau qu'ils achetent ; & qui, au milieu même des forces politiques qu'ils font mouvoir, les inſtruit du ſecret de leur foibleſſe ?

N'eſt-ce pas la philoſophie qui place le ſeul deſpotiſme légitime dans la loi, & qui éloigne du trône cette foule d'hommes vils & lâches qui conſpirent à retenir les princes dans les entraves de l'erreur, dont la voix ne s'éleve

PARTIE I.

que pour trahir la patrie, & qui perſuadent à l'eſclave couronné qu'ils dirigent, qu'il n'y a d'ennemis de l'état que l'homme de génie & l'ami de la vertu?

N'eſt-ce pas la philoſophie qui apprend aux ſouverains que l'énorme machine politique qu'ils font mouvoir ne tient qu'à un fil, & que de la plus légere déclinaiſon de ce fil dépend le bonheur ou le malheur de vingt millions d'hommes; qu'il ne faut qu'un projet mal conçu pour allumer une guerre fatale dans les deux mondes, un édit mal concerté pour priver l'état de cent mille bras, & une ſeule erreur de calcul pour empoiſonner l'exiſtence des citoyens dans l'intervalle de pluſieurs générations? Ouvrons les annales de la terre, nous verrons que jamais elle n'a été plus heureuſe que ſous les rois philoſophes; les cent millions d'hommes qui habitent la Chine de tems immémorial, ne formerent qu'une famille ſous le monarque qui eut Cong-fut-ſée pour inſtituteur; le ſage Zoroaſtre fut le dieu de la

Bactriane ; & à Rome, Caton même, le martyr de la liberté, auroit travaillé au deſpotiſme de Marc-Aurele. PRINCIPES.

L'inceſtueuſe Agrippine, le farouche Calife Omar, & aprés eux une foule d'hommes vils & méchans, ont dit que le philoſophe étoit le fléau des rois. Que conclure de cette aſſertion atroce, ſinon qu'il y a des gens ennemis nés de la vérité, comme le hibou l'eſt de la lumiere, & que la nature ſemble avoir dédommagé l'homme ſans talens & ſans vertus, en lui permettant de perſécuter le génie ?

Réponds-moi, fourbe mal-adroit, quel eſt le vrai philoſophe qui ait enſanglanté les trônes & armé les hommes contre les hommes ? Platon a-t-il ſoulevé Syracuſe, même contre Denis le tyran ? Tacite a-t-il conſpiré contre Domitien, le fléau de ſa patrie ? Locke a-t-il été du nombre de ces fougueux parlementaires qui aſſaſſinerent Charles I avec le glaive des loix ?

Je jette un coup-d'œil ſur l'univers : je

PARTIE I.

vois une moitié du globe ſe preſſer contre l'autre ; les petits empires renverſer les grands pour être renverſés à leur tour, & un certain nombre d'êtres foibles & malheureux, qu'on appelle ſouverain, ſe débattre avec fureur autour de quelques ruines qui ne ſe réuniſſent que pour leur ſervir de tombeau. D'où viennent toutes ces ſanglantes révolutions ? Ce n'eſt pas ſans doute du ſage obſcur qui raiſonne dans ſon cabinet ; c'eſt de quelque Cromwel, qui fait conſiſter la gloire à changer les chaînes de ſes concitoyens ; de quelque Alexandre, qui ne veut mourir que ſur des mondes ſubjugués ; ou de quelque Mahomet, qui vient le glaive d'une main & l'encenſoir de l'autre, anéantir le culte auſſi-bien que la liberté de ſa patrie, & la faire gémir à-la-fois ſous la tyrannie de ſes rois & ſous celle de ſes dieux.

Faites aſſeoir le philoſophe au pied des trônes, & vous ne verrez point de ces grands crimes, dont la trace reſte encore ſur la terre, long-tems après que les criminels ne ſont plus.

Faites de Montagne l'ami de Charles IX, & il n'y aura point de journée de Saint-Barthelemi. Rendez le préſident de Monteſquieu légiſlateur de l'Eſpagne, & l'Europe ne ſe jettera pas ſur le Nouveau-Monde, & n'égorgera pas douze millions d'hommes pour conquérir des déſerts, de la boue jaune, & les maladies vénériennes. PRINCIPES.

Le philoſophe eſt le plus pacifique des hommes. Il unit les ſujets aux rois, & les rois entr'eux. Il empêche les peuples de s'exterminer pour des ſophiſmes. Perſuadé que l'ordre général eſt la premiere loi de la nature, il ſe ſacrifie à ſa famille, ſa famille à ſa patrie, & ſa patrie au genre humain.

Au reſte, quand même des hommes juſtement célebres auroient démenti par leurs actions la gloire qu'ils s'étoient acquiſe par leurs ouvrages, qu'importe à la poſtérité cette contradiction entre leurs cœurs & leurs plumes? Le mal qu'ils ont fait à la ſociété n'a laiſſé aucune trace; & le bien qui réſulte de leurs écrits

PARTIE I.

immortels ira d'âge en âge conſoler l'eſpece humaine de la tyrannie de ſes perſécuteurs.

Accourez donc, vous tous qui faites gloire de flétrir la raiſon, inquiſiteurs de Goa & de Paris, vils apôtres des convulſions, apologiſtes de la Saint-Barthelemi : la loi du pays éclairé où on vous tolere, vous interdit les homicides ; mais vous pouvez diſtiller ſans péril le venin que votre ame recele, ſur les livres qui vous dévoilent. Je vous livre le portrait du philoſophe : liſez-le, & que la flamme des bûchers vous ſerve de réponſe.

TROISIEME PARTIE DE L'APOLOGIE DU PHILOSOPHE.

PRINCIPES.

DEPUIS que le nom de philoſophe eſt devenu le titre d'une injure modérée, qui ſert à l'envie à déſigner le talent, & au citoyen puſillanime l'homme de génie qui l'éclaire, il me ſemble néceſſaire de définir exactement l'être reſpectable dont j'oſe prendre la défenſe. Puiſſe le tableau que j'en tracerai juſtifier en même tems l'idole & le culte de ſes adorateurs!

Un philoſophe eſt pour moi un être ſublime, placé ſur la terre pour guérir les hommes des maux attachés à l'exiſtence, ou pour les en conſoler.

C'eſt un génie éclairé, qui attache ſon bonheur au développement de ſon intelligence, qui ne s'appuie point ſur les lumieres factices des hommes puiſſans qui ne le valent pas, & qui s'occupe dans le ſilence du cabinet à réformer ſon entendement, à ſe faire un caractere & à créer ſon ame.

PARTIE I.

C'eſt un partiſan de l'harmonie générale, qui conſerve l'équilibre entre ſes paſſions, vit en paix avec le foible qui l'évite & avec l'envieux qui le perſécute, & ne fonde pas ſes idées ſur les loix du moment, mais ſur les rapports éternels & invariables des êtres.

Il a une raiſon dont il étend ſans ceſſe les limites; il ne la ſoumet point au caprice d'un deſpote qui gouverne une étendue de mille lieues, ni à l'autorité d'un écrivain mort depuis mille ans; il ſe réſerve le droit de critiquer Ariſtote chez les Arabes où on le diviniſe, & celui de vanter la liberté, dans le Nouveau-Monde où on l'anéantit.

Il ſait diſtinguer la morale ſublime de la nature, de la morale flottante des politiques & de la morale atroce du fanatiſme; il ne peſe pas dans la même balance l'erreur & la méchanceté, & il éclaire le genre humain ſans craindre qu'on le puniſſe du crime irrémiſſible d'avoir annoncé la vérité.

Cependant ſa plume audacieuſe ne ſappe

point les fondemens du trône & de l'autel; il respecte les préjugés qui sont utiles aux nations, honore les hommes en place, se conforme aux usages reçus, & ne fait servir sa liberté de penser qu'à perfectionner son ame & à assurer le repos de tout ce qui l'environne; c'est l'aigle, qui maintient la paix dans son aire, sans prétendre à réformer l'atmosphere & à calmer la rage des vents. PRINCIPES.

Le culte d'un Être suprême, qui n'importune que les ingrats, fait le charme de son ame sensible; cette lumiere douce l'échauffe en même tems qu'elle l'éclaire; quand il étudie la religion, il s'apperçoit qu'elle est le centre où toutes les vérités philosophiques vont se réunir; quand il la suit, il reconnoît que c'est le foyer où toutes les belles passions vont s'embraser.

Il juge intérieurement les loix des hommes, mais il est soumis à celles de sa patrie; & si le hasard l'a fait naître parmi des esclaves, il se dérobe à la verge flétrissante du despotisme,

PARTIE I.

mais ſans braver ſes ſouverains, comme ſans les flatter, ſans les eſtimer & ſans les craindre.

En un mot, le philoſophe eſt un être étonnant & non contradictoire, qui aime le genre humain par intérêt & par principe, qui éclaire ſes contemporains, mais qui ne veut être jugé que par la juſtice des ſiecles; qui penſe, parle & écrit avec énergie, mais qui n'eut jamais que la hardieſſe de la vertu.

CHAPITRE II.

DOUTES PHILOSOPHIQUES SUR L'ORIGINE DES ÊTRES.

PRINCIPES.

NOUS venons de voir qu'un être raiſonnable n'étoit pas un monſtre, parce qu'il faiſoit uſage de ſa raiſon. Écoutons donc un moment ſes conjectures ſur l'origine des êtres, mais ſouvenons-nous toujours que ce ne ſont que des conjectures : Epiménide qui rêve dans ſa grotte ne peut avoir l'autorité de Zénon, qui dogmatiſe dans le portique : encore une fois, tout ce qui n'a dans la *philoſophie de la nature* qu'un rapport éloigné à la morale, doit être mis au rang des hypotheſes qu'on adopte, pour les diſcuter plutôt que pour y croire. Il n'en eſt pas de même des grands principes ſur leſquels roule l'économie ſociale ; le plus léger doute en ce genre nous paroîtroit un blaſphême,

ARTICLE PREMIER.

VOYAGE D'ÉPIMÉNIDE.

PARTIE I.

EPIMÉNIDE eſt un des plus grands ſaints du paganiſme : la légende grecque nous a conſervé un grand nombre de ſes miracles. Il fit ceſſer par ſa préſence la peſte dans Athenes ; il prophétiſa dans Lacédémone ; &, ce qui n'eſt pas un prodige moins extraordinaire, il fit un poëme épique de 6500 vers ſur la ſtructure du vaiſſeau des Argonautes. On peut conſulter, ſur toutes ces merveilles, Diogene Laërce, le Ribadeneïra de ſon ſiecle.

Un jour ce ſage conduiſoit ſon troupeau (car dans l'âge d'or la bergerie menoit à tout, même à l'apothéoſe) ; & s'étant égaré, il entra dans une caverne où il dormit 57 ans : à ſon réveil il trouva, avec ſurpriſe, que la Grece avoit changé de face ; il n'étoit environné que des petits-fils des Crétois, avec leſquels il s'étoit endormi ; mais ſa ſurpriſe

ceſſa quand il apperçut ſes cheveux blancs.

Suivant quelques traditions grecques, Epiménide paſſa ſa vie ſans manger, reſſuſcita pluſieurs fois & vieillit en autant de jours qu'il avoit dormi d'années dans ſa caverne de la Crete.

La durée de la vie de ce ſage fut calculée ſans doute en raiſon de ſon ſommeil miraculeux; car Xénophane la fait de cent cinquante-quatre ans : Phlégon y ajoute trois ans de plus. Pour les prêtres de la Crete, qui feignoient de croire à ſes réſurrections, ils prolongerent ſa vie juſqu'à deux cents quatre-vingt dix-neuf ans. Ce ſeroit peut-être ſe jouer de la raiſon humaine que de s'amuſer à concilier les dates de cette vie d'Epiménide avec la chronologie de Paros, ou avec l'ere des Olympiades.

D'autres philoſophes plus conſéquens ont prétendu qu'Epiménide n'étoit pas plus mort que le patriarche Hénoch; en vain Sparte pour preuve de ſon trépas montra-t-elle long-tems ſes reliques (*). On ſait que des reliques

(*) Diog. Laërt. *vit. Epimenid.*

PARTIE I.

ne prouvent pas plus l'exiſtence antérieure des ſages que celle des ſaints. Ce qui ſemble très-vraiſemblable c'eſt qu'Epiménide vit encore, & s'il paroît s'abſenter de la terre, c'eſt qu'il dort dans ſa caverne. Cette alternative de léthargie & de réveil dure depuis plus de deux mille ans; & qui ſait ſi elle ne ſe prolongera pas juſqu'à ce que notre planete diſparoiſſe dans les déſerts immenſes de l'eſpace?

Peu m'importe en ce moment qu'Epiménide aſſiſte à la ruine de notre monde; mais ce qui m'intéreſſe beaucoup, c'eſt qu'il a voyagé pendant bien des ſiecles pour deviner ſon origine. Voici un fragment de ſon itinéraire, que le prêtre de Jupiter Ammon dépoſa dans ſon temple quand la Grece voulut faire ſon apothéoſe.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . « Ma curioſité eſt ſans bornes, » & qui oſeroit en faire un reproche au phi- » loſophe qui voit les générations ſuccéder aux

» générations? La curioſité n'eſt une foibleſſe
» que dans l'être qui ne peut la ſatisfaire : dans
» cet homme vulgaire dont l'exiſtence fugitive
» ſemble bornée à l'inſtant qui s'écoule & qui
» naît pour mourir.

» J'ai voulu ſavoir d'abord ſi la matiere
» avoit une origine ; & comme je n'ai pas
» aſſiſté à ſon organiſation primitive, j'ai
» conſulté ſur ce grand événement tous les
» philoſophes qui prétendent avoir pénétré
» dans l'attelier de la nature,

» Je m'embarquai, dans mon premier
» voyage, ſur un vaiſſeau Phénicien qui
» faiſoit voile pour la découverte d'un monde ;
» Sanchoniaton y étoit : *Etranger*, me dit-
» il un jour, *tu voyages pour chercher la*
» *pierre philoſophale ; ne vas pas plus loin,*
» *car je l'ai trouvée : écoute-moi.*

» *Les premiers principes de l'univers ſont*
» *l'air ténébreux, l'eſprit ténébreux & le chaos.*

« Voilà bien des ténebres, ſeigneur San-
» choniaton. »

PRINCIPES.

PARTIE I.

« *Elles ne ſont que dans votre eſprit,* » *ſeigneur Epiménide ; l'eſprit bientôt anima* » *ces principes ; le mélange ſe fit ; les élémens* » *ſe lierent ; l'amour nâquit, & le monde* » *commença.* »

« Je répondis que ce monde n'étoit pas le » mien ; & tout en réfutant la coſmogonie de » Sanchoniaton j'apperçus un pirate qui aborda » le vaiſſeau Phénicien, s'en empara & fit » priſonnier tout l'équipage.

» Je tombai en partage à un Chaldéen qui » avoit été ſatrape, homme de loi, prêtre » de Belus, & qui, las de tous ces métiers, » s'amuſoit à parcourir le monde en le dé- » vaſtant : tous les ſoirs le capitaine raſſembloit » ſes corſaires, & mon maître les amuſoit par » ſes contes : je fus introduit une fois dans » l'aſſemblée, & j'entendis le philoſophe » brigand s'exprimer ainſi :

» *Il fut un tems, mes amis, où tous* » *les élémens confondus étoient diſperſés* » *dans la nuit du chaos ; il n'y avoit alors*

» *d'organiſé que les monſtres, & ils obéiſ-*
» *ſoient à une ſouveraine nommée Omercah ;*
» *un jour le dieu Bellus n'ayant rien à faire,*
» *s'aviſa de couper cette femme en deux &*
» *de former de ſes deux tronçons le ciel &*
» *la terre : alors tous les monſtres périrent.* »

» *Comme dans cette origine de l'univers,*
» *les dieux ne ſavoient rien produire qu'en*
» *détruiſant, il vint en fantaiſie au même*
» *Belus de ſe faire couper la tête, pour peu-*
» *pler le monde qu'il avoit créé ; les immor-*
» *tels, avec qui il vivoit, s'empreſſerent à*
» *lui rendre ce ſervice ; & la terre, détrempée*
» *du ſang qui couloit de ſa bleſſure, donna*
» *naiſſance aux hommes. Vous voyez bien que*
» *ce ſang eſt le principe de notre intelligence,*
» *& que nous ne raiſonnerions pas, ſi un*
» *dieu ne s'étoit fait couper la tête* (*). »

« Mon maître avoit à peine achevé ſon récit,
» qu'une flotte grecque qui ſe trouvoit par
» haſard dans ces parages enveloppa le navire

(*) Fragment de Béroſe conſervé par le Syncelle.

PARTIE I.

» des pirates, & s'en empara, après une vive » réſiſtance : on fit juſtice à l'inſtant de tous » ces fléaux des mers : pour mon Chaldéen » qui créoit les hommes, en tranchant la tête » des dieux, on lui coupa la ſienne, & je » redevins libre une ſeconde fois.

» La Grece dans ce tems-là étoit le centre de » toutes les connoiſſances & de toutes les » erreurs : ici un poëte perſonnifioit le chaos & » faiſoit combattre les élémens dans ſon ſein, » juſqu'à ce qu'un Dieu vînt les ſéparer : là on » aſſuroit que le haſard avoit tout fait, & que » l'intervention d'un Dieu n'étoit qu'un dé- » nouement par machine : plus loin, un ſo- » phiſte ſuppoſoit que des atomes crochus tra- » verſoient le vuide, & en ſe déclinant de » leur route s'uniſſoient enſemble & formoient » les mondes.

» Je ne goûtois ni ce chaos perſonnifié, ni » ce haſard diviniſé, ni cet univers produit » par la déclinaiſon des atomes, & je réſolus » de voyager encore.

» Dans ces tems reculés, tous les philoſo-
» phes qui vouloient s'inſtruire, ſe rendoient
» d'abord en Egypte : j'y portai mes pas : un
» prêtre de Sérapis me dit, en me montrant
» quelques hiéroglyphes : *Vous voyez cet être*
» *myſtérieux, dont la tête eſt couverte d'une*
» *couronne de plumes, qui porte un ſceptre*
» *à ſa main, & de la bouche de qui ſort un*
» *œuf monſtrueux : c'eſt le ſuprême architecte,*
» *le Cneph ; les plumes qui ombragent ſa*
» *tête, déſignent le peu de lumieres que nous*
» *avons ſur ſa nature ; ſon ſceptre marque*
» *ſon pouvoir ſuprême, & ſon œuf eſt le ſym-*
» *bole du monde qu'il a organiſé* (*). » J'au-
» rois aſſez aimé mon prêtre de Sérapis,
» ſi on pouvoit expliquer l'origine de tout par
» des allégories.

» Il y avoit alors en Egypte un étranger
» qui avoit beaucoup de crédit à la cour des
» Pharaons : il y faiſoit beaucoup de miracles ;

(*) Voyez Euſebe & le *Syſtême intellectuel* de Cudworth.

PARTIE I.

» & un des plus ſinguliers à mon gré, étoit » d'être à-la-fois begue & éloquent : j'allai le » trouver, & le priai de m'inſtruire : *Les tene-* » *bres*, dit-il, *étoient répandues ſur la ſur-* » *face de l'abyme*, *Dieu dit*, *& la lumiere* » *parut :* ce mot me parut ſublime; mais je » cherchois des raiſons & non des figures de » réthorique.

» Chab-Jedi, un philoſophe de l'Orient que » j'avois amené avec moi à la cour des Pha- » raons, me dit, en ſortant : *Epiménide*, *ce* » *mot qui te paroît ſublime*, *je l'ai dit*, *ſans* » *qu'un Dieu me l'ait révélé : prends & lis ;* » il tira alors de ſon ſein un livre qui avoit pour » titre, *les ſept rois ;* & je vis au premier cha- » pitre, qui eſt en vers de onze ſyllabes, ce » beau vers : *Ioghiquen ol didi var oldi* » *aalem : Rien n'exiſtant*, *Dieu dit*, *ſois ; &* » *tout exiſta* (*). -- Alors, au lieu d'admirer » un rhéteur, j'en admirai deux.

» La plupart des hommes qui m'explique-

(*) *La vérité*, tome 1, page 172.

» rent l'origine des êtres, ſe réuniſſoient en
» un point : c'eſt que l'Artiſte ſuprême avoit
» mis un tems limité à compoſer ſon ouvrage ;
» le rhéteur bégayant qui étonnoit l'Egypte
» par ſes prodiges, fixoit ce tems à ſix jours,
» & ſuppoſoit que ſon Dieu s'étoit repoſé le
» ſeptieme. Dans la ſuite, quand je parcourus
» la Perſe, je vis que Zoroaſtre avoit prodi-
» gieuſement allongé l'intervalle : ſuivant ce
» philoſophe, Dieu mit cinquante-cinq jours
» à créer le ciel, ſoixante à former l'enfer &
» les eaux, ſoixante & quinze à faire notre
» planete, trente à produire les végétaux,
» quatre-vingts à engendrer les animaux, &
» ſoixante & quinze à faire naître l'homme (*);
» ce qui fait en tout trois cents ſoixante &
» quinze jours, ou environ une révolution de
» notre planete autour du ſoleil.

PRINCIPES.

» Le Dieu de ces deux légiſlateurs me
» parut un mauvais phyſicien & un ignorant
» architecte, & j'en conclus qu'il falloit cher-

(*) Voy. Hyde, *de relig. veter. perſar.*

PARTIE I.

» cher d'autres lumieres ſur l'origine des choſes.

» Et peu m'importe qu'on faſſe employer à » l'éternel Géometre ſix jours ou trois cents » ſoixante & quinze pour créer ce monde ; » qui ne paroît pas le meilleur des mondes » poſſibles : dès que l'inſtant indiviſible de » volonté n'eſt pas ſuivi de l'acte, la ſuprême » Intelligence eſt dégradée, & le Dieu qu'on » adore n'eſt plus qu'un homme.

» Je parcourus l'Aſie, toujours cherchant » à m'inſtruire, & je ne rapportai de mes » courſes que des comparaiſons, des doutes & » des phraſes ; le dernier philoſophe à qui » je parlai, me fit partager le rire inextin- » guible des dieux de l'Iliade : *quand l'Être* » *ſuprême crée*, me dit-il avec le ſens froid » de la perſuaſion, *il ne fait que tirer les êtres* » *de ſa propre ſubſtance, comme l'araignée* » *tire ſa toile de ſes entrailles ; & lorſqu'il* » *détruit ſon ouvrage, il ſe contente de le* » *replacer dans ſon ſein* (*) : je laiſſai mon

(*) Voyag. de Bernier, tome I.

brame

» brame dans la contemplation de ſa céleſte
» araignée filant ſa toile, & je retournai en
» Europe. PRINCIPES.

» Il ne me reſtoit plus à voir de philoſophes
» que ceux de l'Etrurie ; & j'allai les trouver,
» pour achever de me convaincre du charla-
» taniſme des ſages de la terre, qui prétendent
» deviner le ſecret de la nature : *Dieu*, me dit
» un augure toſcan, car dans ce pays-là il n'y
» avoit guere d'autres philoſophes que des
» prêtres, *Dieu a créé notre univers ; mais*
» *comme il n'en créera pas deux, il a em-*
» *ployé ſix mille ans à ce grand ouvrage : ſa*
» *durée eſt bornée au même intervalle ; ainſi*
» *cent vingt ſiecles ſont le terme de tout ce*
» *qui exiſte : au-delà eſt le néant* (*).

» Ce monde ainſi placé entre deux néants,
» me parut le comble du délire ; je vis bien
» qu'on pouvoit en ajouter un troiſieme, c'eſt-
» à-dire, le néant du ſyſtême ; mais je me

(*) Tel eſt le fonds de ce ſyſtême. Voyez Suidas, au mot *Tyrrheni*.

» gardai bien de le dire à mon augure ; car » on n'a jamais raiſon impunément avec les » prêtres.

» Enfin, guéri de ma manie de tout expli- » quer, j'allai m'endormir dans une caverne » pendant cinquante-ſept ans : tout en rêvant, » j'y fis un livre ; & à mon réveil, je le trou- » vai écrit ſur du papyrus égyptien : en voici » un léger fragment ; car le tems n'eſt pas venu » encore de tout publier ; il eſt des idées phi- » loſophiques qui ne peuvent germer dans des » têtes humaines que dans deux mille ans. »

ARTICLE II.

FRAGMENT D'UN LIVRE D'ÉPIMÉNIDE.

. . . . . .

. . . . . .

PRINCIPES.

. . . « Ainſi tous les ſyſtêmes ſur l'origine » des choſes peuvent ſe réduire au chaos pri- » mordial & à la création : examinons, la » lampe de la philoſophie à la main, cette » double abſurdité.

» Poëtes viſionnaires, théologiens inconſé- » quens de l'antiquité, répondez-moi : qu'eſt- » ce que le chaos ?

» S'il étoit homogene, il ne pouvoit y avoir » de combat entre les élémens.

» Si tout ce qu'il renfermoit étoit hétérogene, » l'hydre des objections acquiert de nouvelles » têtes. Quel eſt le principe de l'hétérogénéité ? » La matiere, en ſe modifiant, reçoit-elle des » attributs qui ſe combattent ? Et ſi des prin- » cipes deſtructeurs conſtituent ſon eſſence,

PARTIE I.

» comment, avant la formation réguliere des » mondes, tout n'a-t-il pas été anéanti ?

» Les partiſans du chaos ſuppoſent un inter- » valle infini entre l'origine des élémens & leur » combinaiſon réguliere; mais dès que la ma- » tiere a exiſté, elle a dû faire uſage de ſon » énergie; les corps graves ont dû ſe porter » au centre de leur ſphere, & les corps légers » à leur circonférence.

» Ou le mouvement étoit eſſentiel à la ma- » tiere, ou il ne l'étoit pas : dans le premier » cas, tout s'organiſe avec régularité; dans le » ſecond, tout forme une maſſe inerte & ſans » action : ainſi, quelle que ſoit l'hypotheſe » qu'on admette, il n'y a point de chaos.

» L'obſcur Héſiode & l'ingénieux Ovide, » ſon commentateur, font intervenir Jupiter » pour faire ceſſer la diſcorde des élémens; » mais ſi la matiere étoit active, elle n'avoit pas » beſoin de l'intervention de Jupiter pour orga- » niſer les mondes; ſi elle étoit ſans propriété- » tés, comment la guerre régnoit-elle dans ſon

» ſein ? De plus, il n'étoit pas plus aiſé à
» Jupiter de la rendre active que de la créer.
PRINCIPES.

» Les philoſophes qui coupent le nœud gor-
» dien, en diſant que l'Être ſuprême a tout
» créé, n'ont pas une meilleure dialectique
» que ceux qui lui font vivifier le chaos : je
» voudrois bien ſavoir quelle idée nette pré-
» ſente à l'eſprit le mot *créer*.

» Le *barah* d'un livre hébreu, appellé la
» geneſe, qu'on a traduit par *faire quelque*
» *choſe de rien*, ne ſignifia jamais qu'*orga-*
» *niſer* (*) : le peuple à qui on deſtinoit cette
» coſmogonie, étoit trop groſſier pour atta-
» cher au mot *barah* une idée, que ne pro-
» poſe qu'en tremblant le plus ſubtil des phi-
» loſophes.

» J'ai dormi plus de quinze ſiecles dans une
» caverne, avant qu'on s'avisât de donner un
» ſens abſtrait au *barah* des Hébreux ; & cette

(*) Voy. Beauſobre, *hiſt. du manich.* tome I, pag. 178, &c. Burnet, *archæolog. philoſoph.* lib. I, cap. VII ; & ſur-tout la préface latine qui eſt à la tête de la bible ſamaritaine de l'oratorien Houbigant.

» interprétation eſt un artifice des théologiens, » pour élever une barriere éternelle entr'eux » & les philoſophes.

» Qu'entend-on par *faire quelque choſe de* » *rien ?* Le rien peut-il être le ſujet des opé- » rations de l'Être par excellence ?

» L'effet découle néceſſairement de la cauſe ; » & dès qu'un atome exiſte, il faut qu'il ait » toujours exiſté.

» Les ſophiſtes qui ſuppoſent que Dieu » co-exiſta de toute éternité avec le néant, blaſ- » phêment ſa grandeur ; il me ſemble qu'il eſt » bien plus digne de lui, de croire que de » toute éternité ſa providence veilla à la ſûreté » des mondes & au bonheur des êtres qui les » habitent.

» Si l'Être ſuprême a été une éternité en » repos, il n'a jamais dû en ſortir : ou il a créé » de tout tems, ou il n'a rien créé.

» C'eſt une ſinguliere rêverie des rabbins » qui ont compilé le thalmud, que d'avoir » écrit que Dieu, pour tuer le tems, s'occupoit

» à bâtir divers mondes qu'il détruiſoit auſſi-
» tôt, juſqu'à ce que par différens eſſais, il fût
» parvenu à en faire un auſſi parfait que le
» nôtre. Je rêve auſſi quelquefois dans les nuits
» de pluſieurs ſiecles que je paſſe dans ma
» caverne; mais du moins mes rêves ne ſont
» ni des épigrammes contre Dieu, ni des blaſ-
» phêmes contre la nature.

» Quel ſeroit cet éſpace où Dieu s'occupe-
» roit à créer & à détruire? Faut-il en faire une
» pierre d'attente poſée ſur les bornes de notre
» univers?

» Si Dieu avoit créé, il créeroit encore: car
» ſon activité ne peut ſe repoſer; elle ne peut
» ſubſiſter un inſtant, ſans déployer toute ſon
» énergie.

» Pour moi, il me ſemble que l'Être ſuprême
» ne peut rien créer, comme il ne peut rien
» anéantir, parce qu'il eſt abſurde que le néant
» ſoit le ſujet de ſon travail, ou le réſultat de
» ſon pouvoir.

» Il me ſemble que la matiere exiſte de tout

PARTIE I.

» tems; mais ſon éternité étant ſucceſſive, ne » doit pas être confondue avec celle de Dieu, » qui ne l'eſt point : ces deux éternités paroiſ- » ſent d'un ordre différent; ſi cependant il eſt » permis d'établir des rapports dans une matiere » auſſi incompréhenſible que celle de l'éternité.

» Il eſt impoſſible à l'eſprit humain de déſi- » gner l'époque où tout étoit homogene.

» Il eſt probable que l'hétérogénéité appa- » rente de la matiere vient de ſa propriété de » ſe modifier; mais combien de métamor- » phoſes n'a-t-elle pas dû ſubir, avant d'être » ce qu'elle paroît à nos regards? Si l'intervalle » qui ſépare le point féminal de l'homme fait, » qui raiſonne ſur la génération, nous paroît » ſi difficile à calculer, comment fixerons- » nous la diſtance que la nature a miſe entre » l'époque de la matiere homogene, & celle » de la même matiere conſtituant notre » univers? Quand l'algebre aura épuiſé ſes » formules pour exprimer cette diſtance, notre » imagination ira encore au-delà.

» O homme de la petite planete de la terre ! » ne t'imagine pas avoir l'intelligence des êtres » mieux organisés qui habitent le centre de ton » syſtême ; ſonge que tu as été jeté dans un » point de l'eſpace, pour adorer Dieu, & pour » déraiſonner ſur les premieres cauſes.

CHAPITRE III.

DES MONDES.

PARTIE I.

LA ſcience qui nous a éclairés ſur le méchaniſme des mouvemens céleſtes, a contribué à raffermir la baſe de nos devoirs : ainſi le monde phyſique conduit au monde moral, & tout eſt lié dans la nature.

La tour du temple de Bélus, le tribunal aſtronomique de Pékin, les obſervations de Paris & d'Alexandrie ont plus éclairé les hommes que les livres des théologiens. Ces monumens, conſacrés à l'hiſtoire du ciel, nous ont appris à révérer le ſuprême Ordonnateur des mondes; & les écrits des docteurs ne nous ont appris qu'à diſputer.

C'eſt ſur-tout depuis l'invention du téleſcope, que les philoſophes ont dû devenir plus religieux. Cette prodigieuſe quantité de mondes répandus dans les déſerts de l'eſpace, ces cometes qui traverſent les orbites des planetes

ſans les ravir à leurs ſoleils, ces ſyſtêmes qui gravitent ſur d'autres ſyſtêmes, tout démontre aux penſeurs l'énergie de la matiere, & la grandeur de l'Être ſuprême qui la vivifie. Les Caſſini, les Newton ne prononçoient jamais le nom de Dieu qu'en ſe recueillant; & s'il y a des athées, ce ne peut être ſans doute parmi les aſtronomes.

ARTICLE PREMIER.

SI LE CIEL A ÉTÉ FAIT POUR LA TERRE.

PARTIE I.

PETITS atomes qui vous agitez obſcurément ſur ce point de l'eſpace qu'on appelle la terre, jetez un coup-d'œil ſur les mondes qui vous entourent, & ſoyez orgueilleux, ſi vous l'oſez.

Le peuple des philoſophes de l'antiquité, a cru long-tems qu'il n'y avoit que ſept planetes : c'eſt qu'il ne regardoit le ciel qu'avec l'œil phyſique; le téleſcope n'étoit pas encore découvert, & il ne ſavoit pas ſuppléer à ſon défaut par l'œil de l'entendement.

Notre vrai ſyſtême ſolaire n'a été deviné que dans l'Orient. On voit dans une traduction du shaſtah, par M. Holwell, & dans une autre traduction manuſcrite, trouvée dans les papiers du docteur Commerſon, & dont le philoſophe Buffon eſt poſſeſſeur, que les Indiens de tems immémorial reconnoiſſoient

quinze mondes. Pour nous, nous en comptons dix-ſept, en y comprenant la nouvelle planete d'Herſchell, & encore nous ne devons ce calcul qu'au téleſcope. PRINCIPES.

J'aime à croire que cette tradition orientale avoit une autre ſource que l'anecdote ſuivante, qui nous a été tranſmiſe par Plutarque. Il y avoit, dit ce philoſophe, un vieillard vénérable dans l'Inde, qui vivoit avec les génies, & interprétoit les oracles de la nature aux rois qui venoient les conſulter. Il révéla à ſes proſélytes qu'il y avoit 183 mondes rangés en forme de triangle; de ſorte que 60 occupoient chaque côté, & qu'il y en avoit un de plus à chaque angle. Ces globes tournoient tous en rond, & l'aire du triangle étoit la demeure de la vérité (*). Mais ce n'eſt pas là qu'un philoſophe eſt tenté de la chercher.

Les Grecs, qui ne croyoient pas au dogme aſtronomique révélé à l'Indien, plaiſantoient ſur ſon calcul. Métrodore diſoit qu'il étoit auſſi

(*) Plutarch. *de oraculorum defectu.*

PARTIE I.

abſurde de n'admettre que 183 mondes dans l'eſpace, que de ne faire croître que 183 épis de bled dans une vaſte campagne ; & Métrodore avoit raiſon de réſoudre ainſi le problême, quoiqu'il ne fût conduit à la ſolution que par le fil de l'analogie.

Examinons un peu l'univers ſuivant les vrais principes coſmologiques ; nous ſerons plus à portée d'apprécier l'idée de Métrodore, & d'abattre les fumées de notre frivole vanité.

Depuis que le phyſicien peut impunément avoir raiſon contre les perſécuteurs de Galilée, on peut aſſurer que la terre, avec les autres planetes, décrit une ellipſe autour d'un centre commun ; elle ne brille que d'une lumiere réfléchie ; & ſa maſſe, réunie avec celle de tous les globes de ſon ſyſtême, ne forme pas la 650e partie de la maſſe du ſoleil. Or, on peut juger lequel eſt fait l'un pour l'autre, du petit corps céleſte qui eſt entraîné, ou de la maſſe énorme qui l'entraîne ; du monde

lumineux par lui-même, ou de celui qui ne fait que réfléchir ſa lumiere.

Si quelque planete ſembloit faite pour la terre, ce ſeroit la lune : mais nous avons peu à nous enorgueillir des ſervices de ce ſatellite ; ils ſe réduiſent à nous procurer une lumiere foible pendant l'abſence du ſoleil, à produire le phénomene des marées ; & s'il en faut croire l'Arioſte, à loger le bon-ſens d'Aſtolphe dans une bouteille.

Au reſte, notre ſoleil, avec ſes planetes & leurs ſatellites, ne forme qu'un point dans les plaines immenſes de l'eſpace.

Les cometes qui appartiennent à notre ſyſtême décrivent autour du ſoleil des ellipſes infiniment excentriques ; & un moderne ingénieux qui a un nom parmi les aſtronomes, croit qu'entre Saturne & lui on peut en compter cinq cents millions (*).

La diſtance de Saturne à l'étoile fixe la plus

(*) Voyez ſyſtême du monde, ou abrégé des *lettres coſmolog.* de M. Lambert, page 49.

PARTIE I.

voiſine, ſurpaſſe cinquante mille fois la diſtance de cette planete au ſoleil; ainſi l'analogie conduit à admettre entre nous & le firmament, cinquante mille fois cinq cents millions de cometes.

Les étoiles fixes ſont autant de ſoleils qui ſervent de centre à un ſyſtême planétaire; & ici la profuſion de la nature augmente avec notre admiration, qui en eſt le réſultat.

Galilée, au berceau de notre aſtronomie, compta 400 étoiles entre l'épée & la ceinture d'Orion, dans un diſtrict de dix degrés de long, ſur un de large. Or, le ciel conſidéré comme un plan ſphérique, renferme 41,253 de ces degrés: ainſi en comptant 40 étoiles ſeulement par degrés, on en trouveroit 1,650,120 dans le firmament (*); ce qui ne laiſſe pas que de déconcerter le ſectaire, qui s'imagine que la nature n'a allumé tant de millions de ſoleils dans l'eſpace, que pour illuminer pendant la nuit l'atome intelligent

(*) Voyez *Syſtême du monde*, page 130.

qui

qui déraiſonne ſur l'atome de la terre.

Nous n'avons point encore atteint dans notre voyage les limites de l'univers. Cette zone lumineuſe, qu'on nomme la voie lactée, n'eſt elle-même qu'un amas innombrable d'étoiles fixes, qui entraînent, chacune dans leur orbite, des planetes avec leurs ſatellites.

Il y a probablement plus d'une voie lactée, & on pourroit donner ce nom à cette lueur pâle qu'on découvre dans Orion, & au travers de laquelle le crédule Derham s'imaginoit voir le ſéjour des bienheureux.

Ce nombre effrayant de ſoleils ſuppoſe des milliards de nouvelles cometes qui ne ſont viſibles que pour ces corps lumineux dont la phyſique, il y a deux ſiecles, ne ſoupçonnoit pas même l'exiſtence.

On ne peut faire un pas dans le ciel, ſans ſe convaincre que nous ne ſommes que des infiniment petits; & cette vérité n'eſt pas faite pour enorgueillir le vermiſſeau qui s'intitule le roi de la nature.

ARTICLE II.

DE LA POPULATION DES MONDES.

PARTIE I.

QUAND Fontenelle publia ſes *mondes*, les femmes, pour qui cet ouvrage étoit fait, ne le prirent que pour un badinage charmant : elles ne ſoupçonnoient pas que ce badinage même eût été très-inſipide, s'il n'avoit pas eu pour baſe une vérité faite pour être adoptée par tous les philoſophes.

Les planetes qui ſont dans notre ſyſtême, ſont toutes des corps opaques, qui réfléchiſſent la lumiere de l'aſtre ſupérieur, vers lequel elles gravitent, & qui tournent ſur leur axe, en décrivant une ellipſe autour du ſoleil : ſi l'une eſt habitée, elles doivent l'être toutes. Il ſeroit abſurde de ſuppoſer que de ſeize globes qui parcourent la même carriere, la nature eût fait de l'un une ville floriſſante, & des autres de vaſtes déſerts.

De quel droit oſons-nous accuſer cette

nature de ſtérilité ? Il lui ſeroit plus aiſé de ceſſer d'être, que de ceſſer de produire. Il n'y a de ſtérile dans l'univers que l'entendement du ſophiſte, qui accuſe la mere des êtres d'impuiſſance. PRINCIPES.

Nous ne pouvons jeter un coup-d'œil autour de nous, ſans voir que tout eſt animé. Une goutte d'eau eſt la demeure d'un peuple d'animalcules microſcopiques qui naiſſent, multiplient & ſe métamorphoſent : par-tout où il y a du mouvement il y a des êtres ſenſibles ; or le mouvement eſt démontré eſſentiel à la matiere.

D'un point de la ſurface de la terre nous promenons nos regards ſur la voûte lumineuſe du firmament ; nous calculons la grandeur des orbites que décrivent les corps céleſtes ; nous apprécions leurs rapports, & nous voudrions être les ſeuls dans l'univers qui jouirions de l'avantage d'admirer la nature ! N'eſt-il pas plus ſimple de ſuppoſer qu'il y a des aſtronomes par-tout où l'on peut cultiver

PARTIE I.

l'aſtronomie, & que là où il y a des points de vue, il doit y avoir des obſervatoires & des obſervateurs ?

Les demi-phyſiciens élevent des doutes. Ils diſent qu'une planete comme Mercure, deux fois plus proche du ſoleil que la terre, doit être une zone torride inhabitable ; & qu'un globe comme Saturne, qui eſt éloigné dix fois plus que nous de cet aſtre générateur, doit, à cauſe de ſon froid exceſſif, voir avorter dans ſon ſein les germes des êtres.

Mais d'abord quelle néceſſité y a-t-il que les globes céleſtes ſoient habités par des hommes tels que nous ? Démocrite le croyoit (*) ; mais comme Démocrite rioit de tout, on peut auſſi rire de ſon paradoxe.

La nature eſt ſimple dans ſes plans ; mais il doit y avoir une prodigieuſe variété dans leur exécution. Puiſqu'il y a tant de différence entre un negre & un blanc, entre un Lapon & un géant de la Patagonie, pourquoi un

(*) Cicer. *acad. quæſt.* lib. IV.

habitant de Saturne reſſembleroit-il à un habitant de la terre, ou une intelligence de Sirius à une intelligence d'Orion ? PRINCIPES.

Qu'importe que Mercure par ſa poſition ſoit embraſé par les feux du ſoleil ? La chaleur que nous éprouvons ne ſemble-t-elle pas compoſée du feu central que la terre exhale, & de celle qu'elle reçoit de l'aſtre autour duquel elle fait ſa révolution (*) ? Or, pourquoi n'imagineroit-on pas que plus une planete s'approche du ſoleil, moins elle poſſede de cette chaleur interne, & que plus elle s'en éloigne,

(*) « On a fait des inſtrumens pour reconnoître » la différence de chaleur immédiate des rayons du » ſoleil en été, à celle de ces mêmes rayons en hiver ; » & on a trouvé avec étonnement que cette chaleur » ſolaire eſt en été ſoixante-ſix fois plus grande qu'en » hiver dans notre climat ; & que néanmoins la plus » grande chaleur de notre été ne différoit que d'un ſep- » tieme du plus grand froid de notre hiver..... Au- » jourd'hui il eſt démontré que cette chaleur qui s'é- » chappe de l'intérieur de la terre, eſt dans nos contrées » au moins vingt fois en été, & quatre cents fois en » hiver, plus grande que la chaleur qui nous vient du » ſoleil. *Hiſt. natur.* de Buffon, ſupplément, tome I » de l'édition in-12, pages 44 & 45. »

PARTIE I.

plus elle en renferme dans ſon ſein ? alors tout ſeroit compenſé ; & des hommes même pourroient vivre dans les glaces éternelles de Saturne, comme dans les plaines brûlantes de Mercure ou de Vénus.

Une planete voiſine du centre de ſon ſyſtême, peut être rafraîchie par les exhalaiſons qu'elle éleve & par des nuages continus qui arrêtent la propagation de l'embraſement.

Le ſol peut être imprégné de nitre & de ſalpêtre qui refroidiſſent l'athmoſphere : c'eſt la raiſon qui fait que pluſieurs régions du Nouveau-Monde ſituées ſous la zone torride, ne ſont pas plus mortelles à leurs habitans, que les campagnes d'Italie & les plaines du Portugal.

Quand même la chaleur y ſeroit à ſon comble, ne ſauroit-on concevoir des êtres organiſés qui ſeroient à l'épreuve de ſon activité ? Seulement je me perſuade que dans une planete embraſée, l'abondance même des principes de vie raccourciroit l'exiſtence de l'être générateur. Qui ſait ſi l'intervalle d'une année

de Mercure ne réuniroit pas l'enfance de ſes habitans, leur âge viril & leur décrépitude ? PRINCIPES.

Je conçois auſſi aiſément des êtres animés dans Saturne que dans Mercure. Il y a des hommes à notre cercle polaire. Les Hollandois en 1633 paſſerent l'hiver ſur une roche du Spirtzberg vers le 88e degré de latitude, ſans perdre un ſeul homme de leur équipage.

Sous le pole même, où l'excès de froid ſemble devenir mortel à l'eſpece humaine, la nature déploie toute ſon énergie ; c'eſt de là que partent ces innombrables eſſaims de harengs & de morues qui vont nourrir l'Europe, ces nuées d'oiſeaux aquatiques qui obſcurciſſent quelquefois la ſurface de l'Océan, & ces énormes baleines qui regnent ſur les mers par leur taille coloſſale & par leur voracité.

Le défaut de lumiere ſeroit peut-être un plus grand obſtacle que le froid à la population des globes qui ſervent de limites à notre ſyſtême ; mais voyez comme la ſage nature a prévenu les objections de ſes détracteurs.

PARTIE I.

Jupiter, qui eſt à 165 millions de lieues du ſoleil, a quatre lunes pour lui réfléchir ſa lumiere ; & Saturne, qui eſt deux fois plus éloigné de cet aſtre que Jupiter, a cinq ſatellites & un grand anneau. Il ſemble que les ténebres ne ſoient faites ni pour la nature ni pour ſes obſervateurs.

La population des cometes ſemble plus difficile à expliquer que celle des planetes, parce que ſi on peut être organiſé de façon à ſoutenir ou un chaud ou un froid immodéré, il paroît impoſſible que des êtres ſenſibles paſſent alternativement par ces deux extrêmités ſans ſe détruire. Or, les cometes, par la nature de l'ellipſe qu'elles décrivent, peuvent être à la moitié de leur révolution plus voiſines du ſoleil que Mercure, & à l'autre en être plus éloignées que Saturne ; or il paroît bien plus abſurde de croire que l'habitant d'un pareil globe puiſſe voir ſans périr ſon aphélie & ſon périhélie, que d'affirmer qu'un negre peut paſſer l'hiver au Groënland, ou un Groënlandois l'été dans les ſables du Zanguebar.

La ſaine phyſique offriroit une foule de réponſes à cette difficulté. PRINCIPES.

Une comete qui n'appartient à aucun ſyſtême, peut, dans l'ellipſe immenſe qu'elle décrit, être échauffée à ſon périhélie par notre ſoleil, & à ſon aphélie par ceux des étoiles fixes.

Si, comme l'a prétendu Newton, une comete telle que celle de 1680, ſurpaſſoit dix mille fois celle du fer rouge, & qu'il fallût cinquante mille ans pour la réfroidir (*), elle ne ſeroit jamais froide, car il n'y en a point dont la révolution ſoit de 500 ſiecles.

Quand une comete s'approche du diſque du ſoleil, ſa révolution ſe fait avec une rapidité qui approche de celle des rayons de la lumiere: ainſi la maſſe n'a pas le tems de s'embraſer. De

(*) On a objecté à Newton qu'un corps qui mettroit cinquante mille ans à ſe refroidir, devroit en mettre autant à s'échauffer au point d'acquérir une chaleur qui ſurpaſſât deux mille fois celle du fer rouge; mais ici l'apôtre de la gravitation ne donne que des conjectures, & c'eſt ce qu'il fait toujours quand il ne marche pas à la lumiere de l'expérience.

PARTIE I.

plus, cette partie de ſa ſurface que l'activité du feu volatiliſe, devient une épaiſe colonne de vapeurs qui intercepte les rayons ſolaires. L'athmoſphere de la comete de 1744, à ſon périhélie, s'étendoit à huit mille lieues, & cette vaſte tente lui ſuffiſoit pour mettre ſes habitans à l'abri de la deſtruction.

Enfin, quelle néceſſité y a-t-il que les êtres animés qui peuplent une comete voient ſon aphélie & ſon périhélie? La plupart des cometes ſont pluſieurs ſiecles à achever leur révolution: la raiſon n'y logeroit-elle que des Épiménides & des patriarches?

Après avoir parcouru les planetes & les cometes, le fil de l'analogie me conduit à peupler juſqu'aux ſoleils, centres de tous les ſyſtêmes. Il eſt probable qu'il y a des êtres intelligens dont les corps, de la nature du diamant ou de l'asbeſte, ſont long-tems impénétrables à la flamme: on peut en faire les habitans de notre ſoleil & ceux des étoiles fixes: du moins ſi c'eſt une illuſion, la philoſophie s'en accom-

mode mieux que de la vérité qui viendroit la détruire.

Ces êtres abſorbés dans un océan de lumiere, ne verroient point tous les globes ſubalternes qui tournent autour d'eux : ce ſont eux qui ſeroient autoriſés à croire que ſans leur ſoleil il n'exiſteroit rien dans la nature.

Je ſuis perſuadé que nous ne connoîtrons jamais les habitans des 16 planetes de notre ſyſtême (*), encore moins ceux de Sirius ou des mondes de la voie lactée : mais enfin ils exiſtent, & ce principe doit nous ſuffire pour juſtifier la nature.

(*) Il faut compter parmi ces planetes l'anneau de Saturne.

CHAPITRE IV.

PROBABILITÉS SUR LA THÉORIE DE NOTRE GLOBE.

PARTIE I.

LE monde que l'homme habite, eſt pour lui une hôtellerie où il ne loge qu'un jour; cependant ſon eſprit inquiet veut deviner d'où vient cette hôtellerie : il s'élance au-delà des murs qui bornent ſon enceinte, & quand il a imaginé ce qui pourroit être, il dit avec confiance : *Cela eſt.* Voilà pourquoi le monde des philoſophes n'eſt preſque jamais le monde de la nature.

Examinons un moment ces hypotheſes philoſophiques ſur l'origine de notre globe, ſur ſes viciſſitudes & ſur ſa durée; & s'il en eſt une probable, adoptons-la, mais avec réſerve, & juſqu'à ce qu'il en naiſſe une autre plus ſimple qui la faſſe oublier.

ARTICLE PREMIER.

De l'Origine de la terre.

PRINCIPES.

L'ÉTERNITÉ peut être l'attribut de la matiere élémentaire, mais certainement la matiere modifiée a une durée qu'on peut ſoumettre au calcul. La nature exiſte de tout tems, & notre univers, qui a commencé, finira un jour.

A ne conſidérer que le globe que nous habitons, il renferme en lui-même pluſieurs cauſes de deſtruction, qui annoncent la certitude de ſon origine. Je parle de ſa rotation autour de ſon axe, de ſa révolution autour du ſoleil, & de ce mouvement inſenſible que l'aſtronomie a apperçu en lui, & qu'elle a déſigné ſous le nom de la préceſſion des équinoxes.

Mais en aſſurant que la terre a eu une origine, il nous eſt preſqu'impoſſible de déterminer à quelle révolution dans le ſyſtême céleſte elle doit cette origine. Le *comment* de tout ce qui exiſte ſera toujours l'écueil de nos connoiſſances.

Ce *comment* n'arrêta jamais les insulaires des Célebes. Suivant ces sauvages, le soleil & la lune partageoient de tout tems l'empire de l'univers : l'ambition les brouilla, & ils se battirent dans les déserts de l'espace : la lune fut vaincue, & dans sa fuite s'étant blessée, elle accoucha de la terre. Cette planete, dans l'opinion de nos insulaires, est grosse encore de plusieurs autres mondes qu'elle fera naître successivement, mais sans violence, pour réparer les ruines de ceux que le feu de son vainqueur doit détruire.

Laissons la grossesse de la lune avec celle des cailloux de Deucalion, & passons des conjectures des sauvages aux conjectures des philosophes.

Whiston croyoit, comme les anciens, que le chaos récéloit de tout tems la terre dans son sein. Le Dieu de Moïse vint, dit-il, il y a environ six mille ans, l'organisa, & la rendit propre à devenir la demeure du genre humain. -- On n'a point aimé cette conciliation de la théo-

gonie d'Héſiode avec la geneſe, & ce ſyſtême a paſſé, avec le nom de l'auteur & ſon ouvrage. PRINCIPES.

Burnet, qui admet auſſi la préexiſtence du chaos, & qui n'explique le déluge qu'avec la queue d'une comete, n'a guere plus d'autorité que Whiſton. Son livre eſt un roman ingénieux, mais ſans conſéquence, comme les rêveries théologiques de ſon compatriote. Or, on ne bâtit les mondes ni avec des cantiques, ni avec des phraſes.

Le naturaliſte Bourguet, à qui la phyſique doit la belle obſervation de la correſpondance des angles des montagnes, a auſſi fait un rêve ſur l'origine de notre globe. Cette planete, dit-il, a pris ſa forme dans un inſtant. Ce n'étoit d'abord qu'un amas de matieres fluides: après un certain nombre de révolutions ſur ſon axe, & autour du ſoleil, ſa premiere ſtructure fut détruite; & ce grand événement arriva vers l'équinoxe du printems: bientôt après, le feu ſe mit dans le globe; & cet élément deſtructeur le conſume lentement, juſqu'à ce que tous

PARTIE I.

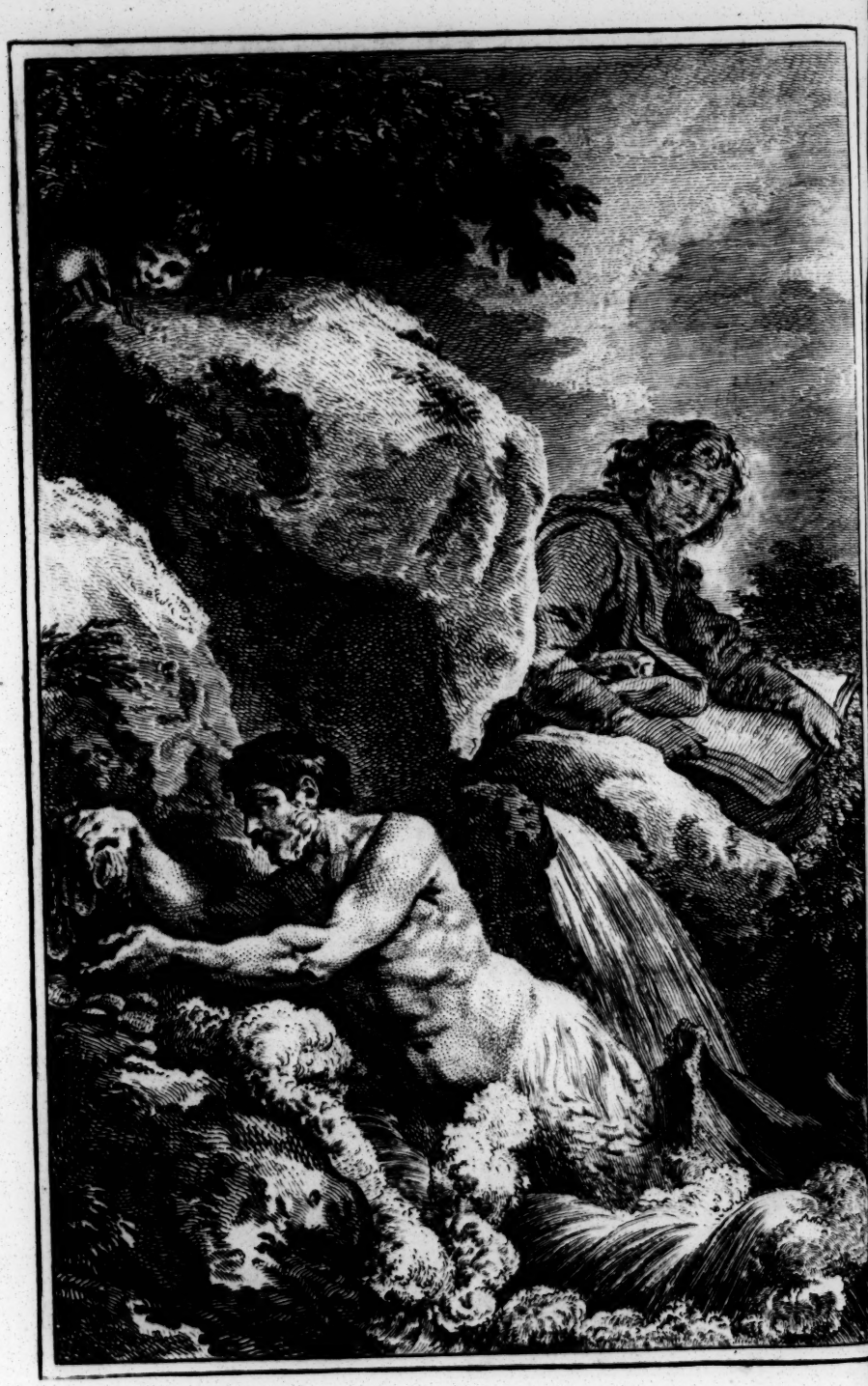
les êtres animés qu'il renferme dans ſon ſein ſoient anéantis.

Ne parlons plus de Bourguet, parce que ce n'eſt point au philoſophe à réfuter les prophetes. Deſcartes, plus audacieux que la plupart des phyſiciens qui l'ont ſuivi, quoique ſa plume fût enchaînée par les bûchers de la propagande, a cru qu'originairement la terre étoit une étoile fixe. Mais comment un aſtre d'où émane la lumiere eſt-il devenu un corps opaque propre ſeulement à la réfléchir ? Où a paſſé le feu de ce ſoleil ? & qui a anéanti les planetes de ſon tourbillon ?

Leibnitz qui aime à rectifier Deſcartes, & qui fait comme lui des romans métaphyſiques, prétendoit que la terre pourroit bien n'avoir été primitivement qu'une tache du ſoleil, que cet aſtre a jetée hors de ſon atmoſphere, & qui tâche ſans ceſſe d'y retomber (*) : mais

(*) Comme on connoît peu ce paradoxe du rival de Newton, il eſt à propos d'indiquer où il ſe trouve ; c'eſt dans une lettre à Bourguet, inſérée dans le dernier recueil des œuvres de Leibnitz, *tome VI, part. I, p.* 213.

la



Quel eſt le droit du plus fort?.. c'eſt... ce qui fait que je te mange

la lune eſt-elle auſſi une tache de notre globe ; & quelle ſeroit, dans cette opinion, l'origine de l'anneau de Saturne & des ſatellites de Jupiter ?

Le hardi Buffon, qui n'eſt cependant pas l'ami de Léibnitz, a un peu corrigé les défauts de ce ſyſtême. Il ſuppoſe qu'une comete tomba un jour ſur la ſurface du ſoleil, déplaça cet aſtre, & en détacha la 650e partie de ſa maſſe. Cette matiere fluide forma d'abord un torrent, enſuite elle circula autour du ſoleil, mais à diverſes diſtances, à cauſe de la diverſe denſité de ſes parties ; & voilà l'origine des planetes de notre ſyſtême. Toutes ces hypotheſes ſont des édifices aériens. Il pourroit ſe faire que la terre n'eût été primitivement ni une étoile, ni une partie de ſoleil, ni une de ſes taches. Qui ſait ſi ce n'eſt pas une comete qui, en voyageant, s'eſt trop approchée de notre ſoleil, & eſt reſtée dans ſon ſyſtême ? J'aime bien autant cette rêverie qu'une autre. Depuis que Halley a prouvé que les cometes ne ſont pas des exhalaiſons, on a fait jouer à ces aſtres un grand

PARTIE I.

rôle dans le ciel. On a dit qu'il y en avoit qui ſe promenoient de ſyſtême en ſyſtême : on les a accuſées de la deſtruction des mondes dont ils s'approchoient de trop près. Des philoſophes ont même aſſuré que leur queue avoit produit le déluge; & puiſque la queue d'une comete fait des miracles, le corps de la comete peut bien changer ſon cours.

Je ſens qu'avec des connoiſſances aſtronomiques, une belle imagination, & une plume dégagée de toute entrave, il eſt très-aiſé d'aſſigner une origine à notre globe : mais c'eſt cette facilité même qui m'inſpire de la défiance; la vérité eſt une; & il eſt probable que ſi cent philoſophes la peignent chacun à leur façon, aucun ne l'a rencontrée.

ARTICLE II.

De l'Antiquité de notre globe.

PRINCIPES.

Je rencontre toujours Platon quand je cherche des ſyſtêmes. Ce rêveur ſublime comptoit l'âge du monde par des myriades de ſiecles : il ſuppoſoit qu'au bout d'un certain période tout rétrogradoit; que les aſtres ſe levoient à l'occident, & ſe couchoient à l'orient, & que les hommes d'alors commençoient leur carriere par la vieilleſſe, pour mourir dans l'enfance (*). Voilà une idée digne de Cyrano de Bergerac, & qu'on eſt fâché de ne pas trouver dans ſon voyage de la lune.

En général, tous les peuples qui ont eu des aſtronomes, ont eu la vanité de vouloir fixer l'époque de l'organiſation de notre globe. L'Egypte faiſoit régner ſes dieux ſur la terre pendant onze mille ans. Les mages de la Chaldée prétendoient avoir une hiſtoire du

(*) Plat. *in politic.*

PARTIE I.

ciel, qui remontoit à 470 mille ans. Des Indiens, plus audacieux encore, ont reculé la période de la formation de notre planete à plusieurs millions d'années. Toutes ces hypotheſes étant fondées, non ſur des faits, mais ſur de frivoles conjectures, ont à peu près le même degré d'évidence. Il eſt égal, quand on trompe les hommes, de leur dire qu'ils exiſtent depuis 60 ſiecles ou depuis pluſieurs millions.

Le ſeul ſyſtême ſuivi que je connoiſſe en ce genre, & le ſeul où les conjectures ſoient liées avec une chaîne d'expériences, eſt celui du Pline de la nation. Cet écrivain, qui ſemble vivre autant que ſa renommée, l'a conſigné dans ſon ſupplément à l'hiſtoire naturelle; & je vais l'expoſer dégagé de cet énorme appareil de calculs qui en ſont la baſe, je ne dis pas la démonſtration.

Toutes les planetes de notre ſyſtême, prétend le hardi Buffon (*), ſont ſorties du ſoleil par le choc d'une comete, qui déplaça

(*) Voy. pet. édit. tome IV, *paſſim*.

de cet aſtre la 650e partie de ſa maſſe. Cette énorme quantité de matiere alla circuler à diverſes diſtances, à cauſe de la diverſe denſité de ſes parties. Pour la terre, que le choc de la comete contraignit à décrire une ellipſe à 33 millions de lieues du centre de ſon ſyſtême, elle fut originairement dans un état de liquéfaction, enſuite dans un état d'incardeſcence, & enfin dans un état ſucceſſif de chaleur qui décroîtra toujours, juſqu'à ce qu'elle parvienne à perdre ſa fécondité.

Afin de deviner l'époque de cette formation des planetes, l'ingénieux phyſicien a fait rougir pluſieurs globes de toutes ſortes de matieres & de toutes ſortes de denſité; & ſur cette baſe fragile il a élevé le plus hardi des édifices.

Voici ſes réſultats par rapport à notre planete. -- Le refroidiſſement de la terre, au point de pouvoir la toucher, s'eſt fait en 34 mille ſept cents ſoixante & dix ans; & ſon refroidiſſement à la température actuelle, en 74 mille huit cents trente-deux ans : d'où il

PARTIE I.

s'enſuit que notre globe a joui d'une chaleur convenable à la nature vivante depuis 40,062 ans, & que les êtres ſenſibles pourront encore y ſubſiſter pendant 93,291 ans, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'an 168,123, époque de l'origine des planetes.

Suivant ce ſyſtême, notre monde planétaire ne s'eſt organiſé que depuis 74,832 ans. Son auteur eſt le premier philoſophe qui ait oſé fixer, d'une maniere auſſi préciſe, cette époque; & c'eſt ce qui me la fait révoquer en doute. Dans une matiere auſſi conjecturale, il faut s'égarer mille fois, avant que de découvrir la vraie route. Or, l'écrivain que je viens d'analyſer, a ſi peu de défiance de la bonté de ſon hypotheſe, qu'il l'inſpire à chaque inſtant à ſes lecteurs.

Quelle démonſtration avons-nous que les mondes de notre ſyſtême ſoient nés du choc d'une comete? L'aſtronomie fournit vingt hypotheſes ſur ce ſujet, pour le moins auſſi vraiſemblables; & avant d'établir la ſienne, il falloit les réfuter.

Quand la matiere planétaire fut projetée hors du ſoleil, elle devoit être homogene; ainſi il faudroit refaire tous les calculs qui ſuppoſent ſon hétérogénéité.

Le double mouvement des planetes ſur leur axe & autour du ſoleil doit les échauffer conſidérablement, & cette différence eſſentielle entre les maſſes céleſtes & les petits globes tranquilles qui ont ſervi aux expériences, n'eſt point entrée dans les calculs de notre philoſophe.

Au reſte, quel rapport peut-il y avoir entre de petites boules de fer rougies à blanc, & un torrent de la matiere la plus ſubtile qu'on connoiſſe dans la nature; entre du métal & un être qui approche par ſon peu de denſité du feu principe?

En général, comment, de quelques expériences ſur des globes d'un pied de circonférence, a-t-on pu déduire l'origine de ces maſſes énormes qui roulent dans notre ſyſtême, & parmi leſquelles il en eſt qui ont plus de 33,000 lieues de diametre?

PARTIE I.

Dans cette hypotheſe, il faut croire que la terre a été plus de 34,000 ans ſans être habitée; & ce dogme, qui ſuppoſe une matiere inerte eſſentiellement différente d'un principe actif, ne doit être placé que dans le ſymbole des détracteurs de la nature.

Il faudroit faire un volume auſſi gros que celui où eſt expoſé ce ſyſtême, pour le réfuter en détail : mais la philoſophie de la nature n'eſt pas un traité d'aſtronomie. Il ſuffit de laiſſer entrevoir aux lecteurs intelligens la chaîne de mes idées, ſans bleſſer la vérité & ſans offenſer un homme célebre.

Voici un petit nombre de principes propres à guider le philoſophe qui a aſſez de loiſir & de courage, pour percer les ténebres qui couvrent l'antiquité de notre planete.

La terre, comme je l'ai déjà dit, a un mouvement particulier qui vient de ce que ſon équateur d'année en année coupe l'écliptique en des points différens : on appelle cette viciſſitude la préceſſion des équinoxes. Hipparque

la ſoupçonna il y a un peu plus de 1,800 ans. Ptolemée la prouva long-tems après cet aſtronome, mais d'une maniere confuſe ; & enfin le grand Newton l'a démontrée. De faux calculs firent croire d'abord que ce période étoit de 36,000 ans ; mais on s'accorde aujourd'hui à le faire de 25,920 années. PRINCIPES.

Cette ſupputation conduit à un autre. Il ſemble que l'écliptique tende ſans ceſſe à s'approcher de l'équateur ; ſon obliquité diminue, ſuivant l'ingénieux Mairan, d'une minute dans un ſiecle ; enſorte que pour arriver de ſon état actuel à ſa confuſion avec l'équateur, il lui faudroit 140,000 ans. Ce philoſophe, en partant de cette idée, a trouvé que ce cercle auroit employé 2,160,000 ans à faire le tour entier, en paſſant par les poles (*).

Si je voulois réſoudre le problême qui m'occupe, je partirois de cette donnée. La ſituation qui paroît la plus favorable à ce globe eſt celle où l'écliptique coïncide avec l'équateur.

(*) *Lettres au P. Parennin*, page 112.

PARTIE I.

Or, il eſt probable que c'eſt par elle que la terre a commencé. Il ſuffiroit donc de retrancher, de la grande révolution, les 140,000 ans du calcul de Mairan, & on parviendroit à l'époque de l'origine de notre planete.

Mais avant que de procéder à une recherche auſſi curieuſe, il ſeroit néceſſaire de vérifier tous les calculs aſtronomiques des Hipparque, des Ptolemée, des Albategne, des Mairan & même des Newton. Je ſoupçonne qu'on les doit en partie à des faits, & en partie à l'imagination de ces hommes célebres. Or, les faits ſeuls doivent ſervir de baſe au problême : c'eſt bien aſſez d'en chercher la ſolution au milieu des conjectures.

Il reſteroit cependant encore une difficulté. Le calcul que j'indique peut bien conduire à fixer le commencement de la grande révolution du globe ; mais qui me prouvera qu'elle eſt la ſeule qu'il a ſubie ? Il n'y a peut-être pas plus de raiſon à en admettre une que cent mille ; & alors le monde que nous habitons

ſembleroit toucher par ſa durée aux limites de l'éternité. PRINCIPES.

Quel que ſoit le ſyſtême qu'admettent les philoſophes, celui qui répugne le plus à la raiſon ſera toujours le principe que notre monde a été créé il y a ſoixante ſiecles.

Ne voit-on pas qu'il n'y a rien de neuf ſur la terre ? Tout y porte l'empreinte d'antiques révolutions qui l'ont bouleverſée : on rencontre par-tout, ſoit ſur ſa ſurface, ſoit dans ſon ſein, des amas immenſes de ruines, reſtes d'un ancien monde qui ont ſervi à la compoſition du nouveau.

Les arts paroiſſent avoir fait le tour du globe, & on en trouve les monumens dans des contrées même d'où la nature aujourd'hui a chaſſé les hommes.

Maupertuis a lu une inſcription en langue Rhunique dans des régions du pole qui ne ſemblent habitées que par des rennes & des ours blancs (*). On trouve dans la Sibérie,

(*) *Voyage au monument de Windſo*, dans le recueil des œuvres de Maupertuis, tome III, page 179.

PARTIE I.

entre le 80 & le 130e degrés de longitude, les veſtiges de l'habitation d'un peuple civiliſé; tels que des décombres de grandes villes, des manuſcrits ſur du papier de ſoie, & des pyramides (*). Il fut donc un tems où le pole ſe trouva dans une zone tempérée; & ce fait vient encore à l'appui de notre idée ſur la coïncidence de l'écliptique avec l'équateur.

S'il eſt vrai que dans l'âge d'or les hommes étoient des géants & vivoient près de dix ſiecles, quel prodigieux intervalle n'a-t-il pas dû s'écouler entre cette époque & notre âge de fer, où on regarde comme des êtres merveilleux les hommes qui paſſent ſix pieds & qui vivent cent ans?

Les inquiſiteurs qui ne veulent pas que la terre tourne & que l'homme penſe, ne manqueront pas de dire que je blaſphême, parce que je ne ſuis pas de l'avis d'un ancien légiſ-

(*) Voy. *l'hiſtoire de l'aſtronomie* par M. Bailly, page 95, ouvrage d'un ſavant qui ſait écrire; ce qui eſt peut-être le plus grand des éloges.

lateur, qui vivoit il y a environ trente-trois siecles : mais ce législateur lui-même admettoit un chaos préexistant à notre monde. Il a joint à cette erreur d'autres hypotheses évidemment contraires à la saine physique & à la raison. Il a dit que l'*esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Il a fait naître le soleil quatre jours après la lumiere. Il a supposé que l'Ordonnateur des mondes, fatigué d'avoir travaillé six jours, s'étoit reposé le septieme, &c. ; & je ne dis pas cela pour affoiblir la grande vénération que la postérité a conservée pour cet homme célebre. J'honore sa mémoire plus que de vains enthousiastes. Je crois que ce législateur a rendu plus de services au genre humain en lui annonçant un Dieu rénumérateur & vengeur, qu'en lui parlant la langue des Cassini & des Halley. -- Adorons son Dieu, & osons bâtir un monde après lui.

PRINCIPES.

ARTICLE III.

DE LA DURÉE DE NOTRE MONDE.

PARTIE I.

L'IDÉE abſurde que nous touchons à la cataſtrophe de notre globe, eſt de la plus haute antiquité : c'eſt que l'homme qui ne naît que pour mourir, s'eſt porté de tout tems à créer le monde à ſon image.

Il ſuffiſoit qu'un peuple fût malheureux, pour qu'il vît la terre ſe diſſoudre & engloutir à-la-fois les opprimés & les oppreſſeurs.

L'ignorance de la phyſique contribua auſſi à répandre cette erreur. On ne voyoit preſque jamais une comete ou une éclipſe, ſans appréhender que la nature expirante ne rentrât dans le ſein du chaos.

Les fondateurs des cultes religieux confirmerent ce préjugé. Il y a plus de dix-ſept cents ans qu'on nous annonce de nouveaux cieux & une terre nouvelle, & l'univers ne paroît point avoir avancé d'un ſeul pas vers

ſa décrépitude : ce dogme n'a ſervi qu'à enrichir des moines (*), à tourmenter les hommes foibles & à faire naître l'héréſie des millénaires. PRINCIPES.

Lorſque la grandeur de Rome n'étoit plus que dans ſes monumens, ſes poëtes ſe firent un jeu d'en impoſer en ce genre à ſa crédulité. Séneque & Lucain, dont l'imagination exaltée cherchoit ſans ceſſe le ſublime parmi les hyperboles, repréſenterent les poles de notre monde tombant ſur l'équateur, les colonnes du ciel briſées, les aſtres ſe précipitant les uns ſur les autres, le genre humain détruit, & les dieux mêmes rentrant, avec les êtres qu'ils gouvernoient, dans le ſein du néant : ces abſurdités auroient révolté des aſtronomes, mais il n'y en avoit point dans la ville qui avoit ſubjugué l'univers.

Les lumieres ſont venues en Europe avec la connoiſſance du ciel : mais alors, à des craintes

(*) On connoît la célebre formule de donation qui a ſi long-tems été en uſage en Europe : *La fin du monde étant proche, moi N.... pour n'être point rangé parmi les boucs, je donne mes terres à tel couvent.*

PARTIE I.

populaires ont ſuccédé des terreurs d'un autre genre ; les phyſiciens qui nous ont éclairés ſur la théorie des cometes, nous ont repréſenté ces aſtres s'approchant de la terre pour amener ſa cataſtrophe ; ils ont ſuppoſé que la queue ſeule d'une de ces planetes errantes pouvoit faire périr notre globe dans un déluge de feu, le réduire en pouſſiere, lui enlever ſa lune, & peut-être l'emporter lui-même au-delà des régions de Saturne, pour lui faire ſouffrir un hiver de pluſieurs ſiecles, qui anéantiroit dans ſon ſein tous les êtres qui reſpirent.

Tous ces événemens ſont poſſibles ſans doute ; mais l'aſtronomie, qui nous les fait appréhender, nous raſſure en même tems, en éloignant beaucoup le terme de leur approche : dans le calcul des probabilités, l'unité ſemble ici oppoſée à l'infini, & alors la terreur, à force de s'étendre, doit diſparoître.

Dieu exiſte, & ſa providence, qui a tracé aux cometes la route qu'elles doivent parcourir dans l'eſpace, ne les laiſſera pas s'approcher

des

des planetes juſqu'au point où elles puiſſent s'entre-détruire.

PRINCIPES.

Au reſte, ce globe renferme en lui-même plus d'un principe de diſſolution ; & il eſt inutile de recourir à des queues de cometes pour accélérer ſa ruine ou ſon renouvellement.

D'abord plus un être eſt actif, & plus il s'uſe par le frottement ; dans ce ſens, la terre, à qui l'aſtronomie a découvert trois mouvemens, doit avoir moins de durée que le ſoleil, qui ne tourne ſur ſon axe, ou que les autres planetes de ſon ſyſtême, qui ayant deux mouvemens, n'ont pas celui de la préceſſion des équinoxes.

L'humide radical qui ſert à la fécondité du globe, ſemble aller toujours en ſe deſſéchant ; & quand il ceſſera de produire, il faut bien qu'il ceſſe d'être planete.

Je ne parle point ici de notre athmoſphere, qui, ſe trouvant ſans ceſſe chargé de nitre, de ſel & de ſoufre, amene les météores ignés, les tourbillons & les tempêtes : je laiſſe là

PARTIE I.

l'action insensible de l'Océan contre les terres ; j'abandonne même le parti que je pourrois tirer de l'éruption des volcans & de ces affreux tremblemens de terre qui ont de tems en tems changé les villes en déserts : tous ces fléaux ne méritent pas l'attention du physicien qui étudie la durée du monde, parce qu'ils n'en dégradent que la surface.

Il est certain qu'il fut un tems où le globe que nous habitons étoit sous les eaux ; sa structure intérieure le démontre ; & ce grand événement qui a changé la face de la terre, ne doit pas être confondu avec ces inondations particulieres qui ont anéanti dans quelques contrées la race humaine, & qu'on connoît sous le nom des déluges de Noé, d'Ogygès & de Deucalion.

Il semble que la masse des mers diminuant sans cesse, le globe n'a point à redouter encore une pareille catastrophe ; mais des physiciens instruits ont prétendu que le monde, miné par le feu qui le consume lentement, sera détruit un jour par une explosion terrible, accom-

pagnée d'un incendie général qui augmentera l'athmoſphere de la planete, en diminuant ſon diametre. (*) Whiſton ajoute à cette prophétie, que quand le feu aura dévoré tout ce que notre globe contient d'impur, & que par ſa vitrification il ſera devenu tranſparent comme du cryſtal, les bienheureux viendront l'habiter juſqu'au jour du jugement (**); & il eſt probable que ce viſionnaire n'a ainſi conclu ſon roman phyſico-théologique que pour concilier ſa théorie avec l'apocalypſe.

De toutes les hypotheſes ſur la durée de notre monde, celle qui ſe concilie le mieux avec la raiſon, eſt ſans doute celle qui ne le décompoſe que par l'action de ce feu principe qui a ſervi à ſa compoſition; mais nous n'avons pas encore aſſez de connoiſſances pour fixer l'époque de ce renouvellement; & pour en parler avec exactitude, il faut être ou ſtupide ou prophete.

(*) Voy. *Lettres philoſoph.* de Bourguet, page 218.
(**) *Hiſt natur.* édit. in-12, tome I, page 242.

PARTIE I.

Si en une pareille matiere il étoit permis de conjecturer, il faudroit partir du principe que je vais expoſer.

Il paroît qu'en général la durée des êtres eſt proportionnée à leur maſſe : la baleine vit pluſieurs ſiecles, tandis qu'on connoît des animalcules microſcopiques qu'une heure voit naître & mourir.

Plus l'organiſation d'un être eſt compliquée, plus ſa vie eſt courte : voilà pourquoi l'homme vit à peine cent ans, tandis que ce rocher contre lequel l'Océan va ſe briſer, réſiſte depuis plus de cinquante ſiecles à ſes fureurs.

Il faudroit pouvoir obſerver la durée de quelque grand corps terreſtre, tel qu'une chaîne immenſe de montagnes : on la prendroit depuis l'inſtant où les vagues de la mer la formerent, en lui apportant des couches ſucceſſives, juſqu'à ce que, loin de l'Océan qui l'a fait naître, l'action inſenſible de l'athmoſphere la mettroit de niveau avec les plaines qui l'environnent ; l'âge de cette chaîne de montagnes conduiroit peut-être à deviner l'âge de la terre.

On pourroit encore établir une ſérie d'obſervations aſtronomiques ſur la durée de ces taches égales en groſſeur à notre globe, qui couvrent une partie du diſque du ſoleil ; il eſt vrai que par le voiſinage de ce centre d'activité cette durée devroit être infiniment plus courte que celle d'une planete comme la nôtre, qui en eſt éloignée de trente-trois millions de lieues : mais enfin quelques délicates que fuſſent ces comparaiſons, un homme tel que Newton pourroit les tenter, & nous aurions une donnée de plus pour la ſolution de notre problême.

Les anciens atteſtent qu'ils ont vu des étoiles paroître pour la premiere fois & s'éteindre dans le ciel : s'il étoit poſſible que le téleſcope ſe perfectionnât aſſez pour voir naître & diſparoître une planete nouvelle, je ne dis pas parmi ces millions de ſoleils allumés dans l'eſpace, & qui ne ſont pas à portée de nos inſtrumens, mais ſeulement dans notre ſyſtême ſolaire, on pourroit, en calculant les différens

PARTIE I.

rapports de groſſeur & de denſité, parvenir à fixer l'époque de notre cataſtrophe.

Mais j'oublie que ces calculs ſuppoſent une chaîne d'obſervations aſtronomiques pendant des milliers de ſiecles; & qui ſait ſi, avant d'en trouver le réſultat, notre monde ne toucheroit pas à ſa diſſolution?

Quel que ſoit le ſyſtême qu'embraſſe ſur ce ſujet le philoſophe, aſſurons ſeulement que notre globe, tel qu'il eſt, ſemble encore dans ſa puberté, & qu'il s'écoulera probablement plus de dix mille ſiecles avant qu'il touche à ſa décrépitude.

Ajoutons que rien ne s'anéantiſſant dans la nature, l'époque de ſa ruine ne ſera que celle de ſon renouvellement.

CHAPITRE V.

CONJECTURES SUR L'ORIGINE DE L'HOMME.

ELLES étoient écrites ces conjectures ; & je laiſſois à l'homme de bien la liberté de les parcourir ou de paſſer outre ; aux docteurs, le droit de les proſcrire, & même à la propagande de Paris celui de les brûler, lorſqu'on vint m'apporter un manuſcrit contenant quatre nouvelles lettres Perſannes qui roulent ſur le même ſujet, & qu'on venoit de trouver, avec le roman d'Arſace, dans les papiers du préſident de Monteſquieu ; je ne balançai pas à préférer à mes rêveries celles du créateur de l'eſprit des loix : je jetai donc mon manuſcrit au feu, & je ſentis qu'en faiſant parler Usbeck pour moi, le lecteur n'y perdroit rien.

PRINCIPES.

PREMIERE LETTRE PERSANNE.

USBEK A RHEDI, à Veniſe.

PARTIE I.

JE dînois hier chez une femme qui tient ce qu'on appelle un bureau de bel-eſprit : ce jour-là les ſavans ſeuls occuperent la ſéance : elle fut longue ; car on cita, au lieu de raiſonner ; on diſputa, au lieu de diſcuter ; & à la fin, chacun reſta de ſon avis ; il s'agiſſoit de ſavoir quelle a été l'origine de l'homme ; la dame qui donne à dîner & qui protege, ſourit d'abord dédaigneuſement ſur l'idée de la création ; & par déférence pour elle, le docte aréopage ne voulut pas même perdre ſon tems à réfuter la coſmogonie de Moïſe.

Un petit homme qui ſe propoſoit d'enrichir le mercure des énigmes de Sanchoniaton, dit que ce philoſophe croyoit les habitans de la terre nés du vent & de la nuit ; & il ajouta modeſtement qu'il n'oſoit pas être d'un avis oppoſé à un grand homme qui étoit de Byblos,

& qui vivoit il y a plus de trois mille ans.

PRINCIPES.

Pour moi, dit un abbé qui venoit de traduire Diodore, j'aimerois autant l'hypotheſe de mon hiſtorien de Sicile, que celle de votre philoſophe de Byblos : vous voyez, dit-il, éclore des fanges du Nil, quand ce fleuve s'eſt retiré, une infinité de rats qui préſentent hors de terre une moitié de leur corps déjà organiſée, tandis que l'autre retient encore la nature du limon où elle eſt engagée : eh bien ! il en eſt de même de l'homme ; il s'eſt formé primitivement d'un limon générateur ; & voilà pourquoi chez tous les peuples qui raiſonnent on l'appelle l'enfant de la terre.

Monſieur l'abbé, dit un conſul d'Egypte qui travailloit à un roman philoſophique appellé *Telliamed*, votre Diodore ſe trompe, ſoit pour la généalogie de l'homme, ſoit pour celle de ſes rats ; la terre humectée par un petit fleuve d'Afrique, n'organiſe rien : c'eſt la mer qui a tout fait. Dans le tems qu'elle couvroit la ſurface du globe, elle étoit le berceau flottant

PARTIE I.

de tous les êtres éternellement renfermés dans ſon ſein; ſon onde, en ſe retirant, laiſſa l'œuf humain à ſec; alors le ſoleil vint le féconder, & l'animal intelligent ſortit de ſa coque. --- Notre conſul ſe mit enſuite à diſſerter ſur la diminution de l'Océan, ſur les tritons qu'il avoit vus, ſur les ſirenes à qui il avoit parlé; & peu s'en fallut que je ne me cruſſe le compatriote des crabes & des requins; Rica, encore plus perſuadé que moi, ſe regarda dans une glace, pour ſavoir s'il n'avoit pas acquis une queue & des écailles.

Il ſe fit un moment de ſilence; le Mécene féminin qui nous donnoit à dîner le rompit: il eſt certain, dit-elle, que de tout tems on a été très-embarraſſé à expliquer notre origine; le philoſophe oriental qui a dit que Dieu l'avoit créé à ſon image, a dit une double abſurdité: car qu'eſt-ce que créer, & qu'entend-on par l'image de Dieu? Les Grecs, plus adroits, ont tiré leur Jupiter d'affaire, en le rendant ſimple ſpectateur du travail de Promethée;

j'aime assez ce conte mythologique ; il est fait pour amuser ces grands enfans qu'on appelle philosophes. PRINCIPES.

L'abbé, le consul & le petit défenseur de Sanchoniaton, parlerent alors tous trois à-la-fois, & demanderent qui avoit fait Promethée : je m'approchai pour ne rien perdre de la réponse ; mais à l'instant une jolie duchesse entra, on se mit à parler des agrémens des femmes, & mes hommes primitifs ne parurent plus sur la scene.

Cette question pique encore ma curiosité : je veux en écrire au rabbin Nathanael Levi (*). Peut-être que l'érudition de cet Hébreu pourra me guérir de mon incrédulité.

De Paris, le 15 de la lune de Chahban 1716.

(*) Il y a déjà dans l'ouvrage de Montesquieu une lettre à ce Juif, qui professoit la médecine à Livourne ; c'est la CXLIII de son recueil.

SECONDE LETTRE PERSANNE.

LE RABBIN NATHANAEL LEVI A USBEK, à Paris.

PARTIE I.

USBEK, j'ai parcouru tous les livres des philoſophes ; le ſeul qui ſoit raiſonnable eſt le pentateuque, & après lui le thalmud ; liſez ces deux ouvrages ſublimes, & tous vos doutes ſeront éclaircis.

Adam fut créé à l'image de Dieu ; ſa grandeur alors étoit ſi coloſſale, que quand il étendoit ſes bras, il touchoit les deux extrêmités du monde ; les anges eurent peur de ce géant ; & à leur priere, l'Eternel réduiſit ſa taille à la hauteur de neuf cents coudées ; Adam pécha & fut chaſſé du Paradis terreſtre ; mais comme ce jardin enchanté étoit ſéparé de notre monde par l'Océan, il traverſa cette mer à pied, & aborda ſans danger au lieu de ſon exil.

Originairement le corps d'Adam étoit double, c'eſt-à-dire, mâle d'un côté & femelle

de l'autre ; quand Dieu voulut créer Eve, il ſe contenta de partager ce corps en deux ; & le couple primitif put ſe multiplier.

Platon n'a fait que copier le thalmud, quand il a donné ſa théorie des androgines ; ſuivant ce philoſophe, il y eut d'abord des hermaphrodites à quatre bras, à quatre jambes & à deux viſages : cette multiplicité de membres ayant accru leur audace, ils ſongerent à faire la guerre aux dieux ; Jupiter pour les punir, les partagea en deux ; mais chacune des pieces conſerva une pente invincible pour ſe réunir à l'autre ; & voilà l'origine de l'amour : — l'idée eſt ingénieuſe ; & Platon ſeroit un grand homme, s'il n'étoit pas un plagiaire.

Revenons au thalmud que je n'aurois pas dû quitter. Eve étoit ſi belle, que Samaël, le prince des anges, en devint amoureux & coucha avec elle ; le ſerpent même eut part à ſes faveurs, & c'eſt à ce dernier crime que toutes les nations de la terre, excepté les Juifs, doivent leur origine.

PARTIE I.

Usbek, ne vous offenſez pas ſi je mets un ſerpent à la tête de votre généalogie; j'ai le droit de vous éclairer : car votre religion eſt la fille de la nôtre; & vous ſavez aſſez que ſans le pentateuque, il n'y auroit jamais eu de Coran.

Je vous dois encore la vérité en qualité de votre ami, & je vous la dirai toujours avec autant de liberté que ſi Jéruſalem étoit la capitale du monde, comme nous l'annoncent nos prophetes, les ſeuls de la terre qui n'ont jamais menti, à ce que diſent les chrétiens, qui adorent nos livres & qui brûlent nos perſonnes.

De Livourne, le 11 *ſeptembre* 1717.

TROISIEME LETTRE PERSANNE.

RHEDI A USBEK, à Paris.

ME voici à Saint-Malo, & je profite de mon ſéjour dans ce port de mer pour y étudier les monumens, les livres & les hommes. Tout m'inſtruit dans ce monde nouveau où j'aborde pour la premiere fois : car juſqu'ici mes yeux étoient fermés ; un courtiſan de la Perſe ne connoît que ſon deſpote & ſon ſerrail, le reſte de l'univers eſt fermé pour lui. PRINCIPES.

Hier un curieux me conduiſit dans un vaſte cabinet d'hiſtoire naturelle où étoient les dépouilles des ſphinx, des griffons, des licornes & d'autres animaux rares qu'on prétend n'avoir jamais exiſté.

Delà nous allâmes ſouper avec deux êtres non moins extraordinaires, qu'on appelle philoſophes.

L'un étoit un géometre aſſez taciturne qui propoſoit de percer le globe de la terre juſ-

PARTIE I.

qu'en ſon noyau, qui peuploit le ciel de meules de moulin, & qui ſoutenoit qu'il ſuffiſoit de s'exalter pour devenir prophete.

L'autre étoit le fou le plus ingénieux qui exiſtât de la France à la Perſe : il avoit fait, dans les accès d'une fievre chaude, une nouvelle coſmogonie, & il nous la débita en ſablant du vin de Champagne. -- « Mes amis, » nous dit-il, la terre eſt l'uterus qui a tout » produit, comme elle eſt le tombeau où tout » va ſe renfermer; cependant comme la géné- » ration de l'homme eſt plus compliquée que » celle du champignon, elle a mis une infi- » nité de ſiecles à organiſer ce chef-d'œuvre; » il eſt probable que les premiers germes qui » ſe développerent furent très imparfaits; à » l'un, le cœur manquoit, à l'autre, la tête, » à un troiſieme, l'œſophage; enfin les élé- » mens de la matiere, à force de s'agiter, » parvinrent à former un être raiſonnable.

» Et ne vous y trompez pas; quand cette » Pandore s'eſt animée, c'eſt le haſard ſeul qui

» qui a joué le rôle de Promethée; les cauſes
» finales ſont des êtres de raiſon inventés par
» les philoſophes; la nature n'a pas plus ſongé
» à faire l'œil pour voir, que l'eau pour ſervir
» de miroir à la bergere : poſez certaines loix
» de mouvement, alors la langue parlera,
» l'oreille entendra, & le cerveau combinera
» des penſées.

PRINCIPES.

» Mais, direz-vous, ſi cette hypotheſe eſt
» vraie, pourquoi la terre ne produit-elle plus
» rien ? je réponds qu'elle eſt uſée, & qu'il ne
» faut pas attendre de la mere des êtres, dans
» ſa décrépitude, la fécondité qu'elle eut dans
» ſon adoleſcence. »

Aucun des convives ne s'aviſa de réfuter cet apôtre du haſard; la tête de ce philoſophe étoit une machine détraquée, à qui il étoit auſſi eſſentiel de faire de faux raiſonnemens, qu'à une tulipe de végéter dans une ligne perpendiculaire, & à notre grand Mahomet de faire des miracles.

Mais n'admirez-vous pas, mon cher Usbek,

PARTIE I.

que ces Européens qui ont pesé l'air, qui savent la distance qu'il y a d'ici à Saturne, & qui lisent dans les astres comme nous lisons dans le Coran, ne sachent pas encore leur origine?

J'ignore si la nature tend à sa décrépitude; mais il me semble que la raison des philosophes qui veulent tout décider, est encore dans son enfance.

Je pars pour Paris; j'embrasserai Usbek, & je verrai avec les yeux de mon ami, ce monde qui m'étonne encore plus qu'il ne m'éclaire.

De Saint-Malo, le 6 de la lune de Rebiab, 1718.

QUATRIEME LETTRE PERSANNE.

USBEK au mollak MEHEMET ALI, *gardien des trois tombeaux* (*).

JE te ſalue, être ſublime qui dois faire un jour le voyage des ſept cieux, avec la divine jument Alborak, qui a ſervi de monture à notre ſaint prophete : l'abyme de tes connoiſſances eſt plus profond que celui du chaos ; & tu converſes avec les princes de la hérarchie céleſte, comme je le ferois avec le chef de mes eunuques, ou avec la premiere eſclave de mon ſerrail. PRINCIPES.

Des philoſophes qui ne croient ni au pentateuque, ni au Coran, m'ont fait naître des doutes ſur l'origine de l'homme : viens les faire diſparoître, viens foudroyer avec ton éloquence orientale mon incrédulité naiſſante ;

(*) Il y a déjà pluſieurs lettres, dans l'ouvrage du préſident de Monteſquieu, adreſſées à cette eſpece de moine muſulman. Voy. les lettres XVI & XVII.

PARTIE I.

fais que je te doive mon retour à cette foi ſtupide qui prévient les abus du raiſonnement, en anéantiſſant la raiſon.

Je ſens, divin mollak, que l'homme ne ſauroit être éternel; car une ſérie de générations finies ne peut former un cercle infini de générations.

Mais quel eſt l'être générateur ? Je crois trop en Dieu, pour me perſuader qu'il ait créé l'homme à ſon image

Le haſard eſt un mot vuide de ſens; c'eſt une qualité occulte, qui ne devient un agent de la nature que dans les mains du peuple des philoſophes.

C'eſt la matiere, dit-on, qui, en ſe combinant, a organiſé l'homme; mais quelle foule de difficultés ne fait pas naître cette hypotheſe ? Dans le calcul des probabilités, il a peut-être fallu mille ſiecles, pour que cette matiere ſe modifiât au point de produire une intelligence; mais s'il a fallu cent mille combinaiſons pour faire naître un homme, il en

faut cent millions pour que dans le même tems préfix il naiſſe une femme; de plus, qui protégera ces deux enfans qui viennent de naître? qui fournira le lait pour les nourrir? La nature aura travaillé cent mille ans à les former, & ils naîtront pour mourir? PRINCIPES.

Il me ſemble qu'on s'y eſt toujours mal pris pour compoſer notre généalogie : on a voulu que ce globe, depuis ſa formation, n'eût jamais été peuplé que par des hommes; mais pourquoi toujours des hommes ſur la ſcene de la nature? Eſt-il donc eſſentiel d'être organiſé comme nous, pour avoir de la ſenſibilité & de l'intelligence?

Si l'on pouvoit conjecturer que l'homme ne fût qu'une modification de la matiere, il eſt hors de doute qu'elle ne ſeroit pas venue tout d'un coup à la production de l'être le plus compliqué qu'elle renferme dans ſon ſein : elle auroit parcouru ſucceſſivement tous les degrés de la grande échelle.

Cette hypotheſe n'offriroit rien de trop ré-

PARTIE I.

voltant à la raiſon ; & il vaut mieux donner à l'homme pour tige de ſa race un Orang-outang, qu'un peu de limon qui s'organiſe à l'aide des rayons du ſoleil.

Quant à l'être ſimple qui commenceroit la filiation humaine, ſa naiſſance ne nous jette plus dans une ſérie infinie de combinaiſons ; tous les jours des êtres ſimples naiſſent dans le vaſte laboratoire de la nature, des foſſiles inconnus ſe forment, des plantes nouvelles s'organiſent, ſur-tout dans nos climats fortunés de la Perſe, qui, jouiſſant d'un plus beau ciel, ſemblent par-là le berceau naturel des êtres.

Je ne fixe dans mon ſyſtême la génération de l'homme, qu'à l'époque de la formation du globe où la matiere auroit aſſez d'énergie pour maintenir ſon exiſtence. Avant ce tems, d'autres êtres ont paru ſur ſa ſurface : dans la ſuite des ſiecles, ſi les principes générateurs diminuent dans ſon ſein, la race humaine diſparoîtra, mais ſera remplacée par des ma-

chines intelligentes, moins compliquées; & cette dégradation ſucceſſive ira toujours en s'augmentant, juſqu'à ce que notre globe épuiſé ſe renouvelle, ou diſparoiſſe dans les déſerts de l'eſpace.....

Je viens, divin mollak, d'exhaler tout le venin de mes nouvelles idées: je ſens que mon ſéjour parmi des profanes a fait germer l'incrédulité dans mon ame criminelle; mais je ſecouerai de mes pieds une terre odieuſe, je relirai le ſublime Coran, & j'aurai des remords.

Fais, pour expier mon crime, auguſte cénobite, un ſecond rhamadan, & que le ciel ne puniſſe pas une erreur paſſagere en me privant à jamais de la ſociété de ces vierges bleu-céleſtes, dont le ſaint prophete promet la jouiſſance aux bons muſulmans qui croient à la jument Alborak, & qui ſavent égorger les infideles!

De Paris, ce 17 de la lune de Rebiab 1718.

CHAPITRE VI.

DU MÊLANGE DES ESPECES.

PARTIE I.

LA philoſophie, la morale & la nature m'entraînent malgré moi : j'entreprends de jeter quelques idées ſur une queſtion qui a échappé à la curioſité inquiete de Zénon, de Pline & d'Ariſtote ; & c'eſt parce qu'elle eſt parfaitement neuve, que je dois m'attendre à quelqu'indulgence.

Heureux ſi dans une matiere auſſi délicate, ma plume, circonſpecte, à l'exemple de la nature, travaille ſans ceſſe derriere un rideau, & ſi je parle toujours, non à l'imagination des femmes, mais à l'eſprit des philoſophes !

I.

Remontons d'abord à un principe devenu la baſe de la phyſique de cet ouvrage, c'eſt qu'il ne faut attacher aucun ſens au mot *eſpece*. Il déſigne moins un être réel, que la foibleſſe de la mémoire de ceux qui en font uſage : les

naturaliſtes ſont contraints de l'admettre dans leurs brochures, mais il n'a jamais été écrit dans le grand livre de la nature. PRINCIPES.

Rappellons-nous encore un autre principe, ſur lequel je me ſuis déjà arrêté : c'eſt qu'il n'y a point de génération réelle dans les productions de la nature : les êtres ſe développent & ſe métamorphoſent ; mais ils ne ſe dégradent point comme notre entendement & nos ouvrages.

II.

Il eſt probable que ſi le ſpectacle des êtres eſt aujourd'hui ſi varié, c'eſt que chaque anneau de la grande chaîne tend ſans ceſſe à ſe rapprocher de celui qui eſt au-deſſus de lui : ce mêlange d'êtres qui ſemblent hétérogenes donne naiſſance à de nouvelles machines organiſées, & la chaîne multiplie ſes anneaux.

Cette tendance eſt une eſpece de gravitation qui a ſes loix, comme celle des aſtronomes ; & ſi quelque phyſicien avoit l'art de les calculer, il deviendroit le Newton de l'ontologie.

PARTIE I.

D'abord, de toutes les hypotheſes que l'oiſiveté philoſophique a créées ſur la génération, celle qui fait du feu élémentaire le principe des êtres, eſt ſans contredit la plus conforme à la phyſique & à la raiſon ; & s'il étoit poſſible de répondre à cette objection terrible, *comment, tout ayant été primitivement homogene, tout eſt maintenant hétérogene*, je mettrois cette idée au rang des axiomes, & non dans la claſſe des hypotheſes.

Quoi qu'il en ſoit, la raiſon nous dit que tout fut originairement homogene, & nos ſens nous apprennent que rien ne l'eſt aujourd'hui ; mais ce n'eſt que par la voie du mêlange, que les corps ont pu paſſer, de l'homogénéité, à l'hétérogénéité apparente qui nous fait illuſion : ainſi la gravitation des différens degrés de la grande échelle des êtres, eſt une des loix primitives de la nature.

III.

Les anciens ont dit & les modernes ont répété, que des principes ſecondaires, tels

que la terre & l'eau, étoient eſſentiellement inaltérables. Je ne reconnois point dans cette aſſertion les principes de la ſaine phyſique. Voici quelques faits qui annoncent la néceſſité du mêlange & la poſſibilité de la métamorphoſe. PRINCIPES.

Le chymiſte Rouelle avouoit qu'après avoir diſtillé juſqu'à vingt fois l'eau la plus pure, il trouvoit toujours de la terre au fond de la cucurbite.

Ce n'eſt que par la chûte lente de l'onde la plus pure que ſe forment ces ſtalactites, que la nature forme en cubes, en priſmes & en colonnes.

Ce n'eſt que par un fluide, qui les humecte, que les foſſiles s'accroiſſent, que les végétaux s'élevent, & que les machines animales ſe développent.

L'aſtronomie fournit encore une nouvelle baſe à ce ſyſtême. Quand on met en parallele les obſervations des Chaldéens, celles que l'Arabe Albategene fit au neuvieme ſiecle dans la Méſopotamie, & les calculs modernes ſur

PARTIE I.

D'abord, de toutes les hypotheſes que l'oiſiveté philoſophique a créées ſur la génération, celle qui fait du feu élémentaire le principe des êtres, eſt ſans contredit la plus conforme à la phyſique & à la raiſon ; & s'il étoit poſſible de répondre à cette objection terrible, *comment, tout ayant été primitivement homogene, tout eſt maintenant hétérogene*, je mettrois cette idée au rang des axiomes, & non dans la claſſe des hypotheſes.

Quoi qu'il en ſoit, la raiſon nous dit que tout fut originairement homogene, & nos ſens nous apprennent que rien ne l'eſt aujourd'hui ; mais ce n'eſt que par la voie du mêlange, que les corps ont pu paſſer, de l'homogénéité, à l'hétérogénéité apparente qui nous fait illuſion : ainſi la gravitation des différens degrés de la grande échelle des êtres, eſt une des loix primitives de la nature.

III.

Les anciens ont dit & les modernes ont répété, que des principes ſecondaires, tels

que la terre & l'eau, étoient eſſentiellement inaltérables. Je ne reconnois point dans cette aſſertion les principes de la ſaine phyſique. Voici quelques faits qui annoncent la néceſſité du mêlange & la poſſibilité de la métamorphoſe. PRINCIPES.

Le chymiſte Rouelle avouoit qu'après avoir diſtillé juſqu'à vingt fois l'eau la plus pure, il trouvoit toujours de la terre au fond de la cucurbite.

Ce n'eſt que par la chûte lente de l'onde la plus pure que ſe forment ces ſtalactites, que la nature forme en cubes, en priſmes & en colonnes.

Ce n'eſt que par un fluide, qui les humecte, que les foſſiles s'accroiſſent, que les végétaux s'élevent, & que les machines animales ſe développent.

L'aſtronomie fournit encore une nouvelle baſe à ce ſyſtême. Quand on met en parallele les obſervations des Chaldéens, celles que l'Arabe Albategene fit au neuvieme ſiecle dans la Méſopotamie, & les calculs modernes ſur

PARTIE I.

les éclipſes, on ne peut s'empêcher de regarder comme une vérité de fait, l'accélération du moyen mouvement de la lune, comparé avec celui de notre globe. Or cette accélération ne peut avoir d'autre principe que l'augmentation de la maſſe de la terre, ſoit que l'eau ſe métamorphoſe, ſoit, comme le dit Newton (*), que les vapeurs des queues des cometes, en ſe condenſant ſur la ſurface de notre globe, ſe changent en ſels, en pierres, en pyrites & en coraux ; tout n'eſt donc ſur le théatre magique de la nature qu'un cercle éternel de mêlanges, de développemens & de métamorphoſes.

Toutes les pieces de la grande machine gravitent même ſi fort entr'elles, on leur découvre tant de tendance à s'aſſimiler, qu'au lieu de comparer la nature à une chaîne, je devrois plutôt en faire un filet à réſeau, dont

(*) Voy. *Princip. mathemat. ad finem libri ſecundi.* --- C'étoit auſſi le ſentiment de Wallerius. *Voyez* ſon hydrologie, pag. 9, &c. --- Les phyſiciens ſe ſont récriés, & ont appellé Newton hérétique ; ce qui étoit plus aiſé que de lui répondre.

tous les fils ſe communiquent : tiſſu merveilleux que le torrent des ſiecles ne fait qu'affermir, & qui embraſe l'univers. PRINCIPES.

IV.

Il eſt difficile de donner des lumieres ſur le mêlange des foſſiles, parce que la génération de ces êtres, qui calculent par des ſiecles leur exiſtence, eſt un myſtere impénétrable pour l'homme, qui naquit hier, qui étudie aujourd'hui, & qui mourra demain.

Cependant on connoît les merveilles que la chymie opere par le moyen de ſes amalgames. On ſait que le biſmuth rend les métaux fuſibles ; que l'étain, quelque ductile qu'il ſoit, les rend fragiles & ſonores ; & que le régule d'arſenic les volatiliſe ; l'incendie de Corinthe produiſit un métal qui auroit avili l'or, ſi la main des hommes avoit pu l'imiter ; & à combien d'êtres nouveaux ne donneroient pas naiſſance les miroirs ardens entre les mains des Buffon & des Archimede ? Le feu ſolaire concentré dans le foyer de ces machines, eſt ſupérieur, ſans

PARTIE I.

doute, aux torches des conquérans & aux creuſets des chymiſtes.

V.

La nature ſe joue ſi fort de l'imagination ſtérile qui circonſcrit ſon pouvoir générateur, qu'on la voit quelquefois du mêlange des trois regnes faire éclore un être ſimple qui conſerve des traces de ſa triple origine. Tous les phyſiciens, qui ont lu le comte Marſigli, Donati & Ellis, (*) ſavent que les corallines tiennent

(*) Le comte Marſigli, que ſes malheurs & l'inſtitut de Bologne ont rendu célebre, prouva dans ſon *hiſtoire phyſique de la mer*, que les corallines ſont des végétaux foſſiles; mais il ſe trompa en prenant les polypes de la tige pour des fleurs octopétales.

Donati, dans ſon *eſſai ſur l'hiſtoire naturelle de la mer Adriatique*, rectifie Marſigli, & rétablit l'animalité des corallines.

Enfin Ellis, dans ſon *hiſtoire naturelle des corallines*, confirme par des faits ce qui ſembloit, juſqu'à lui, n'avoir été qu'une heureuſe théorie: il vit ſur la tige de ces productions marines, des globules diaphanes amoncelés les uns ſur les autres, qui, ſe relevant ſubitement ſe métamorphoſerent chacun en végétaux, munis de branches & de véſicules en forme de poires: chaque véſicule logeoit ſon polype; & le naturaliſte les vit s'étendre, pour chercher leur proie, auſſi loin que leur

aux foſſiles par la concrétion lapidifique qui les fixe ſur les rochers, aux végétaux par leurs branches & leurs bouquets, & aux animaux par le polype, qui eſt l'architecte de l'édifice, & qui, ne pouvant s'en détacher, meurt ſur ſon ouvrage.

VI.

Moins les machines organiques ſont compoſées, & plus elles ſe prêtent au mêlange des eſpeces : la greffe parmi les arbres ſuffit pour produire des métis ; c'eſt ainſi qu'on voit quelquefois un amandier produire à-la-fois des pêches, des amandes & des prunes. Nos jardins, ſi nous le voulions, offriroient bien d'autres merveilles de ce genre ; & je m'étonne que

---

tige pouvoit le leur permettre : au bout d'une minute tous les inſectes ſe plierent l'un ſur l'autre, & reprirent la forme des globules en monceau ; ce jeu alternatif d'expanſion & de contraction ſe répéta pluſieurs fois : Ellis, dont ce ſpectacle fit travailler l'imagination, trouvoit dans ces tiges de corallines des armées de polypes rangées en bataille, & faiſant des évolutions avec autant de juſteſſe que la phalange macédonienne faiſoit les ſiennes aux premiers ſignaux d'Alexandre.

PARTIE I.

le luxe ne faſſe pas, avec l'argent du riche, ce qui feroit l'amour des arts avec la main du philoſophe.

Sans m'arrêter aux effets de l'induſtrie des botaniſtes, la nature ſeule, en uniſſant des végétaux de diverſes formes, ſe plaît de tems en tems à faire naître des métis, qui contribuent à rendre plus compliquée la nomenclature de l'art des Juſſieu & des Tournefort. Von-Linné a prouvé que le *datiſca* a eu pour pere le chanvre, & pour mere le reſeda; & qu'une plante nouvelle qu'on vit à Upſal étoit née d'une pimprenelle, fécondée par la pouſſiere de l'aigremoine. (*)

(*) *Voy.* ſa diſſertation *de plantis hybridis*, & ſes *aménités académiques*. --- Un anonyme, qui n'eſt pas de l'avis de ce Deſcartes de la botanique, s'exprime ainſi : « Le mêlange des ſemences de différens végétaux » produit ſouvent dans ce regne, comme dans le regne » animal, des monſtres qui ne produiſent jamais leurs » ſemblables, mais que l'on voit dégénérer en peu de » tems au point de n'être plus rien de déterminé.... » Les eſpeces particulieres ont reçu, au moment de la » création, la vertu de ſe perpétuer ſans altération » juſqu'à la fin du monde ; & jamais on ne les voit dé-

Le

Le ſavant Adanſon, dans une préface qui vaut un traité complet de botanique, part de

» générer dans leur terre natale. » *Diſſert. ſur le ſexe des végétaux, dans les mêlanges d'hiſtoire naturelle, tome III, page* 461.

Voilà bien des aſſertions : je vais les mettre en regard avec mes doutes.

Y a-t-il un regne animal & un regne végétal ? & qu'eſt-ce que tous ces royaumes divers que nous mettons ſur la carte géographique de la nature ?

Qu'eſt-ce qu'un monſtre ? & y en a-t-il d'autres que dans notre entendement ?

Où a-t-on trouvé que les métis, parmi les végétaux, ne produiſent pas ? le *datiſca* ne ſe trouve-t-il que dans les livres de Von-Linné & de Tournefort ?

Qu'eſt-ce qu'une *dégénération* qui dégrade une plante *au point de n'être plus rien de déterminé ?* Dès qu'un être éxiſte, il a une figure déterminée. Quant à ſa conſervation, elle dépend de la qualité des ſucs qui l'ont engendré, du terroir où il ſe développe, & du ſoleil qui le féconde, & non de ſa figure.

Qu'eſt-ce que des *eſpeces* de végétaux ?

Il s'agit bien de la *création* quand on fait un traité de phyſique !

Qu'entend l'anonyme par ſa fin du monde ?

Où a-t-il trouvé que les êtres ne dégénerent pas dans leur terre natale ? Le vin de Surêne valoit, il y a trois ſiecles, l'ancien vin de Falerne ; & aujourd'hui le vin de Falerne vaut à peine notre vin de Surêne. Nos François ne reſſemblent en rien aux Gaulois du tems de Jules-Céſar ; & les eſclaves de Sétine & de Miſithra ne ſont sûrement ni des Athéniens ni des Spartiates.

PARTIE I.

ce principe pour propoſer aux naturaliſtes de féconder des plantes d'un ſexe & d'une claſſe différente (*) : qu'on uniſſe, par exemple, le chanvre & le houblon ; qu'on multiplie l'ortie par le mûrier, le ſaule par le peuplier & le ricin par le tithymale ; & l'on verra, par la voie de ces mêlanges, tout ce que l'art peut obtenir de la nature.

VII.

Plus on remonte les degrés de la grande échelle, moins il y a de ſimplicité dans le méchaniſme des êtres, & moins ils ſe fécondent par le mêlange : cependant il y en a un grand nombre qui ſe propagent par des voies extraordinaires ; par exemple, les oiſeaux, chez qui l'amour eſt le premier des beſoins, & qui jouiſſent moins pour être heureux que pour vivre, ſe mêlent aſſez volontiers avec les eſpeces qui les avoiſinent : tout le monde connoît les bâtards que fait naître l'union de la ſerine

(*) Préface du *traité des familles des plantes*, tome I, page 112.

& du chardonneret ; & ces bâtards, plus féconds que ne le ſont ordinairement ceux des quadrupedes, produiſent d'autres individus qui perpétuent leur eſpece intermédiaire (*), même dans les volieres, où l'oiſeau dégénéré ne doit contracter que le caractere puſillanime & la foibleſſe phyſique de l'eſclavage, un inſtinct aveugle le porte à des jouiſſances qui ſemblent illégitimes : le tarin s'unit à la ſerine, & le faiſan avec nos poules de baſſe-cour.

VIII.

Les annales de la phyſique dépoſent en faveur du ſyſtême du mêlange, des faits bien plus merveilleux encore. Il s'agit de l'union des oiſeaux avec les quadrupedes : tout le monde connoît l'hiſtoire des amours d'une poule & d'un lapin, que Réaumur a rendu célebre : l'union fut ſtérile ; il n'en fut pas de même de la chienne d'Eller, qui, ayant abuſé d'un

(*) *Voy.* Sprengel, dans les *conſid. ſur les corps organiſés*, tome II, pag. 251, &c. --- Le coq s'unit auſſi, dit-on, avec la canne ; & le pied de coq qui ſurvient alors aux cannetons, trahit leur origine.

PARTIE I.

coq-d'Inde, fit un métis qui avoit la tête de son pere (*); & de l'épagneule de Plancoët en Bretagne, qui, violée par un perroquet, produisit un chien ayant un bec recourbé & deux pattes. (**)

(*) Un physicien a vu à Berlin ce métis extraordinaire, & il en donne la description dans le tome XII des *Mémoires de l'Académie de Prusse*. Le bon homme à qui appartenoient les trois bêtes, attribuoit ce phénomene à l'imagination de la mere, qui avoit altéré l'organisation du fœtus : malheureusement depuis que l'anatomie a jeté quelque jour dans les mysteres de la génération, il est démontré que les nerfs d'une mere n'ont point de liaison avec ceux de l'enfant, & que leurs vaisseaux sanguins n'adoptent pas la même circulation ; ainsi toutes les rêveries sur l'activité de l'imagination des meres ne sont plus bonnes à être soutenues que par les nourrices & les enthousiastes de Malebranche.

(**) « Mon pere (écrivoit en 1757 M. Maréchal) a » chez lui un perroquet & une petite chienne : celle-ci » a fait une premiere portée assez belle : pour la seconde » fois elle a fait un chien d'une conformation singu- » liere : cet animal n'a que deux pattes, qui sont celles » de derriere, & qui paroissent rondes & membra- » neuses ; la tête plate, la levre fendue en bec de lievre, » le nez recourbé & de la consistance d'un bec de per- » roquet.... la mâchoire inférieure est aussi exactement » faite comme celle de l'oiseau.... Ce chien est mort ; » je l'ai ouvert ; & à l'exception de l'organe générateur,

Sans recourir à des faits extraordinaires, eſt-il contraire à la ſaine phyſique & à la raiſon, de ſuppoſer qu'une chauve-ſouris, qui fait la nuance entre les oiſeaux & les quadrupedes, a dû originairement être le métis d'un oiſeau & d'un quadrupede (*) ? Il en eſt de même du vampire américain, qui n'eſt pas, au reſte, l'eſprit anthropophage du crédule Dom Calmet (**), & de tous ces quadru- PRINCIPES.

» qui lui manquoit, il étoit, pour le reſte du corps, » conformé à l'ordinaire. » *Journal de médecine*, Mars 1757, page 231.

(*) La chauve-ſouris tient des quadrupedes par le poil qui la couvre, par ſes viſceres intérieurs & par ſes oreilles; elle tient des oiſeaux par ſa crête, par ſes ailes & par la force de ſes muſcles pectoraux. ---

L'ingénieux Buffon, qui a tant fait uſage de ſa belle imagination dans ſon hiſtoire naturelle, ne donne pas la moindre conjecture ſur l'origine primitive des oiſeaux quadrupedes; & l'écrivain qui a deviné comment un globe pouvoit être produit par la queue d'une comete, ne dit pas un mot ſur la génération des chauve-ſouris.

(**) Le vampire du nouveau-monde eſt un quadrupede ailé qui ſuce le ſang des hommes & des animaux qui dorment, ſans les éveiller. *Voyage de la riviere des Amazones*, par M. de la Condamine, page 171.

Pour le vampire de dom Calmet, c'eſt un mort qui

pedes volans déſignés par l'imagination poétique des anciens, ſous le nom de harpies, & qui reſſemblent aux monſtres du lac Stymphale, par leurs ailes, par leurs griffes & par leur voracité.

IX.

Je ne vois encore que le ſyſtême du mêlange qui rende la raiſon de l'origine des poiſſons volans, ſorte d'amphibie à qui le même cartilage ſert d'ailes & de nageoires, & qui traverſe alternativement le fluide le plus ſubtil & l'élément le plus groſſier, ſans que ce paſſage rapide, qui nous feroit mourir, dérange en rien le méchaniſme de ſes organes. (*)

ſort la nuit de ſon cimetiere, va ſucer le ſang des vivans & s'engraiſſe ainſi aux dépens de ces malheureux, qu'il fait tomber en conſomption. L'hiſtoire des vampires a été imprimée pluſieurs fois dans le ſiecle de la philoſophie : le bénédictin, qui s'eſt fait leur hiſtoriographe, prétend qu'on ne put faire ceſſer ce fléau dans l'orient de l'Allemagne, qu'en arrachant le cœur à tous ces eſprits anthropophages, & en les brûlant en cérémonie comme les Juifs des autodafés.

(*) Ces ſortes de métis, qui ſont la nuance entre les poiſſons & les oiſeaux, ſont ſi peu rares, qu'on les ren-

Ces ſortes d'unions extraordinaires, telles que celle d'un condor & d'une lamproie, exigent une vigueur ſinguliere de tempérament; il eſt tout ſimple que la nature ne s'y prête que dans ces climats brûlans où l'activité des feux du ſoleil multiplie les principes de la vie dans les organes générateurs; auſſi ne voit-on de poiſſons volans que dans les mers embraſées de la zone torride. PRINCIPES

X.

Le ſyſtême du mêlange acquiert encore de nouvelles forces quand on remonte des oiſeaux aux quadrupedes.

D'abord il n'y a rien de ſi commun que les unions, dans les mêmes familles d'animaux, entre la tige principale & les branches collaté-

contre juſque dans la claſſe des inſectes. Le commandeur Godeheu a vu au microſcope une eſpece de pan de mer qui avoit des plumes couleur de roſes. *Mém. préſentés à l'Académie royale des ſciences*, tome IV, page 275. --- Comment la génération primitive de tous ces métis & amphibies n'a-t-elle encore frappé perſonne? Quelle carriere brillante pour la plume des Trembley, des Bonnet, des Lyonnet & des Réaumur!

PARTIE I.

rales : l'âne produit avec la jument, le cheval avec l'ânesse, & le zebre avec la jument (*) : en vain objecte-t-on que les métis qui en résultent sont des mulets stériles : si ces alliances étoient contre nature, la nature ne s'y prêteroit en aucune sorte ; & d'un accouplement odieux il ne naîtroit pas même un mulet.

De plus, qui est-ce qui a dit à la tourbe des philosophistes que le mulet étoit essentiellement stérile ? L'anatomie n'a découvert aucun vice radical dans l'appareil de ses organes générateurs ; il produit dans les climats chauds, & on en trouve une foule d'exemples dans les annales physiques de l'antiquité (**) : les naturalistes

(*) « Il est probable, dit M. de Buffon, que si l'on » venoit à bout d'apprivoiser le zebre & de rendre » souple sa nature sauvage & récalcitrante, il pro- » duiroit avec le cheval & l'âne. » *Hist natur.* édit. in-4°, vers la page 335. --- Ce fait, qu'il ne juge que probable, est réellement arrivé. Voyez Pline, *Hist. nat. lib. VIII, cap. XLIV.*

(**) *On a vu*, dit Aristote, *un mulet féconder une jument & engendrer un métis... D'un autre côté, une mule est devenue pleine ; mais le poulain n'a point vu le*

connoiſſent la race des mulets féconds de de l'ancienne Syrie (*), & les czigithais des Tartares (**). Toute l'Europe a ſu qu'en 1703 une mule à Palerme devint féconde, & nourrit ſon poulain (†) : il faut ou ceſſer d'accuſer la nature d'une ſtérilité qui dégraderoit ſa puiſſance, ou anéantir tous les faits hiſtoriques, & brûler tous les mémoires des académies.

Le cheval, dans la grande échelle, eſt moins éloigné de l'âneſſe, que le bouc ne l'eſt de la brebis, & le bélier de la chevre : cependant

---

jour, la mere ayant avorté. Hiſt. anim. lib. VI, cap. XXIV.

Nos faſtes, dit Pline, *font mention de pluſieurs mules qui ont produit des poulains ; & nos peres mettoient ces événemens au rang des prodiges.* Hiſtor. natur. lib. VIII, cap. XLIV.

(*) *En Syrie*, dit Ariſtote, *dans les terres qui ſont au-delà de celles des Phéniciens, les mulets s'accouplent, ſe fécondent, & leurs poulains forment une race particuliere.* Hiſt. anim. lib. VI, cap. XXIV.

(**) Le czigithai, ou le mulet fécond de Daurie, ſe trouve dans les forêts de Tartarie juſqu'au cinquante-deuxieme degré. Il n'eſt ni le zebre, ni le cheval, ni l'âne. Voyez *Hiſt. natur.* de Buffon, petite édit. complette, tome XXIX, page 188.

(†) Voyez *Journal de Trévoux*, octobre 1703, p. 82.

PARTIE I.

l'accouplement de ces derniers quadrupedes n'eſt ſtérile ni par lui-même, ni par leur poſtérité (*).

Dans le ſiecle dernier, on donna au cardinal Scipion Borgheſe le métis d'une jument & d'un taureau, qui avoit le corps de ſa mere & la tête de ſon pere; il vécut trente ans, & Rome entiere eut la liberté d'admirer ce phénomene (**). Wieler, de ſon côté, a prétendu que la biche unie au cheval, produiſoit un cheval-cerf; & accouplée avec le taureau, faiſoit naître ce beau métis ſi célebre dans l'antiquité ſous le nom du Bucéphale d'Alexandre (†).

(*) *Voyez* les commentaires du baron de Haller ſur les *inſtitutions de Boerhaave*, tome IV, page 245; & ſa grande *phyſiologie*, tome VIII, page 100.

(**) Il ſe nommoit Hyppantor, au rapport de Venette, *Tableau de l'amour conjugal*, derniere édition, tome II, page 315. Ce même écrivain ajoute que de pareils métis ne ſont pas rares en Auvergne. --- Le docteur Venette n'a pas en hiſtoire naturelle l'autorité d'un Von-Linné, d'un Haller & d'un Juſſieu; mais je le cite moins pour appuyer mon ſyſtême, que pour faire douter de celui de mes adverſaires.

(†) *Voyez* lettre du docteur Hebenſtreit au comte

XI.

PRINCIPES.

Un prodige bien plus ſurprenant ſeroit celui d'une brebis qui, couverte par un lion, donneroit le jour à un lionceau ; cependant Elien raconte ce fait d'une brebis qui appartenoit à Nicias, Tyran de Cos, & il fait entendre que c'étoit une tradition conſtante parmi les inſulaires (*); mais malgré cette double autorité, je ne regarde cette hiſtoire que comme un apologue de quelque rhéteur grec contre le deſpotiſme : d'abord un lion libre ne féconde pas une brebis, mais il la mange; de plus, il y a trop peu de rapport entre les organes générateurs des deux individus, pour que l'accouplement réuſſiſſe; enfin, quand même, contre toute vraiſemblance, la brebis deviendroit pleine, elle produiroit un métis & non un lionceau.

Cependant ne nous hâtons pas de prononcer

---

de Brulh, dans le *journal encyclopédique* du mois de mars 1762.

(*) *Hiſtor. diverſ. lib. I, cap. XXIX.*

PARTIE I.

que l'antipathie entre deux animaux dépoſe eſſentiellement contre leur accouplement. Locke a vu, (& qui oſera taxer Locke de crédulité ou d'impoſture ?) Locke, dis-je, a vu un quadrupede iſſu d'une chatte & d'un rat, qui portoit ſur toute ſa perſonne l'empreinte du mêlange (*). La taille de ces animaux n'eſt pas diſproportionnée comme celle de la brebis comparée au lion; on voit tous les jours des rats auſſi gros, & plus méchans qu'une petite

(*) *Eſſai ſur l'entendement humain*, tome III, chap. VI, page 171. --- Voici les termes de ce philoſophe : *J'ai vu un animal engendré d'un chat & d'un rat, & qui avoit des marques viſibles de ces deux bêtes ; en quoi il paroiſſoit que la nature n'avoit ſuivi le modele d'aucune de ces deux eſpeces en particulier, mais les avoit confondues enſemble.* --- Un *j'ai vu* de Locke vaut bien les *on dit* de tous les adverſaires du mêlange.

Au reſte, ce fait, tout extraordinaire qu'il paroît, eſt confirmé par le phyſicien Boyle. De ſon tems un gros rat s'accoupla, à Londres, avec une chatte, & il vint, de ce commerce, des métis qui tenoient du pere & de la mere, & que le roi d'Angleterre éleva, par curioſité dans ſa ménagerie. --- *Voyez* la petite édition des *mémoires de l'Acad. de Pruſſe*, tome VII; *appendix de l'éditeur ſur la génération*, art. VII.

chatte : il faut ſuppoſer auſſi que le pere & la mere du métis de Locke étoient renfermés dans la même cage ; on ſait que Lemery ayant jeté un chat & pluſieurs ſouris dans une trappe, celles-ci tremblerent d'abord, enſuite s'enhardirent au point d'agacer leur ennemi, qui, ſongeant à ſa liberté, ſe contenta de les réprimer légérement à coups de patte : or des agaceries du badinage, il n'y a qu'un pas à celles de l'amour.

XII.

De tous les quadrupedes j'obſerve qu'il n'y en a point qui ait plus cherché à étendre les branches collatérales de ſa famille que le chien, & peut-être faudroit-il l'attribuer au libertinage plutôt qu'à l'inſtinct du beſoin. Il eſt le plus domeſtique de tous les animaux ; & dans cet état de dégénération, il ſemble avoir copié de ſes maîtres leur eſprit ſouple, leur caractere puſillanime & leur ſatiété pour les plaiſirs de la nature.

En 1768, une chevre de la Champagne fut

PARTIE I.

couverte par un chien, & mit au monde un chevreau qui avoit la tête, la queue & les oreilles d'un chien courant (*). D'un chien & d'une chatte étoit né auparavant, en Italie, un chien qui avoit les griffes, les dents & le poil de ſa mere (**). La chienne accouplée avec le renard, avoit produit un autre métis (†): & une louve couverte par un chien, avoit mis bas un quadrupede bâtard qui tenoit du chien & du louveteau (§). Je pourrois raſſembler une foule d'autres faits de ce genre; mais pour les lecteurs ſans préjugé, qui marchent

(*) Son cri étoit tantôt celui d'un chevreau & tantôt celui d'un petit chien. La mere de ce métis refuſa long-tems de l'allaiter; mais enfin elle s'accoutuma à ſa vue & le nourrit le tems accoutumé. Ces détails ont été conſtatés à Joinville par un procès-verbal en regle. Voy. la *gazette de France* du 6 mai 1768.

(**) Voyez Verati, *galeria di Minerva*, tome VII, page 67. --- Le naturaliſte prétend avoir été témoin oculaire.

(†) Cardan. *ſubtil.* page 304.

(§) Cette expérience eſt de M. de Ligniville Voyez *Encyclopédie*, tome XVI, page 531. --- Elle avoit déjà été faite par un autre naturaliſte. Voyez Faber *ſtrychnomania*, édit. in-4° de 1677, page 79.

toujours le bâton du doute méthodique à la main, en voilà assez pour les mettre sur la voie de la vérité : quant aux hommes à système qui m'ont condamné avant de me lire, je n'en ai que trop dit.

XIII.

Si on a bien suivi la chaîne des faits & des raisonnemens qui ont été l'objet de ce chapitre, on se convaincra que tous les individus de la grande collection des êtres gravitent sans cesse les uns vers les autres, & que ce n'est que par la voie du mêlange que la nature peut exercer son pouvoir générateur.

Pourquoi donc les naturalistes ou les hommes riches qui ont l'orgueil de les protéger, ne cherchent-ils pas à imiter en petit, dans l'ombre de leur cabinet, les mêlanges que la nature opere sur la scene de l'univers ?

L'homme oisif & superbe s'est dit de tout tems le roi du globe qu'il habite : ce seroit à l'homme laborieux & modeste à mériter ce titre, en étendant les branches collatérales de

la famille des animaux, & en créant de nouveaux ſujets à ſon empire.

Le botaniſte peut faire de nouveaux arbres (*); il peut, à force d'étudier les lithophites & les coraux, créer de nouveaux anneaux à la chaîne qui lie les végétaux & les foſſiles.

Les rois, qui par une oſtentation meurtriere font venir à grands frais des animaux de l'Inde & de l'Afrique, pour les voir périr avant le tems dans leurs ménageries, feroient mieux, à mon gré, de penſionner des Indiens & des negres pour mêlanger leurs animaux indigenes

(*) Juſqu'ici on n'a tenté que la greffe des arbres, & encore n'a-t-on fait ſur cet objet qu'un petit nombre d'expériences: pourquoi ne tenteroit-on pas la greffe des plantes? Je ſais que la délicateſſe de ces productions végétales a pu arrêter la main des botaniſtes; mais parce qu'une greffe eſt difficile, elle n'eſt pas impoſſible; ayons des inſtrumens, & que ce ſoient, non de ſtupides jardiniers, mais des hommes tels que les Juſſieu & les Lyonnet qui en faſſent uſage, & tous les obſtacles s'applaniront: qui auroit dit, avant la découverte du priſme, que Newton réuſſiroit à faire l'anatomie des rayons de la lumiere?

avec

avec les nôtres : ces épreuves, qui demandent un ſang brûlant & des organes vigoureux, ne peuvent guere réuſſir que dans les climats embraſés des tropiques. Il ſeroit bien avantageux pour l'hiſtoire naturelle, & peut-être pour le bonheur des hommes, de chercher ſi le puma du Nouveau-Monde féconderoit la girafe, & ſi le taureau de notre Europe produiroit avec la lionne du Bilédulgerid : de ces races croiſées il pourroit naître des métis plus vigoureux que leurs peres, & moins deſtructeurs que leurs meres ; & qui ſait ſi le puma-girafe & le taureau-lion ne pourroient pas ſe croiſer dans la ſuite avec les quadrupedes de notre continent, pour former d'autres métis qui ſerviroient aux travaux des laboureurs & aux plaiſirs des rois ?

Les amateurs ont trouvé le moyen de nuancer de mille couleurs des fleurs qui originairement n'en avoient qu'une. Je ne ſais pas pourquoi on ne tenteroit pas auſſi ſur les animaux, des expériences qui pourroient les

PARTIE I.

fortifier ou les embellir : un philoſophe qui créeroit de nouveaux quadrupedes, ſeroit pour le moins auſſi utile qu'un florimane qui colore à ſon gré des tulipes.

Mais, en général, pour réuſſir dans ces mêlanges, il faut que l'argent du riche coopere avec le génie de l'artiſte : ordinairement le riche ne ſait pas opérer, & l'artiſte ne le peut pas, ce qui circonſcrit la ſphere des découvertes.

XIV.

Me voilà inſenſiblement arrivé à la queſtion la plus curieuſe de l'hiſtoire naturelle, & à celle dont les naturaliſtes ſe ſont le moins occupés ; mais je marche entre deux abymes, & le philoſophe, dans une matiere auſſi délicate, me pardonnera de donner encore plus à la décence qu'à la vérité.

Je prie d'abord de ne conſidérer ce que je vais dire que comme un recueil de faits : je commence par être hiſtorien ; mais je ne tarderai pas à appeller la morale au ſecours de la phyſique ; & après avoir peint la nature, je

quitterai mes crayons pour tonner contre les jouiſſances qui l'outragent. PRINCIPES.

L'homme de mer, comme nous le verrons dans cet ouvrage, a la plus parfaite analogie avec le bipede raiſonnant qui écrit pour & contre ſon exiſtence; ſon union avec nos femmes eſt donc poſſible; auſſi Rimber rapporte que la famille des Marini a eu pour tige une Eſpagnole & un triton (*).

Après l'homme-poiſſon, le bipede qui a avec nous le plus de conformité, eſt ſans doute l'Orang-outang; or tous les voyageurs s'accordent à dire que cet habitant des bois recherche nos femmes avec autant d'ardeur que ſa femelle; il viole les negreſſes, & c'eſt ſans doute ſur ce canevas que l'ancienne mythologie a brodé l'hiſtoire du libertinage des faunes, des ſatyres & des ægipans.

Locke, qui d'ailleurs a tant douté, ne doutoit pas qu'une femme ne pût être fécondée par un ſinge ordinaire (**). Nous avons vu,

(*) *Journal des ſavans*, année 1672.

(**) *Eſſai ſur l'entendement humain*, édit. in-12, tome III, liv. III, chap. VI.

PARTIE I.

en 1757, une fille qui vécut cinq ans, & qui avoit la tête, les pieds, l'inſtinct & les mœurs d'une guenon (*); la mere attribuoit ce phénomene à l'attention avec laquelle elle avoit toujours regardé un ſinge qui lui tenoit compagnie; mais, comme on l'inſinua dans le tems, il eſt probable que cette femme ne s'étoit pas toujours contentée de le regarder.

On ne peut guere s'arrêter ſur l'hiſtoire de l'enfant-veau & de l'enfant-loup, que le médecin Dufieu vit à Lyon en 1757 & en 1759 (†),

(*) Ce métis, diſent les papiers publics, ne parla jamais, mais avoit le cri de la guenon; on voyoit cet enfant ne marcher librement qu'à quatre pattes, & ſuivre aveuglément l'inſtinct qui le portoit à imiter. *Journal de médecine* du mois de mai 1757.

(†) Le premier fut baptiſé dans la paroiſſe de Saint-Nizier en 1759. Il tenoit du veau par la partie ſupérieure du viſage, par une peau velue qui, commençant vers la premiere vertebre lombaire, venoit, le long du dos & de la tête, ſe terminer à la face, & par ſes mains fiſſipedes. Ce métis ne vécut qu'un jour. --- *Phyſiologie* de Dufieu, tome I, page 228.

L'autre fut vu par les médecins en 1757. Il avoit, ſur un corps d'homme, une tête de loup. --- *Ibid. page* 229. Cet événement ſingulier rend vraiſemblable la fable de Lycaon.

parce qu'on n'a fait aucune recherche ſur la vie des deux meres : ſeroit-il poſſible que l'une, couchant dans une étable, eût été ſurpriſe en dormant par un taureau, & que l'autre, égarée dans les bois, eût été violée par un loup ? L'hypotheſe qui ne ſuppoſe aucun mêlange eſt abſurde, mais toutes les autres ſont affreuſes. PRINCIPES.

Montagne, ſur la foi de Plutarque, parle d'un dragon amoureux d'une Grecque, d'une oie d'Aſope paſſionnée pour un enfant, & d'un bélier qui étoit le Sigisbé de la muſicienne Glaucia (*) : toute l'antiquité a retenti des amours d'un éléphant pour une jeune bouquetiere d'Alexandrie : ce quadrupede étoit le rival du grammairien Ariſtophane ; il accabloit ſa maîtreſſe de ſoins & de prévenances ; & peu fait pour l'amour platonique, dès qu'il ſe voyoit ſans témoin, il promenoit délicatement ſa trompe ſur ſon ſein (**). Mais puiſque l'hiſtoire

(*) *Eſſais de Montagne*, pet. édition in-12, liv. II, chap. XII, page 269.

(**) Plutarque, *œuvres morales*, tome II de l'édit. in-folio de Vaſcoſan, *tract. de ſolertia animalium*,

PARTIE I.

ne fait, dans aucune de ces circonſtances, mention de métis, il eſt plus que probable que l'amour de tous ces animaux ſe borna aux ſoins & aux regards; peut-être même qu'alors le microſcope de la prévention fit voir des mouvemens paſſionnés où il n'y avoit qu'une ſorte de reconnoiſſance machinale: il y a des Indiennes qui ont l'art d'apprivoiſer les couleuvres au point qu'elles ſe jouent & dorment ſur leur ſein; or on ne ſoupçonne pas un commerce amoureux entre une Baniane & un ſerpent.

Il y auroit un peu plus de vraiſemblance dans l'union monſtrueuſe d'un homme & d'une jument; ce mêlange ſeul put produire le fameux Hyppocentaure qu'on amena d'Egypte à Rome & dont Pline fait mention (*): je ſoupçonne auſſi quelque poſſibilité dans le métis de l'homme & de la chevre dont parle Elien (†); & peut-être même dans l'hiſtoire célebre du Minautore de Paſiphaé.

cap. XVI. --- Cette anecdote a échappé à notre Buffon dans ſon hiſtoire de l'éléphant.

(*) *Hiſtor. natur. lib. VII.*

(†) *Hiſtor. anim. lib. VI.*

PRINCIPES.

Sous le pontificat du pape Pie III, une Italienne qui aimoit éperduement un levrier, donna le jour, en Toſcane, à un quadrupede humain qui avoit les oreilles & les quatre pattes d'un chien (*). J'ai lu dans je ne ſais quel recueil d'anecdotes, que l'inquiſition fit brûler la mere & baptiſer l'enfant.

Ma plume eſt fatiguée de rapporter des faits qui atteſtent la dépravation de la race humaine, ou du moins ſon opprobre; & je me hâte de quitter le manteau philoſophique de Diogene, pour reprendre la plume de Zénon & des Marc-Aurele.

XV.

Voici un principe qui répand le plus grand jour ſur la phyſique & ſur la morale, dans la grande queſtion du mêlange des eſpeces.

La nature fait graviter les êtres, avec plus de force, vers la partie ſupérieure que vers la

(*) C'eſt Volaterran qui eſt le garant de cette anecdote. *Tableau de l'amour conjugal* de Venette, derniere édition, tome II, page 316.

partie inférieure de l'échelle ; ainſi, en tendant au mêlange, ils ne tendent qu'à leur perfection.

Quelques phyſiciens ont cru que les foſſiles ſe perfectionnent en devenant corallines.

Les corallines gagneroient, ſi la végétation de leur baſe étoit auſſi achevée que celle de leurs tiges.

Si les organes générateurs de la ſenſitive avoient quelque rapport avec ceux d'un inſecte tel que le polype, ſa poſtérité ne ſe détérioreroit point en faiſant un pas vers l'animalité.

Le poiſſon-volant eſt très-inférieur à l'aigle ou au condor ; mais il eſt bien ſupérieur aux crabbes & aux requins.

Malgré le préjugé puſillanime qui ſuppoſe qu'un oiſeau de nuit eſt de mauvais augure, je ne crois pas qu'un rat ſoit ſupérieur à une chauve-ſouris.

Un Orang-outang, en s'alliant même à une negreſſe, acquiert pour ſa poſtérité des droits plus étendus à l'intelligence.

Enfin, s'il étoit poſſible qu'un éléphant, un cheval ou un taureau puſſent féconder une

femme, ce ne ſeroit point à eux que le philoſophe devroit imputer l'odieux de ces mêlanges; la femme ſeroit couverte d'opprobre, mais les animaux ſeroient ſans crime. PRINCIPES.

J'eſpere que le fanatiſme qui empoiſonne tout, ne trouvera rien de dangereux dans ces conſéquences : les quadrupedes ne liſent pas nos livres; & on ne doit pas craindre qu'un cercopitheque ou un taureau viennent inſulter nos jolies femmes dans leurs boudoirs.

XVI.

Enfin, la forêt ſauvage eſt traverſée, & l'horiſon que je découvre m'apprend que je ſuis avec des hommes.

Les légiſlateurs ont établi des limites entre les jouiſſances qu'indique la nature, & celles qui l'outragent; ils ont ſoumis à l'opprobre ou à la mort l'homme dépravé qui, blaſé ſur les embraſſemens des Lucrece & des Aſpaſie, oſeroit ſe proſtituer à des quadrupedes.

Les légiſlateurs ont raiſon; le crime qu'ils puniſſent eſt un attentat contre la race humaine

PARTIE I.

entiere; & le coupable, plus odieux que Timon, parce qu'il mépriſe les hommes que le miſanthrope ſe contentoit de déteſter, doit en périſſant s'attendre à voir flétrir à jamais ſon nom & ſa mémoire.

Mais ſi le globe étoit habité par des intelligences ſupérieures à nous, il faudroit, ſans altérer nos mœurs, changer nos loix.

Il ne s'agit pas ici de faire violer les houris de Mahomet par des hommes; toute violence eſt un attentat; mais en amour, c'eſt à-la-fois un attentat & une abſurdité, parce que les plaiſirs qu'on y donne n'ont de prix que par ceux qu'on reçoit en échange.

Je dis ſeulement que ſi ces houris s'abaiſſoient juſqu'à s'allier avec nous, les ſouverains, l'eſtime publique & la loi devroient encourager de pareils mêlanges.

Il avoit ſans doute entrevu quelques anneaux de cette chaîne d'idées, ce philoſophe Grec qui, interrogé ſur notre origine, répondit que des intelligences ſupérieures s'étant unies, il avoit

réſulté du mêlange ce beau monſtre qu'on appelle l'homme ; que l'homme ſe proſtituant à des êtres inférieurs, avoit formé la race des negres ; & que le negre, croiſant ſa race avec celle des quadrupedes, avoit donné le jour aux magots. PRINCIPES.

Du moins ces idées ſur l'origine de l'homme ne le dégradent point ; le philoſophe nous fait deſcendre d'intelligences ſupérieures, & mérite d'en être.

Mais que penſer des nations qui prennent pour leurs tiges des quadrupedes ? comment les Indiens du royaume de Pégu ſe vantent-ils d'être iſſus d'une Chinoiſe & d'un chien ? C'eſt à une pareille populace qu'il faut envoyer la botte deſpotique de Charles XII pour la gouverner.

S'il étoit poſſible qu'un peuple dégradé, tel que l'Albinos, provînt d'un mêlange auſſi odieux, il faudroit qu'il prît ſoin de le cacher à toute la terre ; & que ce monument d'opprobre, ignoré des hiſtoriens, fût même un problême pour les naturaliſtes.

XVII.

Quant aux peines infligées contre l'ennemi

PARTIE I.

des plaiſirs purs & chaſtes de la nature, elles doivent dépendre beaucoup du caractere de la nation que gouverne le légiſlateur ; ſans cela la loi qui protege les mœurs peut être auſſi dangereuſe que leur infraction.

Dans une ſociété naiſſante, où perſonne n'eſt riche ni oiſif, il ne faut aucune loi contre les déſordres abominables des Paſiphaé ; le ſouverain, s'il eſt ſage, ne doit pas ſuppoſer, dans un peuple neuf, des crimes qui ne ſont le fruit que de la dépravation réfléchie ; & dans cette occaſion, ignorer les outrages qu'on peut faire à la nature, c'eſt aſſez la défendre.

Dans l'iſle de Chio, il n'y avoit point de loi pour aſſurer la fidélité conjugale, & il ſe paſſa ſept cents ans, ſans qu'on y commît un adultere : Rome, fondée ſur la puiſſance paternelle, ne ſuppoſa pas qu'un citoyen pût abréger les jours de celui à qui il devoit les ſiens ; & pendant pluſieurs ſiecles la république ne vit pas dans ſon ſein un ſeul parricide.

Heureuſes les nations de l'âge d'or, où l'ig-

norance du mal tient lieu de vertu ; qui ſont gouvernées par un inſtinct ſage, plutôt que par des loix, & chez qui les remords puniſſent bien mieux les crimes, que ce vain appareil de ſupplices, qui, chez les peuples policés, atteſtent encore plus la barbarie des légiſlateurs que leur équité ! PRINCIPES.

Les chefs de ces états tranquilles & fortunés doivent, auſſi long-tems qu'ils le peuvent, entretenir une ignorance qui eſt peut-être la meilleure digue contre le torrent de la dépravation ; & ſi malgré le ſilence prudent des loix, le crime abominable d'une femme eſt trahi par la naiſſance d'un Minotaure, il faut punir en ſecret Paſiphaé, & brûler enſuite les actes du procès, pour anéantir juſqu'à la trace d'un attentat qui, en éclairant l'imagination des hommes corrompus, pourroit les engager à l'imiter.

Il n'en eſt pas de même d'un état qui penche vers ſa décadence, & où la machine politique a uſé tous ſes reſſorts, ſous le frottement du luxe & du deſpotiſme ; les attentats de ce genre y ſont

PARTIE I.

trop multipliés, pour qu'on puiſſe ſe flatter de les détruire en épaiſſiſſant le voile qui les environne; on ne trouveroit dans le ſilence affecté de la loi que ſa foibleſſe ou l'eſpoir de l'impunité.

Grace à l'élément dévorant du luxe dans lequel nous habitons, aux ouvrages licencieux que l'imprimerie multiplie, & à l'éducation ſybarite qu'on donne à la jeuneſſe, on ſait maintenant à vingt-cinq ans tout le mal que les hommes juſqu'ici ont inventé; & on s'encourage à chercher des crimes nouveaux, comme Xerxès encourageoit ſes ſujets à créer de nouveaux plaiſirs.

Voilà pourquoi les philoſophes qui aiment les hommes & les mœurs, tonnent aujourd'hui contre des vices dont, il y a trois ſiecles, ils auroient rougi de prononcer le nom: voilà pourquoi le ſage Tiſſot a écrit ſur l'Onaniſme; voilà enfin le but de mon ouvrage & ſon apologie.

XVIII.

O pudeur! ſentiment pur & ſublime que je tiens de la nature, que ton éloge étoit bien écrit dans mon cœur avant de ſe préſenter ſous ma plume! mais pourquoi faut-il que je te loue?

Quelle divinité du mal a assez altéré nos mœurs pour que je te mette au rang des vertus ? PRINCIPES.

Sans toi, la déesse des graces n'est qu'une femme ordinaire ; sans toi, Alcibiade ne captive les beautés d'Athenes que pour les outrager.

Tu apprends à la vierge timide à plaire, & à son vainqueur à aimer.

Ta douce magie prolonge l'extase des jouissances : elle fait pressentir le plaisir avant qu'il naisse ; & elle en conserve la sensation, lors même qu'il n'est plus.

Tu apprends au sage à estimer la beauté qui est dans ses bras, & à s'estimer soi-même au moment que le délire de ses sens semble anéantir la chaîne de ses devoirs.

Néron a dit que tu n'existois pas. Que ce mot sort bien des entrailles cadavéreuses de l'assassin de Poppée & d'Agrippine ! Quel éloge, ô pudeur, qu'un blasphême contre toi, sorti de la bouche du plus scélérat des despotes !

Oui, tu existes, & si on lit à ma Palmyre ce chapitre du *mélange*, elle ne l'entendra pas.

Et quand cette beauté à demi nue se trouvera

PARTIE I.

enlacée dans mes bras brûlans d'amour, je ne ferai point disparoître la nuit qui couvre nos plaisirs : Palmyre m'est trop chere, pour qu'elle s'apperçoive que je la fais rougir.

Et quand elle deviendra mere, sa pudeur survivra à sa virginité : je me trompe ; son cœur est chaste, & elle sera toujours vierge.

Et nos enfans seront élevés dans ces principes heureux : non qu'on leur apprenne à fuir des vices qu'ils doivent ignorer ; on ne prononcera pas même devant eux le nom de la pudeur ; mais ils suivront sans le savoir l'exemple de Palmyre & l'instinct de la nature.

O pudeur ! depuis l'aurore qui éclaira le premier âge du monde, tu as fait le bonheur des êtres intelligens, & tu le feras encore jusqu'au dernier crépuscule qui luira sur ses ruines. Que t'importent les blasphêmes des scélérats qui t'anéantissent pour avoir le droit de t'outrager ? Continue à faire briller ta douce lumiere dans les cœurs sensibles & honnêtes, & tu es assez vengée.

Fin du Tome premier.

BRITISH MUSEUM H.SE75